

LES AMUSEMENS DE LA HOLLANDE,

AVEC DES

REMARQUES

NOUVELLES ET PARTICULIERES

SUR LE

GENIE, MOEURS ET CARACTERES

De la Nation.

ENTREMELES D'EPISODES CURIEUX ET INTERESSANS.



A LA HAYE,

Chez PIERRE VAN CLEEF,

M. DCC. XXXIX.



PREFACE.

AU sentiment d'un excellent Autheur moderne, un nom, dont la reputation est déja établie, peut tenir lieu de beauté à un Livre. On le lit dans le dessein de l'admirer, & l'on ne manque pas d'y réüssir. Un nom obscur à la téte d'un Ouvrage, fait un effet tout contraire; cet Ouvrage déplait avant qu'on le lise, on n'ose pas y trouver des beautés; on à resolu qu'il sera mauvais, il faut bien qu'il le soit.

Mais, quand on lit un Ouvrage sans nom, on se trouve suspendu entre la crainte de mépriser un Autheur célébre, & celle d'admirer un Ecrivain médiocre, on a recours à la Raison pour son pis aller: &. ne pouvant pas juger par Prévention, on est forcé de décider par gout & par discernement.

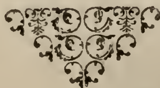
Cependant ce n'est point la raison principale qui m'engage aujourd'hui à me cacher aux yeux du Lecteur; qu'il juge de cet Ouvrage tout comme il lui plaira, j'en dise du mirlirot. S'il l'amuse, j'aurai du moins satisfait au titre que je lui donne, & si par avanture il y trouve quelque chose d'intéressant & d'instructif, je suis persuadé qu'il ne se repentira pas de l'avoir acheté. Si le contraire arrive, je ne sçaurois courir le moindre risque, n'y ayant rien, selon

moi de si joli que d'être Autheur sans être connu, & de pouvoir hardiment trouver son propre Ouvrage ridicule ou charmant, selon qu'on veut se conformer aux décisions des autres.

Le Lecteur n'y trouvera certainement rien qui ne soit dans l'exacte vérité, & rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Quant au reste, je puis dire, que des Personnes de bon gout, à qui j'en ai fait la Lecture, ne l'ont pas désapprouvé. Je veux bien convenir aussi, qu'ils y ont remarqué certaines négligences, que je m'efforcerai de reparer dans le second Volume, auquel j'en ferai succeder plusieurs autres, supposé cependant, que le Libraire y trouve son compte.

Et si par hazard ou autrement, ce petit Essai de mes Loisirs venoit à mériter la Critique d'un Lecteur impartial & judicieux, je declare de très bonne foi, que je le regarderai comme un Ami éclairé, & qui n'a d'autre but que celui de m'ouvrir les yeux sur les défauts de cet Ouvrage, pour m'aider à y remédier.

C'est à quoi je m'appliquerai, en tachant de gagner sur mon Indolence l'exactitude de penser autant à l'Expression qu'au Raisonnement.



LES



LES AMUSEMENS DE LA HOLLANDE.

C'Est un ami curieux, qui m'a ſollicité vivement à lui faire part de mes remarques particulieres touchant la Hollande, le ſeul Païs de l'Europe qu'il n'a pû examiner par lui même, des occupations indiſpenſables l'ayant empeché d'y venir faire un tour comme il ſe l'étoit propoſé: & c'eſt uniquement pour repondre à ſon empreſſement, que j'entreprends aujourd'hui d'entrer dans un détail circonſtancié de tout ce qui m'a paru d'amuſant & de plus intéreſſant dans ces Cantons humides, ou j'ai fixé ma demeure déja depuis longues années.

Mon entrée dans la principale des ſept Provinces-Unies me fournit d'a-

bord un petit incident, qui n'eſt point à la verité digne d'une grande attention, mais qu'un Lecteur qui ne cherche qu'à s'amuſer, laiſſera peut-être paſſer à la faveur d'une ſuite de faits qui pourront l'intéreſſer.

A peine eus-je formé le deſſein d'aller chercher quelque tranquillité dans le ſein de la plus ſage Republique du Monde, que j'en pris le chemin. J'arrivai à Bois-le-Duc, après avoir traverſé divers Païs dont je ſupprimerai la Deſcription, comme étrangere au ſujet que je me ſuis propoſé. Les Eaux étant fort hautes, cette forte Place du premier abord me parut ſituée au millieu d'une petite Mer, où l'on ne pourroit aborder qu'à la faveur d'un bateau. J'avois beau chercher des yeux quelqu'autre route, je n'en voyois point; lorſque le Poſtillon qui menoit ma Chaiſe me fit remarquer une Chauſſée d'une largeur très mediocre, mais en revanche d'une longueur étonnante. C'étoit le ſeul endroit par où nous pouvions arriver à Bois-le-Duc. Je fus très ſurpris de voir un accès auſſi difficile; le Guide voyant mon admiration? il n'y a, s'écria-t-il avec tranſport, qu'une Armée de Canards qui puiſſe approcher de ces remparts que vous voyez;

yez: & cette Porte de la Hollande ne ſçauroit être jamais forcée, à moins que la trahiſon ne s'en mêle; & s'étant mis là-deſſus à raiſonner à ſa maniere, il trouva le ſecret de me faire paſſer avec moins d'ennui cette Chauſſée éternelle, dont il me tardoit fort de voir le bout. Le froid étoit vif & j'avois grand beſoin de me chaufer. Parvenu à la premiere Barriere, croyant qu'il n'y avoit qu'à la traverſer, je fus arrêté par une Sentinelle, qui nous ſignifia aſſez bruſquement que nous avions une heure & plus à attendre, vû qu'on vaquoit actuellement au ſervice Divin. C'étoit un Dimanche, jour que Meſſieurs les Reformez celebrent avec un zèle édifiant; j'eus beau répigner & peſter en moi-même, il fallut ſe reſoudre à la patience. La Barriere enfin s'ouvrit, qui nous laiſſa le paſſage libre juſqu'à un Corps de Garde, ou nous fumes encore forcé de faire halte. L'Officier qui y commandoit, ſe trouva par hazard un homme poli, qui nous abregea le Ceremonial qui s'obſerve regulierement à l'entrée de toutes les Villes de Guerre, & je fus loger à un Cabaret près de la Poſte, ou je trouvai un Hôte tout à fait gracieux. Mon premier ſoin fut de demander un

bon feu. Une Servante d'un minois aſſez revenant fut chargée ſur le champ d'aller le preparer dans un quartier, ſeparé du grand corps de Logis au fonds d'une Cour; mon Poſtillon la ſuivit chargé de mon Porte-manteau. Cependant l'Hôte fit porter du Vin & n'oublia rien pour m'amuſer. Après pluſieurs diſcours de part & d'autre, la Servante ne revenant point m'avertir, je commençai à m'impatienter. Le Maître du Cabaret s'en apperçût, & devenant reveur tout d'un coup! Monſieur me dit-il, il me vient une idée, permettez que je vous quitte pour un moment, ſurquoi il ſortit bruſquement. Surpris de cette ſaillie je ne ſçavois à quoi l'attribuer: je ne fus pas long-tems ſans en être éclairci. Mon Hôte ſoupçonnant avec raiſon, que ſa Servante s'amuſoit peut-être à toute autre choſe qu'à preparer une Chambre, s'en alla en tapinois pour eſpionner ce qui s'y paſſoit. Il ne fut point trompé dans ſa conjecture, il trouva effectivement les deux amoureux dans une ſituation très immodeſte. Devenu furieux à cette découverte il s'aviſa temerairement de ſaiſir au collet le tendre champion, qui ſuperieur en force ſaiſit à ſon tour ſon adverſaire, & tous les deux

ſe

ſe chamaillant ſans menagement, les cris des combattans attirerent tous les gens du Logis & juſqu'aux plus proches Voiſins. L'Hôteſſe avertie du ſujet qui cauſoit un ſi grand vacarme y accourut à ſon tour, & ne manqua pas de s'accrocher à la Héroine de la piece: c'eſt alors que la Scene devint très intéreſſante. La Servante n'avoit point héſité à ſe deffendre, & plus vigoureuſe que ſa Maîtreſſe, l'avoit déja terraſſée, de ſorte que les Maîtres riſquoient fort d'avoir entierement le deſſous, ſi quelques aſſiſtans ne ſe fuſſent rendus Médiateurs. Le Poſtillon & ſon amoureuſe trouverent enfin le moyen de s'évader. Peu à peu les eſprits ſe calmerent, l'affaire même commençoit à tourner en raillerie, & j'allois pour ainſi dire être la ſeule victime de cette avanture comique, ſi ma bonne fortune n'eut fait tomber entre les mains de la Patrouille qui faiſoit ſa ronde un Fripon, qui à la faveur du tumulte avoit trouvé le ſecret d'enlever mon Porte-manteau.

On voit peu de Païs ou les Loix de la Police ſoyent plus rigides & mieux obſervées, qu'en Hollande. Mon Voleur ne fut pas plutôt arrêté qu'on le força à confeſſer ſur le champ

jusqu'à la moindre circonstance de son Larcin; & à peine commencions nous mon Hôte & moi à nous appercevoir qu'on avoit escamoté mon petit équipage, que nous le vimes rapporter à notre grande satisfaction. Cela fait, comme je m'étois determiné à sortir incessamment de Bois-le-Duc, je ne songeai plus qu'a m'aller reposer, & je passai assez tranquillement le reste de la nuit. Le lendemain à mon reveil, on vint m'avertir qu'une Barque alloit partir pour la Haye; c'étoit precisément l'endroit ou je m'étois d'abord proposé d'aller. Ne voulant point manquer cette occasion, je m'habillai à la hâte, & suivi de mon Hôte toujours officieux je courrus m'embarquer. C'est ici que je commencerai les remarques, dont je pretends regaler cet ami, qui m'a pour ainsi dire mis la plume à la main.

Maniere de voyager commodement dans toute la Hollande par le moyen des Barques. Description succinte de ce qui s'y passe ordinairement.

POUR peu qu'un Voyageur soit accommodant, on se passe facilement en Hollande de Chaise, de Carosse & de toute

te autre Voiture de cette eſpèce. On y voyage à petits frais & commodement dans des Barques fort propres ; ou chacun s'ennuye ou ſe divertit ſelon l'humeur qu'il a plu à la Nature de lui départir. C'eſt-là, dit un Autheur judicieux dans une courte digreſſion, qu'il fait au ſujet d'un Voyage de cette nature ; c'eſt-là qu'un bourru retiré dans un coin, peſte entre ſes dents contre les ſots diſcours qu'il entend, & quelquefois même contre les bons ſuppoſés ſots, parce qu'on les tient dans une Barque ; tandis qu'un amateur de la Lecture, ou bien quelqu'un qui veut paroitre tel, s'amuſe à feuilleter un Livre nouveau, & qu'un Philoſophe prêtant attention à ce qu'on dit de bon & de mauvais, tirera de l'un & de l'autre un plaiſir & une utilité égale.

Rien ne ſçauroit être plus varié que les converſations qu'on entend d'ordinaire dans ces Maiſons flottantes. On y parle tout à la fois de Politique & de Nouvelles, de Morale, de Débauche, de bel Eſprit, de Theologie, de Libertinage &c. & prêter l'oreille tantôt à un entretien & tantôt à un autre, c'eſt presque comme ſi l'on entendoit lire les Diverſitez curieuſes. Dès que l'on met le

pied dans une de ces Barques, on perd pour tout le tems qu'on y reſte toute la diſtinction que la Naiſſance, le Rang & la Fortune mettent d'ordinaire parmi les hommes; & cette égalité qui regne dans les Societez formées par le hazard, y produit une liberté ſouveraine. Si une Femme de qualité par exemple vouloit ſe donner les airs de déplacer la moindre Payſanne, elle ſe verroit bientôt relancée par un. (*Vous ne payez pas d'avantage qu'une autre, & la commodité me plait autant qu'à vous:*) & qui plus eſt cette reponſe paroitroit fort équitable à des Republiquains perſuadès, que tous les hommes ont une Nature également excellente, & que le ſang qui coule dans les veines d'un Prince, n'eſt pas plus pur que celui qui, après avoir paſſé par une longue ſuite de Faquins, circule dans le corps d'un Financier. Et en un mot dans toute la Republique il n'y a rien de ſi republiquain qu'une Barque.

C'étoit dans un de ces Bâtimens que je viens de depeindre, qu'après avoir fait porter mes hardes je trouvai à me placer aſſez commodement. Le hazard me donna pour Compagnon de voyage un vénérable Vieillard de la Phyſionomie du monde la plus heureuſe. Un véritable

ble Hollandois ne se communique d'ordinaire qu'à ceux qu'il connoit pour ainsi dire de longue main. Celui-ci qui en étoit un, & de l'ancienne roche se trouva heureusement pour moi d'un tout autre caractere. Homme d'esprit & de Litterature, tres opulent d'ailleurs ; il n'avoit fait usage de ses richesses, que pour s'instruire & connoitre les mœurs & le génie des Nations étrangeres. Je ne sçai s'il se trouva quelque espece de sympathie entre nous deux ; mais à peine m'apperçût-il, qu'il parut s'intéresser pour moi. Ne sachant point la langue du Païs, j'eus beau m'exhaler en politesses & en complimens en abordant la Compagnie qui étoit assez nombreuse ; loin d'y repondre, les uns sembloient m'examiner d'un œil de compassion, d'autres m'honnoroient d'un petit soûris subsannatoire. Lui seul s'y montra sensible, & prennant la parole : Mr. me dit-il, en très bon françois, soyez le très bien venu, je vois bien que c'est pour la premiere fois que vous venez en Hollande, faites moi le plaisir de prendre place auprès de moi. Surquoi me tendant la main j'eus le malheur, en faisant un effort pour penetrer jusqu'à lui, de salir de mon pied le jupon d'une Païsanne, qui rougis-

ſant de colere me chanta d'abord nombre d'injures, où je ne comprennois rien à la verité, mais qu'il m'étoit facile de deviner au ton de ſa voix, & par les grimaces extraordinaires dont elle accompagnoit ſes paroles. Graces à mon nouveau Patron, que je deſignerai deſormais ſous le nom de Philandre, qui lui parla en ma faveur, la très propre & très ſenſible Hollandoiſe fit treve à ſa douleur, & toute mon attention ſe tourna à cultiver une auſſi digne connoiſſance. Je ne fus pas long-tems à m'aſſurer, que j'avois à faire à un homme d'un vrai mérite & d'une cordialité peu commune, c'eſt ce qui m'engagea à lui donner du premier abord toute ma confiance. Il n'eut pas plutôt appris la preferance que je donnois à ſa Patrie pour y paſſer tranquillement le reſte de mes jours, que me ſerrant la main affectueuſement; je ſuis charmé, me dit-il, de votre rencontre, j'ay voyagé comme vous hors de mon Païs, & j'oſe vous aſſurer ſans prevention, que tout bien conſideré, je n'en ay pas trouvé de plus propre ni de plus commode pour un homme, ſur tout qui ne cherche qu'à vivre en vrai Philoſophe.

Soit, comme j'ai déja dit, que ce qu'on

qu'on nomme ſympathie agit alors d'une maniere efficace, pour nous lier tous les deux d'une veritable amitié, ſoit autrement. Il eſt certain que nous nous ſentions entrainé l'un vers l'autre d'une façon qui ne paroit pas naturelle, & qu'il faut avoir eprouvé pour la bien comprendre. Ciceron dans un de ſes Traitez nous fait ſentir, que l'amitié n'eſt autre choſe qu'un Contract tacite entre deux perſonnes, qui, touchées d'un merite mutuel & de la conformité de leurs humeurs, s'engagent en partie par inclination & en partie par un intérêt raiſonnable à ſe rendre tous les devoirs, que la raiſon & un amour propre reglé peuvent permettre; & c'eſt ce que j'eprouvai dans cette rencontre. Touché du merite ſuperieur que je reconnoiſſois en Philandre, je m'attachai d'abord à lui par inclination, enſuite l'intérêt & l'amour propre dont parle Ciceron ſuccederent tour à tour. Etranger & dans un Païs ou je venois fixer ma demeure, quel intérêt n'avois-je pas à captiver la bienveillance d'un tel homme; & mon amour propre n'exigeoit-il pas, que je miſſe tout en uſage pour me l'attacher eſſentiellement.

Animez tous les deux à peu près d'un mê-

même motif, nous ne héſitames point à nous communiquer nos plus ſecretes penſées. Inſtruit de tous mes deſſeins il m'apprit à ſon tour, que retiré de ce qu'on appelle les embarras du grand monde, il jouiſſoit déja depuis quelque tems de cette tranquillité après la quelle j'aſpirois. Vivant tantôt en Ville, tantôt à la Campagne, ſelon que la varieté des Saiſons luy faiſoit preferer l'un ou l'autre de ces deux ſéjours : il ne tiendra qu'à vous adjouta-t'il, de jouir inceſſamment d'un repos & de certaines douceurs, auxquelles ſans doute vous n'eſperiez point de parvenir qu'à la ſuite des tems. Voyez, reflechiſſez un peu à ce que je vais vous propoſer. Mes Parens m'ayant laiſſé du bien à pouvoir faire une dépenſe très honnorable, je n'en abuſe point. Le ſoulagement des veritables pauvres fait d'abord toute mon attention, & un ami ſolide d'un certain caractere me ſuffit, pour m'aider à paſſer les plus agréables momens de la vie. J'en avois un qui vient à mon grand regret de payer ſon tribut à la Nature. Prennez ſa place, je vis comme je vous ay déja dit, tantôt en Ville, tantôt à la Campagne, & il ne tient qu'a moi de m'y procurer tous les agrémens, qu'un honnete homme puiſſe ſou-

ſouhaiter. J'ai une Bibliotheque des mieux choiſies, & perſonne aſſurément n'a des relations plus intéreſſantes que celles que j'entretiens, même avec des premiers Sçavans de l'Europe.

Penetré de la plus vive reconnoiſſance, je m'efforçai de la lui marquer avec une eſpece de tranſport, & n'étant point en état de profiter ſur le champ de ſa bonne volonté, comme il ſembloit l'exiger, je lui demandai ſeulement le tems de pouvoir finir quelques affaires d'honneur & d'intérêt, que j'avois à regler à la Haye & à Amſterdam; & pour preuve de ma ſincerité je les lui communiquai ſans reſerve. Après y avoir prêté toute ſon attention, les affaires, me dit-il avec un profond ſoupir, que vous venez de me confier, ſont d'une nature à ne pas finir ſi-tôt que vous vous l'imaginez. Comment, lui repliquai-je, y trouvez vous quelque obſcurité, & ayant à faire à des Hollandois, ne dois-je pas me flatter d'une bonne & prompte juſtice. N'eſt-ce pas au centre de cette ſage Republique que Themis a établi ſon vrai Domicile . . . Helas; mon cher Mr.continua-t-il, que vous trouverez à decompter ſur toutes ces idées magnifiques que vous vous

étes

êtes formé en faveur de notre Nation: J'avoüe que nos Ancetres étoient ce qu'on peut appeller veritablement des hommes, mais le tems & les mœurs ont si fort changé, que pour ne pas perdre l'idée des vertus de nos Peres, moi même je suis obligé de recourir à certains memoires, que les plus habiles Ecrivains de ce tems-là nous ont laissé, & que la plûpart de mes Compatriotes semblent regarder aujourd'huy comme des Romans.

C'est fort à propos que j'en ai un actuellement sur moi, tenez faites en la lecture; & je ne doute point qu'elle ne vous aide à connoitre parfaitement, combien les caracteres des anciens Hollandois different de ceux d'a present. La dessus ayant pris son memoire j'y lus à peu près ce qui s'ensuit.

Caracteres, Mœurs & Coutumes des anciens Hollandois.

JAMAIS Nation ne fut plus sage ni plus heureuse que celle qu'on comprend sous le nom de l'ancienne Republique de Hollande. Ce Peuple avoit rendu habitable par un travail sans relache un petit coin de la Terre, que la Nature sembloit n'avoir destiné qu'aux horreurs de la

la solitude. Bientot cette commune Mere des hommes, qui ne refuse rien à la diligence, vit les Marais devenir fertiles, & les Bois se changer en Prairies riantes. Les Habitans de ces Lieux savoient trouver l'abondance, ou des Peuples plus raffinés eussent à peine trouvé le necessaire. Ils adoucissoient leurs travaux par l'agreable innocence des plaisirs naturels, & ces plaisirs devenus sensibles & touchants par la fatigue qui les precedoient, leur faisoient couler dans un profond repos, des jours parfaitement heureux.

Le laitage, les legumes & les fruits, ces mets que la Nature même assaisonne fournissoient à leur appetit des repas agréables, sains & frugals. L'aimable Simplicité compagne de l'Innocence cachoit à ses chers Nourrissons les vices que les manieres raffinées repandent à pleines mains. Sans finesse d'esprit ils avoient un bon sens admirable, qui brilloit sur tout dans la sagesse de leur Politique integre.

Ils n'étouffoient pas ce bon sens pur par des connoissances plus curieuses qu'utiles, & qui n'ont aucun rapport à l'ordre & au bonheur du Genre humain. Ce solide bien leur étoit plus précieux

que

que le faux brillant des modes & qu'une vaine politeſſe, qui n'a point ſon principe dans la raiſon. Ils ne ſuivoient dans leurs manieres qu'une Nature innocente, leur candeur, leur bonne foy ne ſe dementoient jamais. Il ne leur venoit pas ſeulement dans l'eſprit que la parole pouvoit ſervir à tromper quelqu'un. Incapables de la plus innocente tromperie, ils n'en ſoupçonnoient jamais les autres. Etre malheureux leur paroiſſoit moins rude que d'être coupable, on ne connoiſſoit point parmi eux une tendreſſe aſſervie à une methode criminelle. Ils ne ſe faiſoient pas une Etude ſerieuſe de plaire au Sexe, en leur corrompant l'eſprit & le cœur par l'orgueil qu'inſpire la delicate lâcheté de la flatterie. A quoy leur auroit ſervi le raffinement de cet Art. Ils ne vouloient ſe rendre aimables qu'aux yeux d'une ſeule Femme, pour partager avec elle les plaiſirs que leur procuroient leur vertu; & les peines inſeparables du ſort des hommes.

Leurs paiſibles Maiſons étoient fermées aux funeſtes deſordres de l'Adultere, l'Epoux ne ſongeoit de jour qu'au ſoin de ſa Famille, & le ſoir il ſe faiſoit un bonheur de ſe delaſſer de la fatigue du jour dans les bras de ſa tendre Moitié, dont

dont la Naïveté touchoit plus que les degoûtantes Mignardises des Femmes du Siécle, qui cherchant l'art de plaire trouvent le secret de se faire mepriser.

Par une aimable Prevention, par un heureux aveuglement; l'Epouse toute occupée de sa tendresse pour son Epoux ne trouvoit que lui seul d'aimable. Une heureuse égalité, qui fait le vrai bonheur d'une Republique, leur faisoit cherir leur Liberté autant que leur Vie.

Amateurs de la Paix, delivrés de l'extravagante Fantaisie d'étendre leurs Etats, ils n'alloient pas acheter par mille Crimes le soin inquiet de gouverner des Peuples malgré eux : mais une ardeur genereuse les animoit dés qu'on en vouloit à leur impayable Liberté. Ils étoient tous également intéressés au bien de leur Patrie ; & tous ils se precipitoient avec un Zele égal à la deffendre. Jamais Peuple ne fit de plus grandes Actions, & jamais on ne vit plus evidemment que la Liberté est la source de la Valeur. La bonté cordiale, qui paroit si ridicule dans ce Siécle, étoit le Caractere particulier de ce Peuple fortuné. Tous les malheureux venoient de tous les coins de la Terre chercher dans cette Republique un Azile assuré; & bientôt devenus Membres de ce

même Corps, ils reçevoient un bonheur pûr & ſans melange, des mains de la Simplicité & de l'Innocence, qui regnoient dans cet Etat bienheureux. Ils apprennoient avec plaiſir à obéir à des Loix, qui ne tendoient qu'à entretenir parmi eux les ſources de leur bonheur; à des Loix qui ſe faiſoient plûtôt écouter par leur Utilité intéreſſante, que par les Supplices dont elles menaçoient les Tranſgreſſeurs. Les Magiſtrats qui veilloient au maintien de ces Loix ſi ſages, en étoient eux mêmes les plus religieux Obſervateurs. Ils ne ſe diſtinguoient de leurs Sujets que par leur Sageſſe, par leur Prudence, par leur Fermeté dans les Périls, & par leur Tendreſſe pour la Republique. On ne les voyoit pas étaler aux yeux de leurs Compagnons un Luxe odieux, ni faire la matiere de leur Magnificence du fruit des Travaux & de la Sobrieté de ceux qu'ils gouvernoient. S'ils étoient au-deſſus des autres, ce n'étoit que pour leur donner des exemples de Frugalité & de Modeſtie, le bonheur de la Patrie étoit le but & la recompenſe des ſoins de ces véritables Peres de leur Peuple. Cette heureuſe, cette ſage Nation n'eſt plus, certaine Politeſſe mal entenduë & les Treſors ſuperflus ont été, & la Guer-

re & la Peſte, qui l'ont effacée de deſſus la ſurface de la Terre; & ſi l'on voit aujourd'hui quelqu'un qui ſe pique encore de vouloir imiter ces anciens Bataves, bien loin de ſe voir applaudir il s'attirera infailliblement le mépris de ſes Compatriotes. Comment? s'écrieront-ils d'un ris moqueur, nous approuverions la Conduite de ces bonnes gens, qui ne ſçavoient tirer le moindre parti de la vie: ignorants juſqu'à l'uſage des Fourchetes, ils mangeoient ſalopement avec leurs doigts; qui pis eſt, ils buvoient brutalement dans un même Verre. Qu'elle groſſiereté dans leurs manieres de s'habiller, ils conſultoient plûtôt la Commodité & la Pudeur que la Vanité. Ils aimoient mieux dans leur air & dans leur demarche les avis de la Nature, que les Leçons d'un Maitre à danſer: qu'elle impoliteſſe. Voila comme on raiſonne quand on ne ſçait pas diſtinguer l'impreſſion que fait ſur nous la Coutume, d'avec ce que nous dicte une Raiſon éclairée. Suppoſons par exemple que je ſois un de ces Bataves auſſi naturel dans mes manieres, que dans mes habits & dans mes diſcours; & demontrez moi Meſſrs. les Hollandois modernes, que le bon air conſiſte dans les choſes, où il me paroit à préſent qu'on le fait

consister. Faites moi voir que j'agis contre la Raison & contre l'Humanité, en ne me génant point dans un habit qui me met à la torture. Prouvez moi que repandant mon Sang pour conserver cette chere Liberté, que les travaux de nos Peres nous ont acquis aux depens du leur, je dois me faire l'esclave de ma Chevelure. Demontrez moi que la genereuse Hardiesse d'une Franchise raisonnable, doit ceder à la doucereuse Foiblesse d'un Complimenteur, qui pour unique regle de ses discours n'a que l'envie de plaire à ceux dont il nourrit les Vices par ses Flatteries. Ou bien demontrez moi encore, qu'elle est inferieure cette Candeur vertueuse de nos Ancetres à l'impudence brutale d'un Petit Maitre, qui n'ouvre la bouche que pour offenser son Prochain par des veritez choquantes.

Faites moi comprendre enfin qu'il est raisonnable, d'affecter dans toutes ses manieres une Delicatesse effeminée, & de n'avoir de la force & de la vigueur que pour les Debauches les plus infames. Il me seroit bien plus facile à moi de demontrer, que ce bon air pretendu & cette Politesse ne fait qu'abatardir le bon Sens, qu'elle amollit le Courage, en un mot qu'elle ôte aux Hommes, tout ce que leur Cœur & leur Esprit

prit ont de genereux & de mâle, & qu'elle les aſſujettit à leurs propres Chimeres & à celles des autres. Heureux mille fois dans leur façon de vivre les anciens Belges...

J'en étois préciſément à ces judicieuſes Réflexions, lorſque notre Barque vint à s'arrêter. Le mouvement général qui ſe fit alors me fit ſuſpendre une Lecture auſſi intéreſſante, & m'adreſſant à mon nouvel Ami, je lui en demandai la cauſe; nous ſommes me dit-il devant une petite Ville qu'on nomme Gorcum, ou l'on eſt obligé de faire certaines déclarations au Bureau qui y eſt établi, avant de pouvoir paſſer outre, & c'eſt auſſi l'endroit juſtement ou je dois me ſeparer de vous, à moins que vous ne ſoyez dans le deſſein de me ſuivre. Une affaire indiſpenſable m'oblige de paſſer à uneMaiſon deCampagne qui m'appartient: voyez, determinez vous, le tems preſſe. J'aurois bien voulu profiter d'une pareille avance, mais devant recevoir à la Haye des Lettres qu'il m'importoit de voir ſans le moindre retardement, à l'adreſſe d'un bon Religieux François, qui faiſoit la fonction de Paſteur à l'Egliſe Romaine, connuë ſous le nom des Peres Carmes.

Je lui remontrai avec douleur qu'il m'étoit moralement impossible de profiter d'une Offre aussi obligeante.

Surquoy Philandre reprennant la parole; eh bien! dit-il, que cela ne vous inquiete point, partez pour la Haye, je ne serai pas long-tems à m'y rendre, & laissez moi votre adresse chez ledit Religieux, dont le nom ne m'est pas inconnu, car si je ne me trompe son nom est Anselme: voila le Patron de la Barque prêt à remettre à la Voile, à Dieu. Nous étant ainsi separez je me trouvai comme dans un nouveau Monde, personne de notre Compagnie ne parloit François. Jugez de la situation de mon esprit après les agrémens que je venois d'avoir auprès d'un des plus honnêtes Hollandois que j'ay vû de mes jours. N'entendant rien de ce qu'on disoit, & ne pouvant lier Conversation avec Personne, je pris le parti de me retirer dans un coin: ou après avoir revé quelques instans à l'heureuse rencontre que je venois de faire, je vins à m'assoupir. Je ne sçai s'il est vrai ce que j'ay oüi dire à plusieurs Personnes, que pendant leur Sommeil ils ne revent jamais, pour moi je sçai bien qu'il m'est impossible de sommeiller un seul instant sans que mon imag-

imagination travaille, & cette Faculté (ſi c'en eſt une) ne me fut pas inutile dans cette occaſion. A peine avois-je ſommeillé quelques momens, que je crus voir en Songe un homme d'aſſez mauvaiſe mine, qui s'approchant peu à peu de moi ſe mit à me preſſer ſi fort, que ſa Temerité m'inſpiroit une eſpece de Frayeur. Le mouvement que je fis pour me degager de ſes mains fit que je me reveillai en ſurſaut, en jettant un grand cri. Tous les aſſiſtans en furent emûs. Je l'étois auſſi extremement, mais je le fus bien davantage quand je m'apperçus qu'on venoit de m'enlever une Montre d'or à repetition d'un prix conſiderable, & que j'aurois été très faché de perdre. Je tachai par de geſtes & de ſignes convenables d'exprimer mon avanture. Le Maitre de la Barque qui ètoit ſur le Pont quitta ſon Gouvernail & vint à moi; il comprit d'abord de quoy il s'agiſſoit: ſurquoy ayant parlé vivement à toute la Compagnie, chacun commençoit à ſe regarder, témoignant une Surpriſe extrême. J'entendois bien parler & raiſonner, mais je n'y comprennois rien. A la fin, après bien de diſcours un de la Compagnie, homme grave & vétu fort modeſtement, que je n'avois point en-

core remarqué, m'adreſſant la parole me demanda ſi j'entendois le Latin. Charmé de pouvoir m'expliquer avec quelqu'un, je luy repondis en la même Langue, & luy racontai en peu de mots mon reve & la perte que je venois de faire. Surquoy s'étant formé un eſpece de Conſeil, ou je pouvois entrer par la voye de mon Interpréte; après avoir déſigné le Voleur que j'avois cru voir en Songe, il fut conclu que c'étoit préciſément un de la Chambrée qui venoit de monter ſubitement ſur le Pont. On courut après luy, mais il ne paroiſſoit point. Après bien de recherches il fut trouvé dans la grande Chambre, ou tout ce qu'on appelle petites gens ou qui ne veulent faire que peu de depenſe prennent ordinairement leur place. On luy expoſa d'abord le fait aſſez modeſtement, non ſeulement il le nia, mais il le prit ſur un ton à exiger même reparation d'honneur. Heureuſement il n'etoit pas le plus fort; le Maitre du Bateau à mon inſtance l'obligea à revenir dans l'endroit ou s'étoit fait le vol. Je ne l'eus pas plûtôt enviſagé, que je le reconnus pour le même que mon imagination ſe l'étoit repreſenté en Songe. Je n'ignore pas le peu de foy qu'on ajoûte, ſurtout dans
le

le tems ou nous ſommes, à tout ce qui a ſeulement quelque raport à nos reves; c'eſt-ce qui m'avoit d'abord determiné à ſupprimer cette Circonſtance: étant cependant très veritable, j'ay cru pouvoir la rapporter, le Lecteur en faira l'uſage qu'il trouvera à propos.

L'Idée de ſes traits que je conſervois encore me frappa ſi fort, que je ne pûs m'empêcher de l'apoſtropher vivement. Celuy qui vouloit bien me ſervir d'interpréte me fit comprendre fort à propos, qu'il ne convenoit pas en Hollande d'accuſer quelqu'un ſans pouvoir alleguer de Preuves convaincantes, & que cette affaire pourroit tourner mal pour moi, ſuppoſé que l'accuſation ne fut pas prouvée ſuffiſamment. Quoyque piqué au vif, je fus docile à ſes remontrances & je remis le tout à la continuation de ſes bons offices. Il me parut s'en charger d'autant plus volontiers, que toutes les Perſonnes de notre Compagnie prennoient déja hautement parti contre l'accuſé. Celuici voyant qu'on commençoit à le regarder de mauvais œil ſe deconcertoit peu à peu; mais toujours ferme dans la negative, on s'aviſa enfin de propoſer à chacun de ſe laiſſer fouiller. Bien loin

de rejetter la propoſition, mon Fripon, car c'en étoit un reéllement, fut le premier à l'accepter, & commença à vuider ſes poches & à ſe fouiller exactement & avec tant de naïveté, que tout le monde y fut trompé: moi même je ſentois déja diminuer ma prevention, lorſqu'un vacarme extraordinaire ſe fit entendre ſubitement dans la Chambre voiſine, on y crioit à pleine gorge; au Meurtre? au Voleur? à l'Aſſaſſin? le Patron y accourut ſur le champ ſuivi de ſes Matelots, & il ne fut pas peu ſurpris de voir deux jeunes hommes le Couteau à la main faire face à ſept ou huit autres, qui ne cherchoient que le momment de les ſaiſir ſans riſque. Sa preſence ayant ſuſpendu le deſordre, il s'informe du fait, & la voix générale lui apprend, que les deux Champions armés de leurs Couteaux ne cherchoient qu'à deffendre un ſac de trois cens Florins, qu'ils venoient de filouter à certains jeux. Celuy qui avoit été leur dupe étoit un Domeſtique d'un Membre de la Regence, à qui il devoit remettre cette Somme, & il ſe trouvoit préciſément que c'etoit le Protecteur du Maître du Bateau. Il n'en falloit pas davantage pour l'animer contre ces Fripons, les a-

ayant fait ſaiſir ſans autre forme de Proces, il leur fit non ſeulement rendre l'argent en queſtion, mais ſur pluſieurs autres accuſations qu'on formoit contre eux, il les fit fouiller dans la derniere rigueur. Circonſtance qui tourna toute à mon avantage, car c'eſt par la que je ratrapai ma Montre. Le Filou qui avoit fait le coup étoit de leur bande, & pour être à couvert de toute recherche il avoit été remettre ſon vol entre les mains de ſes deux Camarades, tandis qu'ils étoient encore occupés à dévaliſer leurs dupes. Le tout étant reſtitué on tint un eſpece de Conſeil Général, pour voir ce qu'on devoit faire à l'egard de ces trois malheureux. Pluſieurs opinerent qu'ils falloit les remettre entre les mains de la Juſtice, mais le plus grand nombre, qui l'emporta, fut d'avis qu'on les chaſſeroit ſeulement du Bateau, ce qui fut exécuté à leur grande joye, ne s'attendant pas d'en être quites à ſi bón marché.

Cette petite Avanture doit faire comprendre à tout Etranger qui voyagera en Hollande, combien il luy importe d'être ſur ſes gardes. Les Filous & les Avanturiers n'y ſont pas moins nombreux

breux & moins rusés qu'ailleurs, & quoyque comme j'ay déja dit, les Loix de la Police y soyent très severes & des plus exactes, on ne laisse pas de voir chaque jour nombre d'honnêtes gens donner dans leurs filets. Les Barques publiques ne sont presque jamais exemptes de cette maudite race. Toutes ces Tracasseries finies, je ne songeai plus qu'à remercier mon Interprete, qui m'avoit si bien servi, il parloit parfaitement bien le Latin & je ne l'entendois pas mal. Au premier Entretien serieux que nous eumes ensemble, ou nous agitames plusieurs questions de Sciences & de Litterature, il me parut homme d'esprit & de bons sens, ce qui me confirma dans l'idée que je m'étois déja fait que c'etoit un Ministre Reformé. Continuant dans cette pensée, je m'avisai sottement de vouloir lui faire ma Cour, en lançant de tems en tems quelques traits satyriques sur tout contre les Moines. Attentif à examiner comme il prennoit la chose; jugez de ma surprise, quand d'un ton imposant je l'entendis repondre ainsi aux fades Plaisanteries & Brocards Monastiques dont j'avois pretendu le regaler: Mr. me dit-il, je vois bien que mon vrai Carac-

ractere ne vous eſt pas connu ; pour vous en donner une idée, ſachez d'abord, que je haïs ſouverainement tout ce qui a le moindre rapport à la Satyre outrée, independamment de tout amour propre je vous avoüerai, que je me pique de Litterature & que je ne ſuis pas ignorant dans la Theologie. Il ſemble que vous cherchiez à me faire expliquer ſur ce que je penſe touchant ce nombre prodigieux de Satyres & de Libelles, que les Ecrivains Reformés & Romains ont mis au jour reciproquement les uns contre les autres, au grand ſcandale des gens de bien: Voici quelques reflexions que j'ay fait à ce ſujet

Reflexions Intéreſſantes.

Ceux qui ſe haïſſent avec le plus de fureur, ce ſont les gens de Lettres, & parmi eux ſe ſignalent, les Poëtes, les Litterateurs & les Theologiens. Il eſt vrai que les Philoſophes quelque fois ne ſont guere plus ſages, & que les Preceptes de Moderation reſtent ſouvent dans leur Eſprit ſans paſſer juſqu'à leur Cœur. Il faut pourtant avoüer, que l'emportement n'eſt pas parmi eux ni ſi général ni ſi outré que parmi les autres

tres gens de Cabinet. Critiquez un Poëte avec toute la moderation possible, il ne laissera pas de vous regarder de mauvais œil, mais adjoutez la raillerie à la Critique, le voila qui vous haït à la fureur: sa haine le rend de mauvaise foy, & convaincu que vous êtes habile homme, il en conviendra parmi ses bons amis, & ne laissera pas de vous prodiguer dans ses Satyres, les titres les plus injurieux. Cependant les Poëtes ne sont pas implacables, il suffit qu'un ami intervienne & les assûre de l'estime secrete qu'ils ont l'un pour l'autre, les voila bientôt reconciliés: ils se retracteront des injures qu'ils se sont dites, ils paroitront persuadés qu'on ne sçauroit bien écrire, à moins que d'être de leurs amis; & au fond il y a dans leurs Differens plus de folie que de méchanceté. Pour les Litterateurs, ils faut dire à leur Gloire qu'ils ne sont pas sujets à la foiblesse de se raccommoder. La difference de leurs sentimens est la Cause de leur discorde, & cette Cause subsiste toujours. Un Litterateur ne dit jamais vous avez raison, après avoir dit vous avez tort; il deffend ce qu'il a avancé jusqu'à la derniere goute de son Encre.

Les

Les Theologiens n'en reftent pas aux paroles dans leurs Difputes, ils vont bien plus loin s'ils en font les Maîtres, & deviennent tour à tour perfécutés, & Perfécuteurs.

Quand ils ne font pas les plus forts, ils fe deffendent par la Raifon, mais auffitôt qu'ils ont le deffus, ils ne reconnoiffent plus la Raifon pour Juge Competant, & la Morale dont leurs miferes les firent fouvenir eft echapée de leur Mémoire.

Si les Souverains les laiffoient faire, chaque Secte auroit une Inquifition, & l'on depeupleroit le Monde par un Principe de Zele pour le Createur de l'Univers.

C'eft peut-être outrer la matière; mais du moins eft il fûr que les Theologiens moderés même ne fçauroient refuter leurs Adverfaires fans leur donner les titres les plus odieux & fouvent abominables. Mais le moyen, dira-t-on, de fonger de fang froid, à des gens qui tachent de faper les fondemens de la Religion Orthodoxe, leurs erreurs font trop dangereux, & il faut les combattre impitoyablement par toutes fortes de voyes. Un tel raifonnement n'eft-il pas tout à fait digne de Compaffion, & s'il

faut

faut abſolument qu'un grave Theologien ſe ſerve de termes forts pour ne pas dire injurieux, qu'il les employe contre les Libertins de Profeſſion. Ils attaquent une Religion ſouvent parce qu'ils la haïſſent, ou qu'elle choque leurs intérêts. Peut on conteſter par exemple que ceux qu'on appelle Hérétiques ne ſoyent pour la plus part d'auſſi bonne foi touchant leur Creance qu'un Romain dans la ſienne; ſi donc l'intention ſeule fait l'eſſence du Crime, on ne ſçauroit mettre du nombre des Criminels, ceux qui pechent faute de lumieres ou par une Prevention, dont ils ont de la peine à ſe dégager, ils ſont plûtôt dignes de Pitié que de Colere ou de haine.

Mais la choſe eſt ſi claire, me direz vous peut-être, Romain, car il me paroit que vous l'êtes, quoyque vous ayez pû me dire contre les Moines: on n'a qu'à ouvrir les yeux; fort bien? Allez donc lier Commerce avec ces gens la, vous ne les trouverez pas auſſi monſtrueux que vous penſez, & commencez par vous inſinüer dans leur Cœur par la douceur Evangelique; tachez enſuite à developer dans leur eſprit, le Principe indubitable d'une Opinion auſſi claire, que la votre, & de Conſequence en Conſequence amenez le tout doucement à la Saine Doctrine.

Si

Si vous vous ſervez de cette Conduite ſans ſuccés, vous aurez du moins la ſatisfaction d'avoir employé, pour convertir votre Prochain, le ſeul moyen par ou il eſt poſſible d'y réuſſir, quand on ne ſçait pas confirmer ſes Deciſions par des Miracles.

Ce qu'il y a de plus pitoyable dans ces Emportemens Theologiques, c'eſt qu'ils ont rarement leurs ſources dans ces Diſputes qui roulent ſur des ſujets clairs & developés, ſur leſquels on ne ſçauroit ſe tromper ſans un Entêtement viſible & ſans une Prevention groſſiere. Ce ſont preſque toûjours ſur des ſujets embarraſſés, heriſſés de difficultez, ou l'on trouve par tout des Abimes & des Précipices & ou la Vérité même ne paroit pas toûjours vraiſemblable. Sur des matieres de cette nature, on peut ſe tromper ſans Préjugé, ſans Entêtement; avec de la Pénétration & des Lumieres, les plus grands Génies s'y trouvent les plus embarraſſés, parce que les difficultez ſe preſentent à leur Eſprit dans toute leur force... Eh bien! s'ecria-t-il, en s'interrompant tout d'un coup, goutez vous un peu ce que je viens de dire, vous ne vous attendiez point ſans doute à me voir applaudir ſi peu à vos Saillies piquantes au ſujet de vos

Prêtres & de vos Moines. Il eſt vrai, repartis-je, que le diſcours que vous venez de faire me cauſe une Surpriſe que je ne ſçaurois vous exprimer ; en frondant le Libertinage de certains Catholiques, j'avouë mon foible, je n'ai eu d'autre vûë que celle de m'inſinuer agreablement aupres de vous. Vôtre Sincerité me plait adjouta-t-il, un homme de votre Nation n'avouë pas facilement qu'il a tort : ſi vous ne voyagez que pour vous inſtruire, agiſſez toujours de bonne foy. Quoyque Miniſtre & Reformé, je n'ay jamais mépriſé moins encore haï quelqu'un, parcequ'il étoit d'une Communion differente de la mienne ; je vous l'ai fait aſſez connnoître dans l'Entretien que nous venons d'avoir, touchant les Diſputes Theologiques. Charmé de l'entendre ainſi raiſonner je me preparois à l'engager dans quelque nouvelle Diſſertation ; quand la Barque vint à s'arrêter devant Roterdam. Je ne m'amuſerai point à faire ici la Deſcription de cette Ville, perſonne n'ignore aujourd'hui qu'elle eſt d'une aſſez grande étenduë, magnifique par ſes Batîmens, ſes Places, &c. Riche & floriſſante par ſon Commerce que les Anglois font valoir preferablement aux autres Nations, ſon

Port

Port qui eſt formé par les Eaux de la Meuſe étant un des plus beaux & des plus ſûrs de la Hollande. Revenons à mon ſçavant Miniſtre, qui ſaiſit le moment de cette halte pour ſe ſeparer de nous, c'eſt ou il ſe fit mettre à terre. Il ne fut pas plûtôt parti que je me trouvai comme entierement abandonné à moi même.

Le Remu-ménage qui ſe fit alors dans tout le Bateau me plaça auprès d'un petit homme d'un âge aſſez avancé: il liſoit attentivement, & le Livre qu'il tenoit entre ſes mains me parut être ecrit en François. Cette Découverte m'enhardit à luy parler en cette Langue, & ma joye ne fut pas médiocre de l'entendre repondre dans le même Idiome. Connoiſſance de voyageur, comme on dit, eſt bientôt faite, il alloit à la Haye auſſi bien que moi, cette Circonſtance m'engagea à le prier de vouloir bien m'aſſocier ſeulement pour cette ſeule Nuit au Logement qu'il avoit reſolu de prendre. Je n'ay rien encore de determiné ſur cela, me repondit-il, mais ſi vous voulez nous pourrons encore arriver à la Haye aſſez à tems pour nous pourvoir, en prennant un Caroſſe à Delft, qui eſt une Ville ou notre Barque

s'arretera jusqu'au lendemain matin. Coupez, tranchez, taillez, lui repliquai-je, je souscris volontiers à tout ce que vous trouverez à propos.

Sur cette Reponse, il adressa la parole à deux autres habillés, à peu près comme luy, en Langage Hollandois, du moins il me parut tel à sa maniere de s'enoncer. Leur Colloque fini nous commençames à nous questionner reciproquement, son air & ses manieres étoient si differentes de celles du Ministre & de mon genereux Philandre, que je commençai à me defier de sa Sincerité, aussi m'étudiai-je à mon tour, à luy faire prendre le change sur tout ce que je pensois. Je ne sçai s'il s'en apperçût: mais voyant que je repondois toujours en Normand, quand il s'agissoit de luy faire quelque ouverture de Cœur, il s'en tint aux Lieux communs, & nous en étions simplement à la pluye & au beau tems, lorsqu'un jeune homme s'avisa de descendre dans notre Chambre fumant sa pipe. A peine parut-il, qu'une Femme de la Chambrée luy dit d'un ton imperieux, qu'il ne luy convenoit point de venir fumer en sa presence. L'Etranger, car c'en étoit un, regarda la chose comme une Injure, & repoussa vivement la

Re-

Remontrance; mal lui en prit, car l'Offenſée ſecondée de deux ou trois de ſes Camarades, ne héſita point à le ſaiſir au Colet, le menageant ſi peu, que ſans la Mediation de quelques aſſiſtans charitables, le jeune Rodomont auroit été êtrillé de façon à s'en ſouvenir pendant très long-tems. Quelque ſecours qu'on luy donnât, il ne fut délivré des mains de cette eſpece de Harpies, qu'après pluſieurs Egratigneures & après avoir vû ſon Habit dechiré par lambeaux: & la Concluſion du tintamarre fut que le Fumeur indiſcret fût obligé d'aller fumer ſa pipe ſur le Pont . . . Cet incident tragi-comique nous fournit le ſujet d'une Converſation ſur la malice des Femmes; le Voiſin ſeul avec qui je pouvois m'expliquer, s'egaya fort long-tems ſur leur Compte, il outra même la matiere, juſqu'au point de ſoutenir que rien ne pouvoit approcher de la malice d'une Femme. Il me cita à ce propos, comme un homme parfaitement inſtruit ſur cette matiere, tout ce que pluſieurs Ecrivains Sacrés & Prophanes en ont écrit. Le fameux Eraſme fut le ſeul dont il ne me parla point; j'y ſuppléai en luy faiſant remarquer, que cet Autheur, après avoir exageré la malice des Femmes au-deſſus

même des Furies Infernales, mettoit celle des Moines beaucoup au-dessus; par ce seul trait qu'il place à la marge de sa Dissertation Satyrique.

Nota tamen quod nondum erant Monachi.

Remarquez que dans ce tems ou le Sexe Feminin pouvoit même faire la Nique à la malice des Demons, il n'y avoit point encore des Moines. Je n'eus pas plûtôt cité ce passage, que je vis mon homme froncer le sourcil, & se deconcerter à un point qui me surprit. Nous allions quiter la Meuse pour entrer dans le Canal de Delfshave, petit Bourg assez agreable. Saisissant cette Circonstance pour changer de Conversation, il la fit retomber sur le peu de chemin qu'il nous restoit à faire avant d'arriver à l'endroit, ou nous pourrions prendre une Voiture par terre; c'est à peu pres surquoy roula notre Entretien jusques à Delft: le Vent avoit été si favorable, que nous y debarquames avant dix heures. Ce troisieme Compagnon de mon Voyage, de Bois-le-Duc à la Haye avec qui j'avois pû lier quelque Conversation, s'étant chargé du soin de loüer un Carosse à quatre places, me conduisit chez un homme de

de ſa Connoiſſance, qui ſur le champ nous fit preparer un Phaëton. J'y pris place avec mon homme, que je ne ſçaurois deſigner que par l'Inconnu, car quoyque je miſſe en œuvre pour ſçavoir ſon Nom, ſon Païs, ou ſa Profeſſion, il me donna ſi bien le cange ſur tout, que je n'en pus rien apprendre. Les deux autres à qui il avoit parlé déja dans le Bateau ſe joignirent à nous: il pleuvoit à verſe, & au grand regret du Cocher, que j'entendois peſter entre ſes dents, nous partimes non ſans avoir préalablement payé les trois quarts de la Voiture pour ma part, comme je l'expliquerai ci-après. Arrivés à la Haye, mon Inconnu fut hurter à deux ou trois Portes pour demander un Gîte pendant le reſte de la Nuit; l'on ne fit pas ſeulement mine de nous repondre, & nous commencions à être aſſez embarraſſés, quand notre Cocher s'aviſa d'engager un Claperman, (homme qui court pendant la Nuit criant à tout moment il eſt telle heure, ils ſont pluſieurs qui vont ſeparement & qui veillent à la ſureté publique) à nous conduire dans quelque Auberge. Celuy-ci en bien payant, après quelques detours nous mena dans une Ruë très étroite qu'on nomme le Cingle, préciſement derriere la Cour, ou un bon homme nom-

mé Simon, qui donnoit à loger, nous reçut avec Cordialité. Le premier ſoin de mes trois Camarades fut de ſe faire porter du Vin, pour moi fatigué à l'excès je les laiſſai en diſpoſition de bien boire & pris le parti de m'aller coucher. Il étoit déja haut jour le lendemain quand je m'éveillai ; mes trois Compagnons moins pareſſeux que moi, étoient déja ſortis, & m'avoit laiſſé tout l'écot du Vin à payer, quoyque je n'en euſſe point gouté; c'eſt ce que m'apprit d'abord mon Hôte en entrant dans ma Chambre.

Ce trait me frappa ; & joint à l'argent qu'on avoit exigé pour ma place dans le Caroſſe, je me confirmai dans certaine idée qui m'avoit déja fait ſoupçonner la Probité de mon Inconnu. Mon Hôte remarquant ma ſurpriſe m'en demanda la Cauſe; je luy expliquai naturellement ma penſée; & apprennant combien on m'avoit fait payer pour ma part de la Voiture? vous avez été ma foy la dupe de vos gens, s'écria-t-il, & je ſuis ſurpris que vous en ſoyez quite à ſi bon marché. Sur ces entrefaites la Servante apporta à ſon Maître une Lettre, qu'elle avoit trouvé dans la Chambre ou ces Etrangers avoient couché;

elle

elle étoit écrite en Flamand, l'Hôte qui entendoit plusieurs Langues la déchifra, & c'est par la que j'appris enfin que l'Inconnu en question étoit un Moine, envoyé de sa Communauté en Hollande pour certaines affaires d'intérêt. C'est alors que je rappellai la grimace qu'il avoit fait, lorsque je luy citai le trait Satyrique d'Erasme contre les Moines; & je ne doutai point que les deux petits tours qu'il venoit de me joüer ne fussent un effet de sa petite Vengeance.

La chose n'étant point de Consequence je m'en consolai facilement, & je ne songeai plus qu'à me rendre à l'Eglise des Peres Carmes, ou comme j'ay déja dit je devois trouver quelques Lettres à l'adresse du Pere Anselme.

On a raison de dire qu'il y a d'honnêtes gens partout: il est fort peu de Païs ou les Moines en général n'ayent donné lieu par leur Imprudence ou autrement, à certain mépris qu'on semble avoir conçu pour le Froc. La Hollande a plus sujet que tout autre Païs de regarder ces Messieurs comme d'un très petit mérite pour ne pas dire méprisables. Le Libertinage & la Vie scandaleuse que menent presque tous ceux qui abandonnent leurs Couvents, pour, sous pretex-

te de Religion, devenir Membres de la Republique, authorifent cette mauvaiſe Opinion qu'on a d'eux. J'en ai vû nombre de cette eſpece & dont quelques nous ont fini leur malheureuſe Carriere par quelque honteuſe Cataſtrophe: j'en pourrois citer pluſieurs exemples, qui ne laiſſeroient pas d'amuſer ſur tout un Lecteur Reformé, mais le reſpect qu'on doit au Chriſtianiſme m'empeche de pouſſer plus loin cette matiere. Revenons au Pere Anſelme.

Ce Religieux, bien éloigné du Caractere de ceux dont je viens de parler, faiſoit honneur à ſa Profeſſion de Miſſionnaire qu'il exerçoit depuis près de trente Ans, non ſeulement à l'Edification des Catholiques Romains, mais encore au gré des Miniſtres du Gouvernement, qui l'honnoroient même de leur Protection. Je ne fus pas long-tems à reconnoitre ſon mérite, auſſi ne héſitai-je point à lui faire une entiere Confidence des mes affaires, & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Notre Connoiſſance faite il commença par me choiſir un petit Appartement près de ſa Demeure, ou je me trouvai fort à mon aiſe, & en attendant qu'il me vint quelque Nouvelle de mon Philoſophe, je m'attachai d'abord à connoî-

noitre la Haye, dont voici une Description succinte.

Personne n'ignore, que la Haye est le plus grand & le plus agreable Village qui soit dans l'Univers. Ce nom de Village que je lui donne ne lui convient qu'autant qu'elle n'a point le Titre ni les Prerogatives des Villes de la Hollande, quoique d'ailleurs elle soit une des plus belles, des plus brillantes & des plus magnifiques, & je doute fort qu'il y en ait dans toute l'Europe à pouvoir lui être comparée, si elle étoit d'une plus grande Etenduë. Sa situation est à un quart d'heure de chemin de la Mer, sa figure est ronde ou peu s'en faut, la Vûë de ses Places interieures frappe d'abord d'une façon à surprendre l'Etranger le plus misantrope: parfaitement bien percée, ses ruës sont grandes, claires & bien pavées; il y en a même d'une Longueur extraordinaire, la plûpart des Maisons qui les bordent sont magnifiques, bâties à la moderne, & dont une bonne partie efface l'éclat de bien des Hôtels que j'ay vû dans d'autres Païs. Des Allées d'Arbres tirées au cordon bordent tous les Canaux; & un espece de petit Bois qu'on nomme le *Voorhout*, qui en forme une quantite étonnante, fait la plus belle Perspective du mon-

monde; c'eſt la le plus beau quartier de ce charmant Lieu, &, ſi j'en avois le choix, où je me logerois preferablement à tout autre; auſſi les Maiſons qui l'environnent ſont elles d'un goût & d'une magnificence fort grande; la prodigieuſe quantité & la beauté des Arbres qui l'embelliſſent ont fait dire à pluſieurs Perſonnes de goût, que la Haye étoit une belle Place dans un beau jardin, & un beau jardin en même tems dans une belle Ville. Pluſieurs Corps de Bâtimens entaſſés les uns ſur les autres & qui paroiſſent avoir été faits à diverſes repriſes, compoſent ce qu'on appelle la Cour: ſa ſituation eſt entre deux belles Places, dont l'une eſt connuë ſous le nom du *Plein* & l'autre ſous celui du *Buytenhof*, toutes deux d'un goût & d'une regularité à faire plaiſir. Celle du *Plein* eſt ornée de pluſieurs Allées d'Arbres d'une cimetrie ſinguliere; la Place du *Buytenhof* n'en a ſimplement qu'une rangée qui en entoure la moitie, les Maiſons d'ailleurs en ſont riantes & bien bâties, elles n'egalent point cependant la Magnificence de quelques-unes des celles du *Plein*, comme ſont par exemple l'Hôtel extraordinaire des Ambaſſadeurs, qui au dire des Connoiſſeurs en Architecture eſt un Chef-d'œuvre.

Ce-

Celuy du Comte de Naſſau, Preſident de Semaine pour la Province d'Utrecht, qui eſt à coté, & celui que Meſſieurs de la Regence d'Amſterdam font bâtir actuellement, dont le Frontiſpice qui eſt dans ſa perfection ſuffit pour fixer l'attention des moins curieux.

L'Eau qui forme tous les Canaux de la Haye, en entourant la Cour va ſe rendre à un vaſte reſervoir qui borde ſes plus grands Bâtimens du côté de l'Occident. C'eſt dans ce Palais que Meſſieurs les Deputez des Sept Provinces tiennent leurs Aſſemblées ſous le nom d'Etats Géneraux. C'eſt-là, où les Deputez de la Nobleſſe & de chaque Ville de la Province de Hollande, tous repreſentant le Souverain, s'aſſemblent ordinairement & extraordinairement, pour decider Souverainement de tout ce qui regarde la ſusdite Province.

Le Conſeil du Comiteerde R. qui n'eſt à proprement parler, qu'un abrége du Souverain, y tient auſſi ſes Seances, & a droit de decider ſur bien de choſes très importantes. Après vient le Conſeil des Finances; on y voit auſſi toutes les Cours de Juſtice, ſçavoir: le Haut Conſeil où l'on juge ſans Appel, la Cour de Hollande d'où l'on peut appeller au Haut Con-

Conſeil; une Cour établie pour les affaires qui regardent le Brabant ; certains Officiers même établis par le Prince d'Orange comme Conſeillers & Juges de ſes Domaines , y tiennent auſſi leurs petites Seances , & paſſant du Profane au Sacré (ſoit dit pourtant ſans comparaiſon par rapport aux Membres Illuſtres qui compoſent tant d'Aſſemblées) ce Palais renferme encore une Chapelle ſous le titre d'Egliſe Françoiſe; quatre Miniſtres tous gens d'eſprit & d'un vray mérite, y font leurs fonctions avec tant de zéle & de dignité, que leurs Predications y attirent non ſeulement les Connoiſſeurs & les Perſonnes les plus diſtinguées de leur Communion, mais encore nombre de Catholiques Romains, qui mettant à part toute Partialité, rendent la Juſtice qui eſt duë à la ſolidite de leur Morale. Enfin un Détachement nombreux du Regiment des Gardes à pied y veille Nuit & Jour pour la ſureté publique. La Haye renferme auſſi un autre Bâtiment connu ſous le nom de Vieille Cour, qui n'a rien de commun avec celle-ci que le nom : c'eſt un Hôtel d'une fort belle Structure & d'une vaſte étenduë appartenant au Roy de Pruſſe, ſon

En-

Envoyé y fait ordinairement ſa Reſidence. Paſſons à l'Hôtel de Ville. Sa Situation eſt au Centre, & quoyqu'on n'ait rien negligé pour ſa décoration, le petit terrain qu'il occupe, fait qu'on ne ſçauroit le regarder que comme un Bâtiment fort peu au-deſſus du commun: il n'en eſt pas de même à l'égard des Magiſtrats qui s'y aſſemblent; quoyque ces Meſſieurs n'ayent pas les mêmes Prérogatives des ceux des autres Villes, ils ne laiſſent pas d'avoir un certain relief & des Privileges qui compenſent en quelque maniere le tort qu'il ſemble qu'on ait fait à la Haye, en lui refuſant un titre dont jouiſſent pluſieurs Villes, qu'on peut regarder comme de Villages très ſimples eu égard à ce Verſailles de la Hollande; auſſi n'en voit on guere en Place qui ne ſoyent d'un mérite reconnu & d'une Probité à toute épreuve. La Place de Grand-Bailli ſurtout eſt occupée d'ordinaire par quelqu'un d'entre les Nobles, dont la Réputation de Pere en Fils a non ſeulement toûjours été ſans tache, mais dont l'eſprit & le génie le rendent ſuperieur à cent autres qui y aſpirent.

C'eſt un trait, que nous pouvons appliquer auſſi à un Perſonnage Illuſtre, connu

nu ſous le nom de Conſeiller Penſionnaire, dont la Reſidence doit être toujours à la Haye: c'eſt un grand Miniſtre d'Etat, & le Premier pour ce qui regarde les Affaires étrangeres: peut-être trouverai-je dans la ſuite de cet Ouvrage des ſituations à pouvoir placer bien de Particularitez qui ont du rapport à ce Poſte éminent, en attendant pourſuivons ce qu'il y a de remarquable dans l'interieur de la Haye. Independamment de la Chapelle Françoiſe renfermée dans l'enceinte de la Cour, Meſſieurs les Reformez ont pluſieurs grandes & belles Egliſes, où le Service Divin ſe fait auſſi tres regulierement & conformement aux maximes de la Religion Dominante, qui ſuit les ſentimens de Jean Calvin. Tout le monde ſçait que la Republique tolere toutes ſortes de Religions ſans diſtinction, auſſi l'Etranger quelqu'il ſoit trouve-t-il la facilité d'y vivre ſelon celle qu'il profeſſe comme s'il étoit dans ſa Patrie. Les Lutheriens par exemple y ont un Temple particulier, auſſi bien que les Arminiens, ainſi nommés parcequ'ils ſuivent les ſentimens d'Arminius, qui different en certains points de ceux des Calviniſtes. Il y a trois Synagogues pour les Juifs, les deux appartiennent à

ceux qui ſe diſtinguent par le nom de Portugais: & l'autre appartient aux Juifs qui tirent leur origine de l'Allemagne. Independamment des Chapelles publiques que tiennent les Ambaſſadeurs de l'Empereur, de France, d'Eſpagne, de Portugal, &c. les Catholiques Romains jouiſſent du Privilége de deux Egliſes Paroiſſiales, que le Gouvernement protege ſpecialement auſſi bien que celle des Janſeniſtes, qui quoique ſeparés de la Communion des Romains ne laiſſent pas de ſe ſoutenir.

Sans rien diminuer du mérite des autres Nations, on peut dire que les Hollandois n'ont rien negligé ſur tout pour l'utilité du Public. Figurez vous les établiſſemens les plus ſages & les plus charitables, vous les trouverez à la Haye: il y a d'abord pluſieurs ſortes d'Ecoles publiques pour l'Inſtruction de la Jeuneſſe de l'un & de l'autre Sexe; des Maiſons où un nombre prodigeux d'Orphelins & d'Orphelines ſont nourris, élevés & inſtruits parfaitement, tant pour le Spirituel que pour le Temporel; des Retraites commodes pour des vieilles Gens & autres Perſonnes qui n'aſpirent qu'à paſſer le reſte de leur vie eloignés du tumulte; des Societez, pour

reveiller la charité des Riches en faveur des Pauvres. Et comme on a grand ſoin, d'aider tous ceux qui paroiſſent ſeulement le mériter, on eſt auſſi de la derniere ſévérité pour punir ceux dont la Conduite eſt digne de reprehenſion: c'eſt ce dernier article qui a donné lieu aux Maiſons de Correction qu'on y voit, & où l'on renferme les Libertins de l'un & de l'autre Sexe, le tout ſeparement, ſelon toutes les regles de la bienſéance la plus exacte.

La ſeule choſe, où je trouve quelque choſe à redire, & qui m'a cauſé une ſurpriſe extrême, c'eſt de n'y voir point d'Hôpital pour les Pauvres malades; un pareil établiſſement me paroit d'une néceſſité abſoluë dans un endroit ſur tout auſſi peuplé & auſſi frequenté des Nations étrangeres, & je ne doute point, que tôt ou tard on ne remedie à un inconvenient de cette importance.

Par ce petit détail que je viens de faire ils eſt aiſé de comprendre, que je ne perdis pas mon tems en m'attachant à connoitre la Haye, comme je l'ay dit avant d'entrer dans cette digreſſion. Juſqu'à preſent je n'ay parlé que de certains dehors qui frappent du premier coup; de certains faits communs & géné-

néraux : venons maintenant à quelque chose de plus intéreſſant, & entrons pour ainſi dire dans l'interieur des Familles, voyons ce qui s'y paſſe, quelles ſont les Mœurs & les Coûtumes de ces braves Republiquains, en quoi conſiſtent leurs Amuſemens, leurs Jeux, leurs Politeſſes &c.

Commençons ſelon les Preceptes de la Rhetorique du petit au plus grand : il eſt à remarquer que la Haye, comme toutes les autres Villes de l'Univers, comprend au nombre de ſes Habitans ce qu'on appelle d'abord la Lie du Peuple ; ceux de cette eſpece ſont naturellement bruteaux, & la plûpart capables de faire ce qu'on appelle un mauvais coup, ſurtout quand ils ont dans la téte un verre de Genievre plus qu'il ne faut ; c'eſt alors que l'uſage qu'ils font de leurs Couteaux, eſt tres dangereux, & ſans la crainte de la Juſtice qui eſt nuit & jour à leurs trouſſes, les Scenes Tragiques y feroient très frequentes. Après cette mauvaiſe race, dont j'ai été quelquefois ſur le point d'eprouver la ferocité, vient la petite Bourgeoiſie ; d'ordinaire elle eſt compoſée d'Artiſans, dont la plus grande partie ne vit que du travail de ſa Profeſſion, ceux-ci m'ont paru aſſez trai-

tables, les uns plus, les autres moins, ſelon qu'ils remarquoient que je pouvois leur être utile; car c'eſt toujours l'intérêt qui les fait agir, ſouvent même d'aſſez mauvaiſe foy, & tout Etranger qui aura à faire à eux doit avoir grand ſoin de ſe precautionner contre toute ſurpriſe de leur part, ſoit en établiſſant ſolidement ſes Conditions, ſoit en retirant exactement une quitance des payemens qu'il leur faira ſans quoy il riſquera de payer deux fois. A la petite Bourgeoiſie ſuccede la grande; ces Bourgeois ſont preſque tous de gens aiſés, bien logés, bien meublés & tenant aſſez bonne table; j'en ai connu d'un mérite fort ſuperieur à leur Profeſſion, ayant de l'eſprit & de la Politeſſe, & même genereux; ce qui à la vérité n'eſt pas commun, car l'intérêt, pour ne pas dire l'avarice eſt la paſſion dominante de la plus grande partie de ceux de cet ordre. Après ceux-ci viennent les Notaires, Procureurs & autres revêtus de certaines petites Dignitez ou Emplois, qui leur font tenir un eſpece de milieu, entre les Bourgeois & ceux que les Univerſitez ont honnoré de quelque grade.

On peut regarder cette quatrieme eſpece comme de la Marchandiſe mêlée, c'eſt-à-dire, qu'on y trouve du bon & du mau-

mauvais, quoyque ce dernier predomine extraordinairement, & le célébre Moliere ne trouveroit pas moins ici qu'en France à s'egayer sur leur friperie. Quant aux Avocats & Medecins qui sont le cinquieme ordre, en remontant comme j'ai dit du petit au grand, il n'en est pas tout à fait ainsi, on peut trouver parmi ces Messieurs beaucoup plus du bon que du mauvais; plusieurs Avocats surtout que j'ai eu l'honneur de frequenter, m'ont toujours inspiré, par leur esprit & leurs manieres, des sentimens d'une véritable estime . . . Aussi sont-ils faufilés avec tout ce qu'il y a de personnes distinguées par leur Naissance ou par les grands Emplois: c'est de leur Corps qu'on tire les plus dignes sujets pour remplir les places de Judicature; on en fait souvent de Conseillers, des Pensionnaires des Villes les plus florissantes. En un mot, il n'est point de Dignité dans toute la Republique où un Avocat d'un certain mérite ne puisse aspirer. Pour venir à l'Ordre suprême, je ne hesiterai point à comprendre les Nobles avec tous ceux qui brillent avec justice par les Charges dont ils sont revêtus, ou par un Negoce qui les fait regarder comme des Colomnes inébranlables d'une

Republique qui ſemble faire conſiſter ſes plus grandes forces dans un Commerce, qui lui attire la vénération des Nations les plus fieres & les plus redoutables. Et je le fais avec d'autant plus de confiance, que la Nobleſſe de ce Païs n'a point cette fierté ridicule qu'on remarque ſur-tout parmi les Nobles d'Allemagne: ſes manieres engageantes, ſa douceur & ſa Politeſſe l'approche beaucoup plus des uſages des François que de ceux des Allemands. Pour en donner une juſte idée figurez-vous, que les Gens de Condition vivent à la Haye à peu pres comme on vit à Paris: premierement il n'en eſt point à qui la Langue Françoiſe ne ſoit très familiere; magnifiques dans leurs Equipages, ils ſe font honneur des grands biens qu'ils poſſedent; leur Table delicate & preſque toujours ſervie dans le gout François eſt ouverte, même à tout Etranger qui figure en homme d'honneur. Les plaiſirs variés & les Amuſemens les plus recherchés s'y ſuccedent tour à tour, comme, le Jeu, la Danſe, la Muſique, les Converſations ſerieuſes & badines s'y trouvent pour ceux qui ne cherchent qu'à s'amuſer dans ce genre; & une Troupe nombreuſe de tres bons Comediens François & Italiens, s'y ſoutient mieux qu'en

qu'en aucune Ville de France, Paris excepté. Les Dames principalement s'y diſtinguent par les manieres du monde les plus aimables, & les Hommes d'un certain rang par leur affabilité & une franchiſe qui ne reſſent point du tout, ce qu'on entend par Eau Benite de Cour. Joignons à tout cela le grand nombre de Miniſtres des Cours étrangerés, qui généralement parlant y vivent ſomptueuſement: & jugez enſuite ſi j'ai eu raiſon d'avancer que la Haye eſt un ſejour des plus brillants & des plus gracieux de l'Europe.

Il eſt vrai qu'on y voit encore pluſieurs de ces Republiquains de l'ancienne roche, qui par leur façon de vivre ſemblent déſapprouver ces modes & ces uſages ſi differens de ceux de leurs Ancêtres ; mais leur Critique n'a rien d'inſultant ni de pedantesque: & tout bien conſideré on doit plûtôt les regarder comme des Philoſophes que comme des gens entêtés ou prevenus des maximes des Anciens. Pour vous donner une idée juſte de la ſolidité de leur Eſprit & de leur Caractere, voici une petite diſſertation de la façon d'un de ces hommes rares, au ſujet de la Politeſſe: c'eſt à peu près ainſi qu'il s'explique.

Dissertation sur la Politesse générale & particuliere.

IL est sûr que la Rusticité des manieres est capable de repandre le ridicule sur le mérite du monde le plus achevé, & qu'au contraire la Politesse peut concilier l'estime & l'amitié de tout le monde à un mérite fort ordinaire. On peut induire de là sans entrer dans de longues discussions, qu'il est digne d'un Homme raisonnable de tacher d'acquerir cette Politesse : ceux qui ont des lumieres & des sentimens humains voyent très clairement, que les bonnes qualitez ne doivent pas se rapporter uniquement à celui qui les possede, mais qu'elles doivent avoir encore de la liaison avec la Societé & le Commerce du Monde: il faut donc avoüer qu'il y a quelque chose de brutal & de Cynique dans la conduite de ces Philosophes, qui veulent se dégager de la bienseance comme d'un joug incommode: ennivrés d'une sotte gloire, ils ne comprennent pas que le Philosophe doit avoir sur-tout en vuë de nous apprendre à nous acquiter de tous les devoirs de l'humanité, & à rendre notre Commerce doux & facile à ceux

ceux que nous frequentons. D'un autre côté il seroit bon de raisonner un peu mieux sur la Politesse, & de s'en former des idées moins embrouillées; pour moi je crois que la véritable Politesse, que la Raison authorise & ordonne, n'est autre chose que l'art de conformer nos manieres & nos actions au gout de ceux que nous frequentons, autant que la vertu peut le permettre: on ne sçauroit réussir dans cet art sans une connoissance exacte du Cœur humain, & sans celle des Coûtumes & des Mœurs de la Nation parmi laquelle on se trouve.

On peut voir par la qu'il y a une Politesse générale & une autre plus particuliere. La premiere est fondée sur la Raison, qui tire de l'examen des inclinations des Hommes certaines regles générales pour leur plaire: elle est de toutes les Nations, & se peut trouver partout ou l'on a l'usage du raisonnement & de la reflexion. La seconde Politesse est déterminée par la Coûtume & par l'Habitude: elle varie selon le gout, l'humeur & les prejugés differens de chaque Nation: ainsi, autre est la Politesse Françoise; autre l'Italienne; autre l'Espagnole, &c. Pour la Politesse générale, elle est aussi sûre & aussi invariable que

la Raiſon même qui en eſt le principe. Tous les hommes en général ont le Cœur fait de la même maniere, tous ſont ſenſibles à l'amour propre, ſuſceptibles de vanité, portés à ne ceder à perſonne, & même à vouloir que les autres leur cedent. Par conſequent par-tout ou l'on cenſurera impitoyablement les penſées & les expreſſions de ceux qu'on frequente; par-tout ou l'on voudra fonder ſes opinions ſur la ruine des ſentimens d'autrui; enfin par-tout ou l'on étalera un orgueil inſolent & qu'on voudra étouffer le mérite des autres, pour ne faire briller que le ſien, on rendra indubitablement ſon Commerce inſuportable, & l'on choquera les Maximes de la Politeſſe générale & raiſonnée. A l'égard de la Politeſſe particuliere de chaque Païs, il faut bien prendre garde à ne la pas confondre avec celle dont je viens de parler; on voit bien qu'elles ne coulent pas d'une même ſource, & quelles n'ont rien de commun enſemble. Faute d'avoir toujours cette vérité preſente à ſon eſprit, on donne dans un ridicule tout à fait odieux; on meſure la Politeſſe des autres Nations au gout & aux Coûtumes avec leſquelles on s'eſt familiariſé; & l'on ne diſtingue point l'impreſ-

preſſion que l'habitude fait ſur les ſens d'avec l'impreſſion que la Raiſon fait ſur l'eſprit? que diroit-on à Paris, ſi un Eſpagnol par exemple, tout rempli du génie & des Coûtumes de ſes Compatriotes, alloit critiquer dans la Capitale de France tout ce qui choqueroit ſon gout habitué à des manieres differentes; quel jugement ne fairoit-on pas s'il repetoit à tout moment, nous ne faiſons pas ainſi en Eſpagne; ce n'eſt pas la la maniere de Madrid: on le ſiffleroit indubitablement & l'on conſidereroit ſes Critiques comme les effets naturels de l'arrogance Eſpagnole.

Cependant la plûpart des François en agiſſent à peu près ainſi. Ils ſuppoſent hardiment que leur Nation eſt la plus polie du monde, parcequ'il n'y en a pas d'autre qui ſçache pratiquer mieux qu'elle la Politeſſe Françoiſe.

Nous tirons les regles de la Politeſſe de nos manieres, & puis en comparant nos manieres à ces regles, nous les y trouvons parfaitement conformes & nous concluons que nous ſommes les gens du monde les plus polis: on peut voir ſans peine combien d'extravagance il y a dans un pareil raiſonnement. Un Moſcovite, pourvu qu'il eût autant d'Orgueil

gueil qu'un François, pourroit prouver de la même maniere qu'il n'y a rien de si poli que les Moscovites, parce qu'ils sçavent mieux que qui ce soit, accorder leurs manieres & leurs actions au gout de leur Nation. Un François ne manqueroit pas de trouver cet argument bien Moscovite; mais rien n'empecheroit le Moscovite s'il étoit sage de trouver notre argument bien François, & nous voilà à deux de jeu. Se rire des autres est un argument qu'on peut facilement retorquer; & si l'on veut traiter quelque Coutume étrangere d'impolie, il faut prouver par des bons raisonnemens qu'elle choque la Politesse générale & raisonnée dont nous avons d'abord parlé.

Ces preuves manquent d'ordinaire dans ces sortes d'occasions, & ne pouvant pas tirer du secours de la Raison, on en appelle au gout; mais le gout varie selon le tems & les Nations; ce n'est qu'une Chimere qui n'a rien de fixe: & Chimere pour Chimere, celle d'un Moscovite vaut autant que celle d'un François. Je ne suis point surpris que les manieres Françoises se soient repanduës dans la plus grande partie de l'Europe, & qu'elles soient pour ainsi dire généralement

ap-

applaudies, la raiſon en ſaute aux yeux, c'eſt que cette Politeſſe panche plus du côté du vice que du côté de la vertu.

Il eſt permis de s'inſinuer dans l'Eſprit du Prochain & même les ſentimens de l'humanité nous y obligent; mais la Raiſon & la Candeur doivent être les limites de cette complaiſance. La Politeſſe des François a franchi ces bornes & eſt dégénerée en flatterie, faut-il s'étonner après cela ſi leurs manieres ſont goutées univerſellement: il faut pourtant convenir, qu'il n'y a point de Peuple chez qui la véritable Politeſſe faſſe un effet auſſi brillant que chez les François; ils ont ordinairement un air dégagé & libre, qui les diſtingue avantageuſement des autres Nations; & qui repand ſur leurs manieres des graces qu'on ne trouvera guere ailleurs: il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent ſeulement moins fanfarons, & au lieu de chanter à tout moment dans les Païs étrangers; qu'on ne fait pas ainſi à Paris, que ce n'eſt pas là la maniere de France, qu'ils adoptaſſent avec Complaiſance les Coûtumes de ceux parmi leſquels ils ſe trouvent. Il y a une eſpece de Ruſticité & un Orgueil odieux à choquer les manieres des autres Peuples en leur oppoſant les no-

notres. La Politesse que la Raison nous dicte, ordonne au contraire de nous insinuer dans l'esprit des autres Nations, en nous conformant à leur gout & à leurs Coûtumens.

Si la Raison ne sçauroit faire sentir aux François que leur Politesse particuliere n'a rien de solide, appellons-en à l'experience qui le faira comprendre très clairement. Il est sûr que cette Politesse est sujette au changement comme les modes, & qu'à present on feroit tout aussi ridicule avec les manieres de la vieille Cour qu'avec des Canons ou des Chapeaux pointus; marque certaine qu'il n'y a pas dans cette Politesse une Conformité reélle avec la Raison, qui agit par des Principes fixes & immuables, & qui par consequent n'est point sujette au changement. C'est donc à la Politesse générale & fondée sur la Raison, s'écrie ce grand Ecrivain Hollandois, que je voudrois voir mes Compatriotes s'attacher véritablement. Je ne désapprouve point qu'ils cherchent à jouir desagrémens de la vie en se rendant sociables ; mais je les trouverai toujours dignes de reprehension, dés qu'ils passeront ces bornes, que le bon sens

ſens & la Raiſon ſemblent nous preſcrire.

Cette diſſertation prouve victorieuſement qu'il y a de vrais Philoſophes à la Haye: c'eſt ſous les auſpices de Philandre que j'en ai connu pluſieurs. Il eſt tems que je faſſe revenir de ſa Campagne cet ami ſolide, qui en nous ſéparant devant Gorcum m'avoit promis de venir me joindre, auſſi fut-il exact à me tenir ſa parole.

Peu de tems aprés mon arrivée dans cette Ville, un jour, que je ne m'y attendois pas, je le vis entrer dans ma Chambre ſuivi du Pere Anſelme, qui pour me donner le plaiſir de la ſurpriſe, n'avoit pas jugé à propos de ſe faire annoncer. Après les Civilitez ordinaires nous nous rendions compte mutuellement de tout ce qui avoit pu nous intéreſſer depuis notre ſeparation: les petites Avantures dont j'ay fait mention le divertirent extremement, & je fus à mon tour charmé d'apprendre, que le ſçavant & digne Miniſtre, avec qui j'avois lié Converſation dans la Barque, étoit de ſa connoiſſance, venant familierement manger chez lui lorſque ſes affaires l'appelloient à la Haye. Après nous être un peu egayés de part & d'autre, le reſultat de

la Converſation fut que je devois l'accompagner dans ſa Maiſon. Il ne falut pas me prier beaucoup, car ſur le champ je pris le parti de le ſuivre: ſoit que la choſe fut préméditée où non, nous trouvames un Caroſſe qui nous attendoit à la Porte; j'y montai avec Philandre, & le Pere Carme, ſous pretexte d'avoir quelque choſe de preſſant à écrire, reſta ſeul dans ma chambre, diſant que je pourrois bien l'y retrouver encore à mon retour. Sans autrement faire reflexion à cette Circonſtance, je donnai bonnement dans le panneau que me tendirent de concert ces deux amis gracieux & obligeans. La Maiſon ou logeoit Philandre étoit ſituée hors la Porte de Scheveling; Maiſon des plus charmantes ou l'on avoit trouvé le moyen de réunir les agrémens de la Ville & de la Campagne. Nous n'y fumes pas plûtôt arivés que nous commençames d'en parcourir le Jardin & quelques petits Boſquets qui le terminoient. Après quoy rentrant dans la Maiſon je fus introduit dans un petit Appartement des plus propres & des plus commodes. Le premier objet qui ſe preſenta à mes yeux fut le Pere Anſelme, qui prennant la parole, me dit! Mr. j'ai couru ſur vous

pas

pas pour vous avertir que le Magiſtrat vous fait chercher partout : on vous ſoupçonne d'être un Eſpion de quelque Puiſſance Etrangere; heureuſement vous étes ici dans une eſpece de Sauvegarde, gardez vous bien d'en ſortir. Au ſerieux dont il m'annonçoit cette Nouvelle, je fus d'abord comme interdit, mais remarquant que Philandre detournoit le viſage, ne pouvant s'empecher de ſourire, je devinai bientôt l'énigme, & mes hardes que je vis arriver coup ſur coup ne me laiſſerent plus douter que mon Ami n'eut pris des meſures pour m'engager à loger chez lui, comme il me l'avoit déjà propoſé à notre premiere entrevuë. Touché ſenſiblement d'une Politeſſe ſi bien menagée ; j'avois beau chercher des expreſſions pour témoigner ma reconnoiſſance, je n'en trouvois pas. Un Valet qui vint dans cet inſtant nous ſervir des rafraichiſſemens me tira d'embarras. Philandre d'ailleurs me faiſant connoître qu'il preferoit la franchiſe aux meilleurs complimens, je commençai dés ce momment d'en agir avec lui, comme ſi nous nous étions connus des le berceau. Me voila donc inſtallé dans un nouveau Domicile d'une maniere toute ſinguliere. Il

roitra peut-être ſurprennant à un Lecteur judicieux, que deux inconnus & d'une Religion oppoſée ſe ſoient ſitôt liés d'une Amitié ſi étroite, & que j'aye accepté avec ſi peu de façon des faveurs auſſi eſſentielles avant d'avoir rien fait pour les mériter. J'avoüe que ſa ſurpriſe ne ſera point ſans quelque fondement; mais ſi le Caractere de Philandre & le mien lui étoient bien connus, il ne lui reſteroit pas le moindre ſcrupule ſur la vérité de ce fait; qu'il rapelle la converſation que j'eus avec le Miniſtre au ſujet de la Religion, il verra que ce digne Homme faiſoit conſiſter l'eſſence du Chriſtianiſme dans l'amour de Dieu & du Prochain. Ennemi irreconciliable de tout eſprit de parti, bien loin de proſcrire ceux qui ne penſoient pas comme lui, il ſembloit au contraire rechercher leur ſocieté, ſe faiſant un plaiſir d'inſtruire les ignorans & ſe prétant avec une attention impartiale aux raiſonnemens des Sçavans. Tel étoit auſſi le Caractere de Philandre, Homme d'ailleurs d'une génerosité rare & brillante, par laquelle je l'ai vû ſouvent prevenir les prieres de ſes Amis & leur épargner la honte de demander. Ses bienfaits obligeoient moins que la maniere dont il les diſpenſoit,

ſoit, & je n'ai pas été le premier inconnu à qui il s'eſt ainſi livré du premier abord.

Cet Ami, dont j'ai déja parlé, que la parque inflexible venoit de lui enlever, & la place du quel il ſe propoſoit de me faire remplir, lui étoit beaucoup plus étranger que moi. Quoique ce fut un Homme d'un mérite perſonnel, il l'avoit pour ainſi dire ramaſſé dans les ruës. L'Hiſtoire en eſt trop intéreſſante pour en negliger le recit. Voici ce que j'en ai appris de la propre bouche du genereux Philandre.

Le Sr. de Morlay, (c'eſt le nom que s'étoit donné l'inconnu en entrant dans la Hollande, ſoit que ce fut ſon nom véritable ou autrement), ſe diſoit originaire de la Bourgogne. Quoique Fils unique & d'une Famille diſtinguée, des malheurs imprevus avoient mis ſes Parens dans l'impoſſibilité de lui faire un Etabliſſement convenable à ſa naiſſance. Heureuſement pour lui rien n'avoit été negligé pour ſon Education; profond dans les Sciences les plus abſtraites, il n'étoit pas moins verſé dans tout ce qu'on comprend ſous le nom de Belles Lettres. C'eſt à la faveur de ſes talens qu'il ſe détermina d'aller à Paris, perſuadé qu'avec

de l'esprit & du sçavoir un jeune Homme ne pouvoit point manquer de faire fortune dans cette fameuse Capitale de la France. A peine y fut-il arrivé, qu'une Lettre de Recommandation, qu'on lui avoit donné pour un Religieux Dominicain du Collége de la ruë St. Jaques, lui procura la connoissance de Baron, ce Comedien celebre & inimitable, qui a tant brillé sur le Theatre de Paris. Il vous paroitra sans doute extraordinaire, qu'un Moine soit en relation avec un Comedien, & que ce soit le premier avec lequel il cherche à faufiler un jeune Homme qu'on lui recommande & dont il semble qu'on lui confie la Conduite . . . . La surprise cessera quand on sçaura, que Baron, independamment de ses rares talens pour le Theatre, étoit un Homme universellement estimé & recherché des Sçavans en tout genre. Versé dans les Belles Lettres & surtout dans la Sience du Monde, son Cabinet étoit ouvert aux Personnes d'un certain mérite. Le Dominicain en question comme tel, car il excelloit dans la Predication, avoit un libre accés auprès de lui, & c'est à ses Leçons qu'il devoit le grand art de la Declamation, à la faveur duquel il avoit effacé les plus grands
Pre-

Predicateurs de Paris. Par-là vous comprennez aiſément qu'il pouvoit y avoir une honnête liaiſon entre un Religieux d'une reputation peu commune & un Comedien tel que Baron. Celui-ci ſe repoſoit alors à l'ombre des Lauriers, qu'il avoit mérité, en portant la gloire du Cothurne auſſi loin qu'elle pouvoit aller . . . Heureux s'il s'en étoit tenu la, & qu'il eut employé le reſte de ſa vie à vaquer aux louables Occupations qu'il s'étoit fait, il n'auroit point terni, comme il fit en remontant ſur le Theatre, la gloire qu'il s'étoit acquis, en preferant la tranquillité d'un Philoſophe aux bienfaits & aux applaudiſſemens de la Cour & de la Ville. Cette digreſſion n'eſt pas de mon ſujet, dira-t-on? j'en conviens, auſſi vais-je reprendre le fil de ma narration. Le Sr. de Morlay ayant donc été introduit auprès de Baron par le Pere la Place, (c'étoit le nom du Dominicain) ne fut pas long-tems à remarquer qu'il avoit à faire à un homme d'Eſprit. La premiere Converſation qu'il eut avec lui eſt trop ſinguliere pour la paſſer ſous ſilence: elle me parut d'abord ſi digne de la Curioſité du Public, que je ne hezitai point à lui en faire part à la faveur d'u-

ne feuille périodique qui paroiſſoit deux fois par ſemaine. L'Autheur charmé du Preſent que je lui faiſois, ne manqua pas de l'embellir ; & pour la rendre plus intéreſſante il en forma à peu pres le Dialogue qui ſuit.

DIALOGUE

Entre le SR. BARON, *& le* SR. *de* MORLAY.

MORLAY.

SOus les auſpices de votre bon ami le Pere la Place me permettez vous bien Monſieur, de venirvous conſulter ſur le Parti que je dois prendre pour faire Fortune à Paris.

BARON.

Voila un debut auquel je ne m'attendois pas. C'eſt donc uniquement pour faire fortune que vous venez à Paris; quelle idée! le Ciel vous en preſerve. Je ſens déja que je m'intéreſſe trop à ce qui vous regarde, pour ne pas m'oppoſer aux fauſſes demarches que je prevoi que vous allez faire.

MORLAY.

Comment! Monſieur, la Fortune eſt elle donc une choſe ſi odieuſe.

BARON.

Ce n'eſt point la Fortune, mon cher, qui eſt odieuſe, mais la maniere de faire Fortune à Paris doit paroître fort odieuſe à tout Homme délicat ſur l'honneur.

MORLAY.

J'avoüe, que je ne vous comprens pas; de grace! expliquez vous un peu plus clairement.

BARON.

Vous ne ſçavez donc pas que pour faire fortune à Paris, il faut être Faquin; mais Faquin au ſupréme degre, & ſi vous l'ignorez jevous l'apprens.

MORLAY.

Quoi! Monſieur, y penſez vous; la! examinez moi ſans Prévention, graces à la Nature, je ne ſuis pas mal bâti; j'ai les manières aſſez aiſées; j'ai fait mes exercices; je ne manque point de Cœur; j'ai raiſonnablement de l'eſprit & du ſçavoir; eſt-ce que je ne ſuis pas en état de trouver quelque Prince, qui me donnera de l'emploi, & après m'en être rendu digne, ne dois-je pas eſperer qu'il payera mes ſervices par une bonne Char-

ge que ſon Credit me faira obtenir : ou trouvez vous le Faquin dans tout cela, s'il vous plait.

BARON.

Il eſt vrai, le Faquin n'y eſt pas, & c'eſt pas cette raiſon que la Fortune n'y eſt pas non plus. Que vous connoiſſez mal les Grands, mon cher Monſieur ; Croiriez vous que le Prince, dont vous eſperez la Protection pour obtenir de l'emploi, fera mille fois plus de cas de ſon Cuiſinier que de vous. Pourrez vous voir avec plaiſir, qu'un Homme dont le métier conſiſte à preparer, ſous le titre ſpecieux de ragouts, un poiſon qui mine peu à peu la ſanté de ſes Maitres, ſera mieux payé de ſa Profeſſion aſſaſſine, que vous des ſervices les plus importans que votre application, vos lumieres & votre fidélité rendront à ce Prince capricieux.

MORLAY.

Seroit-il bien poſſible, qu'un Homme de diſtinction bien élevé, qui a du gout, du diſcernement, les ſentimens nobles. . . . .

BARON.

Ah! Parbleu oui, du diſcernement, des ſentimens nobles à un Grand, & dans Paris encore ; vous me feriez rire. Croyez moi ;

moi, vous connoiſſez mal les routes de la Fortnne; mais repondez, ſçavez vous donner le bon tour à une Perruque; raſez vous d'une main legere. . . .

MORLAY.

Moi! ſçavoir des choſes ſi baſſes. Eh! Monſieur, ſongez à ce que vous me dites.

BARON.

Tant pis ſi vous ne ſçavez pas ces ſalutaires baſſeſſes: ſi vous y étiez un peu habile, on feroit quelque choſe de vous; on vous placeroit chez quelque Seigneur ou chez quelque Fermier général, ou après avoir porté pendant trois ou quatre ans une utile Bigarrure.. . .

MORLAY.

Que je devienne Laquai, moy! vous m'outragez Monſieur, ſçachez que je ſuis Gentilhomme.

BARON.

Bon! feriez vous le premier Gentilhomme qui auroit porté la Livrée. On ne voit autre choſe dans le Siécle ou nous ſommes. Songez ſeulement qu'après ces trois années d'apprentiſſage, vous deviendriez ſon Homme de Chambre, vous mettriez une taxe ſur l'honneur de le voir; & après avoir amaſſé pendant cinq ou ſix années par cet

honnête trafic une douzaine de mille Ecus, il vous accorderoit peut-être, avec le nom de ſon Maitre d'Hôtel, le Privilége de le ruiner.

MORLAY.

Monſieur! toute reflexion faite, vous raiſonnez juſte; j'ai oui parler d'un Homme fort qualifié, qui, étant ſur le point de mourir, conſeilla à ſon Fils de ſe faire le Maitre d'Hôtel de celui qui avoit été autrefois le ſien, afin de le ruiner par repreſailles, & de rentrer de cette maniere dans les Biens de ſes Peres. Mais pour moi, qui graces au Ciel me pique d'être Honnête Homme, & qui ne voudrois pas acheter la plus éclattante Fortune par une lacheté; jugez de mes ſentimens à l'égard d'une Propoſition ſemblable.

BARON.

Si vous étiez aſſez Philoſophe pour aſpirer à une vie agréable & innocente, ſans la rechercher dans la grandeur & l'Opulence, j'aurois un bon Conſeil à vous donner; mais vous m'avez tout l'air de preferer ce qu'on croit fauſſement les Cauſes d'une agréable vie à l'agrément de la vie même: & en ce cas-là franchement vous devez vous defaire de vos ſentimens délicats, & vous con-

conformer au goût du Siécle & de Paris.

MORLAY.

Je ſuis plus Philoſophe que vous ne croyez Monſr.; l'agrément d'une innocente vie eſt l'unique but de mes deſirs, & ſi vos Conſeils pouvoient m'y méner par une autre route que par celle de la Fortune, vous verriez que l'ingratitude n'eſt pas mon vice.

BARON.

Et-il poſſible que vous raiſonniez aſſez juſte pour cela. Quoy! vous aimeriez autant la Commodité aiſée d'un petit Appartement que la vaſte étenduë d'un Palais; dont chaque pierre, chaque ferrement auroit couté des pleurs à quelque miſerable accablé ſous le poids de votre Fortune.

MORLAY.

N'en doutez nullement.

BARON.

Vous pourriez vous paſſer de l'inſolence de ſix Coquins, nourris à vos depens, dont les fripponneries ſe retrancheroient dans vos Livrées contre la vengance du Peuple, & contre la rigueur de la Juſtice.

MORLAY.

Aſſurement,

BARON.

Et vous voudriez, desennivré de votre Noblesse, renoncer à la satisfaction de vous croire plus éclairé qu'un autre, parce que vous êtes de plus grande qualité.

MORLAY.

N'en doutez point; je sçai parfaitement bien que la Noblesse n'influë point sur le raisonnement.

BARON.

Seriez vous encore indifferent au plaisir d'apprendre dans une Epitre Dédicatoire, que vous sçavez un nombre infini de Sciences, ou vous ne vous appliquâtes jamais.

MORLAY.

Vous pouvez compter là-dessus.

BARON.

Avez vous l'Esprit assez fort pour ne pas preferer un Faquin en broderie d'or, à un Homme de Probité en guenilles.

MORLAY.

Très certainement.

BARON.

Oh bien! puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous ouvrir mon cœur: faites vous Comedien.

MORLAY.

Voilà une chûte à la quelle je ne m'attendois pas. Comment! Pour ne point être Faquin; pour vivre avec autant d'agrément que d'innocence il faut être Comedien dites vous? un ſi beau Conſeil valoit-il la peine de faire un ſi long Prelude.

BARON.

Un moment de patience, s'il vous plait, & moins de precipitation . . . . Je ne parle pas d'un Comedien qui n'a pour tout mérite que ſa memoire & ſa declamation: j'entends un Autheur qui ſçait puiſer ſes geſtes & ſes tons dans la Nature même; qui ſçait en cas de beſoin être auſſi bon Auteur qu'habile Comedien; qui ſçait rendre admirable par le naturel de ſon Action la beauté de ſes propres penſées: en un mot, qui, marchant ſur les traces de Moliere, ſçait mériter une place parmi les grands hommes de ſon tems.

MORLAY.

Eh! ſi Monſieur, ce mêtier ne ſçauroit me faire honneur, & pour un Comedien qui ébauche foiblement le génie de Moliere, on en voit mille qui s'écartent de ſa ſageſſe & de ſa probité.

BARON.

A cela il m'eſt très facile de repondre. Il ſuffit que les Caracteres d'honnête Homme & de Comedien ne ſoient pas incompatibles ; & plus ils ſe trouvent rarement unis, plus votre mérite ſera remarquable. Croyez-moi ? quand on eſt honnête Homme, on n'eſt que meilleur Comedien. Un Stupide, un Faquin ne ſçauroit decrier le vice ni tourner la ſottiſe en ridicule avec le même naturel qu'un Homme d'eſprit & de probité, qui ne fait que parler d'après ſes ſentimens, & qui n'a pas beſoin d'entrer dans un Caractere qui lui eſt étranger. Quel charme d'ailleurs, d'oſer ſe dedommager ſur le Theatre du ſilence reſpectueux, ſous lequel on eſt contraint de laiſſer paſſer dans le monde les impertinences conſacrées par le rang de ceux qui les commettent. Quel plaiſir, d'oſer dire en face les véritez les plus odieuſes, à ceux dont on reſpecte autant la Brutalité que l'Elévation.

Quelle ſatisfaction, d'être payé par leurs propres mains des ſoins que vous avez de les ſatyriſer, & de vivre agreablement, aux depens de leurs ſottiſes, du revenu de vos Cenſures. Encore un coup Monſieur ! faites vous Comedien, & ce ſera

ra la une occaſion véritable ou je pourrai faire honneur eſſentiellement à la recommandation de votre Protecteur, & vous donner de fortes preuves de ma bonne volonté à vous faire plaiſir.

MORLAI.

Je ne puis diſconvenir de ce que vous dites, je ſçai même qu'un excellent Comedien eſt applaudi & careſſé par les Perſonnes les plus diſtinguées; mais dans le fond il en eſt mepriſé.

BARON.

Que vous importe l'eſtime de ceux pour qui vous avez vous même tout le mépris qu'ils méritent. Ils vous traiteront comme s'ils vous eſtimoient; en voulez vous d'avantage. Pour vous mettre avec eux ſur un pied familier, pour être de tous leurs plaiſirs, vous n'aurez beſoin ni des louanges étudiées, ni d'une baſſe déférence pour tous leurs Caprices: ſans rien craindre de leur mauvaiſe humeur vous pourrez vous ſervir à leur table des traits du Theatre, & vous y ferez paſſer ſans peine les Critiques les plus hardies à la faveur du Sel Comique, dont vous ſçaurez les aſſaiſonner. Ca! je vous donne le tems d'y reflechir: venez moi voir familierement, vous me trouverez toujours diſpoſé à vous rendre

tous

tous les ſervices qui dependront de moi.

Aux embelliſſemens près, que l'ingénieux Autheur y a adjouté, c'eſt en ſubſtance la premiere Converſation que led. S. Morlay eut avec Baron à ſon arrivée à Paris: & dès ce moment le fameux Comedien goûta ſi bien le caractere du Bourguignon, qu'il l'engagea à ne prendre point d'autre Table que la ſienne. Elle étoit aſſez délicate, pour y attirer même pluſieurs Perſonnes de la premiere Diſtinction, c'eſt-ce qui mit notre Homme à portée de faire pluſieurs connoiſſances. Entre pluſieurs Sçavans de reputation avec qui il entra en relation, il y eut un ancien Recteur de l'Univerſité, Principal d'un fameux Collége qui l'enleva pour ainſi dire à Baron. La ſocieté du Comedien, quoique gracieuſe & même utile, n'étoit pas aſſez de ſon goût, pour qu'il preferat ſa Table à celle dud. Principal, qui l'engagea à prendre la ſienne avec un Logement dans le Collége dont il avoit la direction. Plus intéreſſé cependant que Baron, le Recteur en queſtion avoit ſes vuës: il étoit Normand, c'eſt tout dire; non qu'il exigeat de ſon Penſionnaire quelque retribution; mais comme il connoiſſoit ſa capacité, il ſe propoſoit bien de ſe de-

dédommager, en le faiſant entrer pour ſecond dans certains Ouvrages de Litterature qu'il avoit entrepris. Grand Antagoniſte de Meſſrs. les Jéſuites, il ſe faiſoit un point d'honneur de contredire en tout la puiſſante Societé, par conſequent obſtiné Janſeniſte s'il en fut jamais. Auſſi avoit-il les grandes Entrées chez les plus fiers Partiſans de la Secte, ou il ne manqua pas d'introduire ſon nouveau Lieutenant; & c'eſt-ce qui jetta le Sr. Morlay dans des embarras qui l'euſſent méné loin, s'il n'eut trouvé le moyen de paſſer en Hollande. Entre pluſieurs avantures facheuſes qu'il eut à eſſuïer par les intrigues ou l'engagerent ces Anti-Jéſuites, voici celle qui le força de quiter Paris. La Marquiſe de. . . Femme d'un Eſprit ſuperieur, Philoſophe même & Théologienne de la premiere Claſſe, étoit la plus ferme Colomne du Parti. C'eſt chez elle que ſe tenoient les Aſſemblées ſecretes, ou tout ſe concertoit pour faire triompher la Grace Efficace. Comme elle étoit Connoiſſeuſe en Gens d'Eſprit; à peine Morlay lui fut il preſenté, qu'elle le regarda comme un grand ſujet; & pour l'obliger à ſe livrer de bonne grace à tout ce qu'on pourroit exiger de lui, elle fit tant qu'il

fut établi Secretaire du Parti. C'eſt dans ce nouveau Poſte qu'il riſqua pluſieurs fois d'être renfermé à la Baſtille; & ſans les intrigues & le Credit de la ſusdite Dame il n'eut jamais évité les piéges qu'on lui tendit pour le rendre ſuſpect au Miniſtére, qui commençoit à n'entendre plus raillerie au ſujet de ces diſputes de Religion. Ses Ennemis, voyant que leurs tentatives devenoient inutiles du côté de la Cour, chercherent à le jetter dans quelque intrigue, qui pût donner lieu à la Juſtice d'en prendre Connoiſſance. Il leur falloit pour cela trouver quelque faux Frere, qui, à l'exemple du Traitre Judas voulut leur livrer cette victime, dont le ſacrifice paroiſſoit eſſentiel, à force d'argent ou autrement. Ils trouverent enfin un Moine, qui offrit de ſe prêter à tout ce qu'on voudroit exiger de lui. Avant la Connoiſſance de Morlay, c'étoit lui qui avoit le plus d'accés & de Credit auprès de la Marquiſe en queſtion. Ne voyant pas de bon œil la préférence qu'on donnoit à ce nouveau venu; jugez! s'il embraſſa avec plaiſir l'occaſion favorable qui ſe preſentoit pour le ſupplanter. Déterminé à le perdre il commença par s'inſinuer dans ſa Confiance, & il y réuſſit ſi bien, que

que sa dupe n'avoit rien de caché pour lui. C'est par cette voye que les Anti-Jansenistes commençerent à gagner extremement du terrain sur leurs Adversaires ; à peine faisoit-on un Projet qu'ils en étoient advertis. Cet avantage les rendit si superieurs, qu'ils ne hésiterent plus à frapper ce grand coup qui a fait tant de bruit, & qui a enfin introduit un espece de nouveau Schisme dans l'Eglise Gallicane. On comprend assez que c'est de la Bulle Unigenitus dont je parle. Après cette entreprise de la Cour de Rome, tout le Monde sçait, avec quel feu, pour ne pas dire quelle animosité, les Ecrivains de l'un & de l'autre Parti commençerent à se satyriser. Morlay, dont la Plume n'étoit pas à mépriser, fut engagé dans ce Combat Litteraire, le Traitre, qui l'observoit, ne manqua pas d'en donner avis à ses Correspondans, en leur mettant en Main quelques traits originaux de l'Autheur à qui ils en vouloient personnellement. Ces traits, quoique très peu marqués, furent interprétés de façon à pouvoir citer l'Autheur en Justice reglée, sous pretexte de Calomnies ; & l'affaire fut conduite si secrétement, que ledit Morlay, lorsqu'il s'y attendoit le moins, se vit enlever &

 con-

conduire aux Priſons du Palais, connuës ſous le nom de Conciergerie. Le ſujet d'Accuſation étoit fondé ſur ſi peu de choſe, qu'il ne fut pas poſſible de faire mettre le Priſonnier au ſecret, quelque fut le Credit de ſes Ennemis. Cet avantage, quoique petit, ne laiſſa pas que d'être de Conſequence pour l'accuſé, comme nous le verrons dans la ſuite. Il jouit d'abord de ce qu'on appelle la Liberté du Preau, c'eſt-à-dire, qu'il pouvoit recevoir les viſites de ſes Amis, leurs Lettres &c. Son Traitre ne fut pas des derniers à l'aller voir, toujours dans le deſſein de continuer ſa manœuvre. Morlay cependant n'en fut plus la dupe, car, après bien de réflexions, il conclut en lui même, que perſonne ne pouvoit l'avoir trahi que lui. Il en donna d'abord avis à la Marquiſe, qui par ſon Credit obligea ſes Superieurs à le rêléguer au fond d'une Province des plus réculées.

Quelques efforts cependant que fiſſent les Janſeniſtes pour la Liberté de Morlay, ils n'en purent venir à bout, ſa Partie adverſe étoit trop puiſſante & ne manquoit pas de Credit, ſurtout parmi les Gens de Robe, c'eſt-ce qui les détermina à recourir à la ruſe. Ce fut par le

Con-

Conſeil d'un Avocat du Parti, qu'on s'aviſa, pour le tirer de Priſon, de l'expédient que voici: il eſt aſſez ſingulier. Avant certaines grandes Fêtes, comme Noël, Paques &c. deux des principaux Membres du Parlement, eſcortés d'un grand nombre d'Avocats & autres Gens de Robe, vont régulierement faire la viſite des Priſons, tant pour écouter les plaintes des Priſonniers, que pour voir ſi tout y eſt dans l'ordre. Cette occaſion parût convenable & très propre à faciliter l'évaſion duPriſonnier,pour cet effet, le jour de la Cérémonie arrivé, on lui envoya un homme de Confiance, muni de tout l'Equipage néceſſaire pour le métamorphoſer en Avocat. Celui-ci, l'ayant mis au fait de l'intrigue, le déguiſa ſi bien, que ſaPhiſionnomie paroiſſoit abſolument tout autre; lui ayant peint la Barbe & les Sourcils, vêtu d'ailleurs d'une longue Robe, & ſa Tête ornée d'une Perruque, tenant un Bonnet quarré à la main: ceux même qui étoient au fait auroient eu de la peine à le reconnoitre. Dans cet Equipage, il alla hardiment ſe mêler à la Troupe noire, dans le tems qu'elle ſe préparoit à ſortir; & imitant autant qu'il pouvoit, le port, les geſtes & les manieres des Avocats, entre leſquels il s'é-

toit fourré, il franchit heureusement & sans le moindre soupçon les Guichets redoutables de sa Prison. Il ne fut pas plûtôt dehors, qu'un ami aposté le prit dans son Carosse & le ména droit à St. Dénis, où le Superieur des Bénédictins lui donna retraite.

Cette Avanture quoique Comique ne laissa pas que de rendre sérieux & très inquiêts ceux qui avoient conjuré sa perte: & voyant que la voye de la Justice reglée leur avoit échappée, ils tournerent toutes leurs intrigues du côté de la Cour. Leur grand Credit leur fit enfin obtenir une Lettre de Cachet, qui fut remise entre les mains du Lieutenant de Police, avec ordre de ne rien négliger pour la mettre incessamment en exécution. Sur cet avis, qui par bonheur fut communiqué au Parti de Morlay, on songea à le faire sortir du Royaume, comme la seule ressource qui lui restoit pour conserver sa Liberté. Les Moines, qui lui avoient donné retraite, se prétant dans cette occasion de fort bonne grace; soit que ce fut de leurs propres déniers ou autrement, ne hésiterent pas de lui fournir largement de quoi faire son Voyage: & pour mettre en défaut ceux qui pourroient être employés à sa re-

recherche, le Superieur lui permit de prendre l'Habit d'un de ſes Religieux. C'eſt à la faveur de ce déguiſement qu'il franchit les Frontieres du Royaume ſans accident. Son deſſein étant d'aller à Utrecht, il en prit le chemin par la route de Liége, de Liége il fut à Maſtricht, de Maſtricht à Bois-le-Duc; c'eſt-là ou il ſe défroqua, & d'ou il ſe rendit à Utrecht. Cette Ville comme tout le Monde ſçait à été de tout tems l'azile de ceux qu'on traite de Janſeniſtes: il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il y trouva pluſieurs Perſonnes qu'on pretendoit être tels, mais dont les Caracteres lui parurent bien differents de ceux qu'il avoit connu à Paris. La plûpart de ces Réfugiés n'avoient rien moins que la Religion en vuë, l'Eſprit de Parti animoit les uns & le Libertinage ſeul y avoit attiré les autres. Morlay, qui penſoit en Philoſophe Chrêtien, ne pût point s'accommoder avec eux, c'eſt-ce qui les engagea à ſe réunir tous contre lui; & comme ils avoient des grandes rélations avec les Janſeniſtes de France, dont ils tiroient même quelque ſecours, ils envoyerent, ſurtout à Paris, de Memoires qui le décrediterent peu à peu dans l'Eſprit de tous ceux, qui s'intéreſſoient pour lui &

dont les Libéralités ſuppléoient à ſes beſoins: de ſorte qu'il ſe vit bientôt abandonné des uns & en proye à la haine des autres. Dans cette dure Extrémité il ne ſongea plus qu'à ſortir d'Utrecht, & ayant appris, qu'à la Haye pluſieurs Gens de Lettres trouvoient le moyen d'y ſubſiſter par leur travail, il en prit le chemin. Tout Etranger, quel mérite qu'il ait, qui n'a d'autre reſſource que ſon induſtrie, ſe trouve très embarraſſé du premier abord par tout Païs; mais principalement en Hollande. Les Hollandois, quoique d'un bon Cœur, ne ſe livrent pas aiſément à l'Etranger, & pas un n'ignore ce Proverbe, qu'il faut connoitre avant d'aimer. Le pauvre Morlay ne prouva que trop ce petit défaut de la Nation; ſi c'en eſt un. Logé dans une chétive Auberge, & bien éloigné de ce Caractere hardi, pour ne pas dire effronté qu'on remarque dans beaucoup de François, au lieu de parcourir les Caffés & autres lieux d'Aſſemblées où il auroit pû s'intriguer, il reſtoit dans une eſpece d'inaction, qui le fit bientôt regarder par ſon Hôte, comme un homme dont il n'y avoit pas grand profit à eſperer, ſurtout quand il s'apperçut que l'argent commençoit à lui manquer. C'eſt alors

qu'il

qu'il lui ſignifia brutalement, qu'il n'avoit qu'à ſe pourvoir ailleurs. A ce mauvais Compliment, Morlay ſe ſentit pénétré de douleur, & dans l'excés de ſon affliction il s'en fut à l'Egliſe Catholique des Peres Carmes. Il découvrit ſa triſte ſituation au bon Pere Anſelme, qui ne manqua pas de le conſoler; en lui donnant le ſecours néceſſaire pour ſortir de l'embarras où il ſe trouvoit.

Vous ſçavez, me dit Philandre, en continuant ſon récit, à quel point j'aime & j'honnore ce bon Religieux, c'eſt par ſon moyen que je vins à connoitre ce digne homme: charmé de ſes rares talens, je l'engageai à devenir mon Penſionnaire, & c'eſt à lui que je dois en partie cette tranquilité Philoſophique & bien de lumieres que j'ai acquis par ſa Converſation. Ayant reſolu de voir les Païs, il devint le fidéle Compagnon de mes Voyages. A notre retour, m'ayant déchargé d'une partie des ſoins Domeſtiques, je fus ſi content de certains petits arrangemens qu'il fit, que je ne pouvois aſſez remercier la Providence de m'avoir procuré un Ami de cette nature. Entre pluſieurs choſes de ſa façon, que vous trouverez peut-être chez moi dignes de votre attention, je me flatte que ce ſera ma Bibliotheque, qui eſt des mieux

choisies,& dont les Livres sûrement n'ont point été achetés à l'aune. Il étoit occupé à la rendre complette, lorsque la Parque cruelle,peut-être jalouse de mon bonheur, s'est avisée de venir me l'enlever subitement. Je fus si sensiblement touché de sa mort, que je fus très long-tems incapable de tout ce qu'on appelle Consolation humaine : mes Amis avoient beau precher, rien ne faisoit impression sur mon Esprit. Un Ministre Reformé, des plus sages & des plus éclairés, mon ami particulier, après plusieurs rémontrances m'engagea enfin à visiter quelques Maisons de Campagnes, pour distraire ma douleur; & c'est à cette occasion que j'ai eu le bonheur & le plaisir de vous connoitre.

Independamment d'une espece de bonne volonté que vous m'inspirates à la premiere vuë; cet excés de Confiance que vous témoignates sans me connoitre, m'attacha d'abord à vous de la maniere dont vous l'avez pû connoitre, c'est-à-dire, à souhaiter passionnement que vous remplaciez cet Ami que je viens de perdre. Et pour ne point vous imposer un espece de joug onereux, je vous déclare dès ce moment, que vous pouvez agir & commander chez moi sans la moindre contrainte. Voyez au dehors qui vous voudrez, allez, venez,

en un mot ne vous génez en rien. C'eſt ainſi que j'en agirai à mon tour avec vous, reſervez moi ſeulement cette Cordialité ſincere que je penſe avoir remarqué en vous, & je me flatte que nous paſſerons, ſelon l'expreſſion des Poëtes, des jours filés d'or & de ſoye. Que pouvois-je repondre à une pareille ouverture de Cœur, j'en étois ſi émû & ſi interdit, que les expreſſions me manquerent pour la ſeconde fois. Faiſant enfin un effort ſur moi même, je lui exprimai le mieux que je pûs ma vive réconnoiſſance; & acceptant avec joye des offres & des avances ſi peu communes, je commençai à vivre avec lui comme avec un Frere.

Avant de former un plan de vie Philoſophique, qui étoit le but principal de notre Societé, nous nous propoſames de terminer quelques affaires d'intérêt, que nous avions chacun de notre côté; & pour ne point abondonner la Maiſon tous les deux à la fois, nous convinmes que l'un y reſteroit a l'abſence de l'autre.

Certains rembourſemens qu'on devoit lui faire, le mirent dans la néceſſité de me laiſſer ſeul pendant quelques jours; j'en profitai, pour me mettre au fait des Amuſemens de la Haye. Ma premiere dé-

démarche fut de viſiter les Caffés. Ces Rendezvous publics, ſurtout en France, ſont d'une grande reſſource pour des Gens qui ne cherchent qu'á s'amuſer. Les Politiques & les Gens de Lettres, les Sçavans & les Ignorans y trouvoient autrefois également leur compte: aujourd'hui, ſelon que je viens d'apprendre par une ancienne Connoiſſance de ce Païs-la, avec qui je ſuis en rélation, on n'y voit à proprement parler que des véritables Fainéans. L'idée qu'il m'en donne ſe fera mieux ſentir du Lecteur, en expoſant à ſes yeux quelques traits de l'ingénieuſe Diſſertation qu'il m'envoit à ce ſujet dans une de ſes Lettres. Après être entré dans un détail circonſtancié de tout ce qui ſe paſſe dans ces Aſſemblées autrefois remplies de Gens d'eſprit, & aujourd'hui ſeulement ſoutenuës par le babil de quelques jeunes étourdis. A peine, s'écrie-t-il! y trouve-t-on, à preſent quelqu'un à pouvoir lier un quart d'heure de Converſation raiſonnable. Les plus ſenſés ſont les froids Nouvelliſtes, que le mauvais tems chaſſe du Jardin du Palais Royal, ou de celui des Thuileries; encore ne les y voit-on que rarement, leurs petites Facultez les forcent ſouvent de ſe rencoigner au fond

du Cloitre des Cordeliers, pour épargner une mauvaiſe taſſe de Caffé.

Malgré tout cela, ces Sales publiques ne laiſſent pas que d'être preſque toujours remplies, par le grand nombre de ce qu'on appelle Petits Maitres manqués, qui y abordent continuellement. Il eſt vrai que le ſéjour qu'ils y font ne donne pas un grand profit au Maitre: toujours embaraſſés d'eux mêmes, ils ne ſçauroient reſter en place; tels que des Papillons, que le vent pouſſe tantôt d'un côté tantôt de l'autre, on les voit entrer & ſortir à tous momens. Le rude Métier, continue mon ami à ce propos, que celui de de ne rien faire.

On voit un jeune homme doré depuis les pieds juſqu'à la tête, beau, bienfait de ſa Perſonne, & ſi riche qu'il ne lui manque, pour être heureux, que de ſçavoir mettre ſon bonheur à profit. Elevé dans une molle indolence, il n'a jamais exigé le moindre effort de ſon Eſprit, peu à peu les reſſorts de ſon Ame ſe ſont enrouillés, elle eſt devenuë incapable d'agir. A peine vit-il; il ne penſe pas; a-t-il une Ame? n'eſt-il pas plûtôt pouſſé par un certain inſtinct, qui lui fait ſentir qu'il eſt une Compagnie déſagréable à lui même, & qu'il doit chercher des Campagnons avec qui

il puiſſe être Sot en liberté. Il a compté ſur une Societé de cette nature; il y court dés le matin, mais par un déſaſtre imprévu cette Societé ſe trouve dérangée ; le voila au déſéſpoir ? Comment viendra-t-il à bout de paſſer cette journée entiere, compoſée de tant d'heures, qui font enſemble un ſi terrible nombre de minutes. Las enfin de ſe proméner ſeul il ſe réfugie dans un Caffé; il ſort, il rentre vingt fois de ſuite; & voila à peu près qu'elles ſont les reſſources & les Amuſemens qu'on trouve aujourd'hui dans les Caffés de Paris.

J'oſe dire ſans Prévention & ſans flatterie qu'il n'en eſt pas de même de ceux de la Haye, & il n'y en a preſque point qui ne ſoit frequenté par des gens tres raiſonnables, & même d'une Societé aiſe; à la vérité les uns plus les autres moins. Le Caffé qui y brille le plus & par ou je commençai mes viſites, eſt ſans contredit celui du fameux R , . . . Celui qui lui a ſuccedé immédiatement & qui en eſt aujourd'huy le Maitre, ſe nomme M . . , . C'eſt un homme qui n'a point le Sçavoir ni la Mémoire prodigieuſe de ſon Dévancier, il s'en faut même beaucoup, quoique ſon Eleve, qu'il approche de cette fineſſe qui caractériſe ſi bien un Italien. A le voir

au

au contraire, on le prendroit pour un de ces bons & gros Hollandois qui vont toujours à la franquête. Il n'eſt cependant rien moins que tout cela, & jamais Mortel n'a mieux démenti ſon embonpoint & ſa figure. Eſſentiellement honnête homme, il joint à ſa probité un diſcernement juſte & déciſif. Faut-il raiſonner ſur un fait, il n'en parle qu'a propos & avec connoiſſance de Cauſe: voila pour le ſérieux. Faut-il en venir à la plaiſanterie, il n'en connoit point de mauvaiſe: je n'ai vû guere de bel Eſprit placer un bon mot plus à propos & ſans la moindre affection. Bon Vivant d'ailleurs s'il en fut jamais; aimant à boire ſans aimer à s'ennivrer. En un mot, il eſt bon, affable, laborieux; mais ſi peu attentif à ſes intérêts journaliers, qu'il devient ſouvent la dupe de quelques unes de ſes Pratiques. Il a vecû pendant longues années ſous la direction, pour ne pas dire ſous la ferule, de R . . . qui ſur la fin de ſes jours lui réſigna, en bien payant, ſon Caffé avec ſes Uſtencilles, & de ſon Maitre qu'il étoit, il devint ſon Penſionnaire.

J'aurois ici un beau champ pour combattre bien de faits qu'on impute à cet Italien. Certains Mémoires, repandus dans

le

le public, & qui l'ont aſſez amuſé pendant quelque tems, le caractériſent aſſez bien à la vérité par rapport aux qualités de ſon Eſprit. Il étoit d'une Pénétration extraordinaire, & d'une Mémoire ſi prodigieuſe, qu'il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur un Livre, pour pouvoir en répéter le contenu mot pour mot. Il poſſedoit à fond l'Ecriture Sainte, il excelloit dans certaines parties de Mathematique, ſurtout il avoit l'art de faire extrémement valoir la moindre bagatelle. Tout cela joint à certains recits Romaneſques, qu'il s'aviſa de faire en preſence de quelque homme d'Eſprit & de Litterature, donna lieu à cette Hiſtoire qui a paru ſous le nom de l'Infortuné Napolitain. Un pareil Ouvrage n'eſt jamais ſorti de ſa plume, R . . . l'a toujours déſavoué d'une maniere à ne pouvoir point douter de ſa ſincérité; & ledit M . . . . qui étoit au fait de tous ſes ſecrets, m'a certifié, que ces Mémoires, qui ont porté le nom de R . . . . chez les Nations les plus éloignées, n'étoient dans le vrai qu'un pur Roman. Cependant c'eſt a l'occaſion de ce Roman que tout Etranger, arrivant à la Haye, couroit d'abord pour admirer ce Perſonnage; les Miniſtres même des Puiſſances Souveraines ne dédaig-

daignoient-pas d'aller chez lui, & si familierement, que R . . . . prennoit souvent la Liberté de les régaler de quelque Concert de Musique. Mr. de Morville Ambassadeur de France, employoit une partie de ses Loisirs à s'entretenir familierement avec lui. Enfin l'Italien s'étoit si bien accrédité, que jamais Caffé n'a fleuri au point que le sien fleurissoit alors: il est vrai, qu'il étoit fort déchû sur la fin de ses jours; mais à peine fut-il mort, que son Successeur mit tous ses soins à le relever, & il en vint à bout. Depuis ce tems-la il le soutient toujours sur le même pied; c'est aujourd'hui le Rendezvous de tout ce qu'il y a de plus distingué à la Haye. Le Militaire sur-tout n'en bouge pas, on y joüe, on y boit, & ce qui n'étoit point en usage du tems de R . . . . on y fume. On y entend de bonnes & de mauvaises Conversations; moins de ces dernieres que des autres: car, dés que quelqu'un s'avise d'y faire le mauvais plaisant & de vouloir divertir la Compagnie par des Quolibets mal placés, M . . . . qui, comme j'ai déja dit, ne manque point d'esprit, les reléve si à propos & si agréablement, que chacun se rend attentif à ne point devenir l'objet de ses saillies. De

la vous pouvez aiſément inferer, que la frequentation de ce Caffé ne ſçauroit être que trés amuſante, ſur-tout pour un Etranger: auſſi, après avoir fait la révuë de tous les autres, lui donnai-je la préference; & tandis que Philandre étoit abſent ou occupé de façon à ne pouvoir jouir de ſa Converſation, c'eſt ou j'allois ordinairement.

J'y fis d'abord pluſieurs Connoiſſances, entre autres celle d'un vieux Officier Penſionnaire, jâdis homme de Cœur & qu'on dit avoir parfaitement rempli tous les dévoirs Militaires. Son foible, quoique François, étoit de déclamer inceſſamment contre les défauts de ſa Nation; l'Empereur, après ſes Maitres, eſt le ſeul Potentat dont il ſemble preferer la gloire & les interêts à tout autre; d'ailleurs homme de bon ſens, & malgré ſon grand age d'une Mémoire qui ſurprend celui qui l'entend reciter l'Hiſtoire du vieux tems, à quoi il ſe plait infiniment. Rebuté de ſes Converſations, qui rouloient preſque toujours ſur les mêmes choſes, je m'attachai à un Etranger, habitant de la Haye depuis vingt ans & d'avantage, dont les plus curieux n'ont pû juſqu'à preſent pénétrer la véritable origine, quelques mouvemens qu'ils ſe ſoient don-

donnés pour cela, moins encore les affaires qui le retiennent à la Haye depuis tant d'années. C'eſt un homme d'une humeur fort pacifique, ayant de l'eſprit & beaucoup de bon ſens, ſes habits ni ſon extérieur ne repondent point aux idées que ces deux grandes qualités pourroient donner touchant ſa naiſſance & ſon éducation. A l'entendre raiſonner, pour peu qu'on s'attache à dévéloper ſon intérieur, on voit bien qu'il n'eſt rien en lui qui reſſente le ſimple Bourgeois comme il affecte de le paroitre. Une pareille conduite fait qu'on parle ſouvent à tort & à travers ſur ſon compte: pluſieurs le regardent comme un eſpece de Miſantrope; quant à moi, je ſuis perſuadé, que c'eſt un de ces Philoſophes, qui, connoiſſant le véritable prix des choſes, a renoncé à toute ambition, & qui, pour mieux gouter les douceurs d'une vie tranquille, a choiſi le ſéjour de la Hollande préférablement à tout autre. Charmé de me retirer avec lui dans un coin à l'écard du tumulte, j'ai un plaiſir ſenſible de voir avec quelle juſteſſe & qu'elle pénétration il décide pour ainſi dire dans le moment ſur tout ce qui ſe preſente d'étranger à nos yeux. Un Avanturier, ſur-tout n'a pas beau

jeu auprés de lui: il en eſt venu pluſieurs, même du premier ordre, qu'il n'a pas manqué de démaſquer dés la premiere vuë, malgré certain air impoſant & le brillant équipage qui les faiſoit regarder comme des Gens reſpectables, figurant parmi les Gens de Condition & dans les meilleures Aſſemblées.

Independamment de ces deux génies particuliers, on y rencontre de Gens de toutes les Nations, ou peu s'en faut; François, Anglois Allemands Eſpagnols, Italiens, Danois, Polonois, Saxons, Moſcovites, Arabes, Perſans, Africains, Indiens, Américains, &c. Chacun pour ſon argent y goute les agrémens de certaine Liberté Republicaine, que je trouve beaucoup au deſſus de cette franchiſe & de cette Politeſſe dont les Pariſiens ſe font tant d'honneur; adjoutons y nombre de Juifs. A ce mot de Juif, je vois bien que vous allez vous gendarmer, je ſçai que cette Nation eſt méſeſtimée en France auſſi bien qu'en Eſpagne; mais, quand j'aurai expliqué le Caractere de ceux dont je parle, je ne doute point qu'on n'applaudiſſe à la juſtice que je pretends leur rendre. Permettez moi de faire ici une petite digreſſion.

Nous

Nous avons à la Haye deux ſortes de Juifs, les uns, tirant leur origine de l'Allemagne, ſont régardés ſans Comparaiſon comme les excremens du Peuple d'Iſraël, & c'eſt de ceux-la qu'on entend parler quand on dit qu'un Juif eſt un Uſurier de Profeſſion, un vrai Filou dans le Négoce &c. auſſi ſont ils regardés ici commé des Gens beaucoup au deſſous même de la Lie du Peuple. Une preuve de ce que j'avance, c'eſt, que la Juſtice d'une des principales Villes de cette Province a fait monter ſur l'Echafaut un Juif de cette eſpece agé de ſoixante dix ans & plus, pour avoir fripponné dans ſon Commerce. Punition peut-être, qu'on auroit jugé à propos de moderer à l'égard du plus vil des ſujets vû le grand age du Criminel, en faveur de qui l'on avoit trouvé le ſecret d'intéreſſer même une des premieres Puiſſances de l'Europe. Les autres viennent originairement du Portugal, il n'en eſt point, du moins à la Haye, qui n'ait donné ou qui ne donne encore dans le Négoce, mais d'une façon à gagner la confiance générale, & à s'attirer l'eſtime des premiers Commerçans de l'Europe. Ils ſont preſque tous prodigieuſement riches, vivant honnorablement, la plûpart ſe reſſentent

 de

de la bonne Education qu'on a eu ſoin de leur donner. Ils vont dans les premieres Aſſemblées & y ſont bien reçus; ils en tiennent à leur tour, & les plus qualifiés ne dédaignent point de s'y trouver; non plus que dans leurs Maiſons de Campagne, où les polis Iſraëlites ſe diſtinguent auſſi bien qu'à la Ville, par la maniere noble & gracieuſe, dont ils y reçoivent leur Monde.

Parmi pluſieurs de ces Familles diſtinguées, il y en a une, dont j'entends journellement qualifier les Enfans du titre de Baron. M'étant informé d'où provenoient ces marques de Diſtinction, j'ai appris, que leurs Ancêtres s'étant ſans doute rendus utiles à un Grand Monarque, il les avoit gratifiés de pluſieurs Prérogatives, entre autres celles de pouvoir prendre la qualité de Baron, & de la tranſmettre à leurs Déſcendans. Rentrant dans mon ſujet, je dirai que les Juifs, qu'on voit journellement au Caffé de M...., ſont de cette derniere eſpece. En géneral on les nomme Portugais, & ce n'eſt pas une mauvaiſe Connoiſſance à faire: j'ai été faufilé avec deux ou trois, dont la modeſtie & les bonnes manieres m'engagerent à preferer leur converſation à celle de bien d'autres.

J'ai déja avancé, qu'ils étoient fort opulens ; mais pour bien juger de leurs richesses, ne jettez point les yeux sur leurs Parures, les plus sensés ne font qu'une depense médiocre en Equipages par rapport aux grands biens dont ils jouissent ; mais entrez dans leurs Appartemens, vous les trouverez d'une magnificence à surprendre ; penetrez dans leurs Bibliotheques, vous y verrez un nombre prodigieux de Livres choisis ; percez jusque dans leurs Cabinets, les Tableaux des plus grands Maitres vous y éblouiront, sans compter une infinité de piéces rares & curieuses. C'est pour l'acquisition de choses semblables qu'ils n'épargnent rien, & à quoi ils employent d'ordinaire le superflu de leurs grands revenus, après avoir satisfait à certains Actes de Charité qu'ils exercent envers les Pauvres. Ce que j'ai remarqué à l'egard de ce dernier Article, diminuë, selon moi, le mérite des bienfaits qu'ils repandent seulement en faveur de leur Nation ; réfusant d'assister souvent même un honnête Homme, parce qu'il leur est étranger. Il se peut cependant, qu'il y en a parmi eux qui en agissent autrement, & je n'avance ce trait de Critique, qu'autant que j'ai été deux ou trois fois comme le témoin oculaire

 d'un

d'un procedé ſemblable ; quelques-uns des plus qualifiés de cette Nation s'étant excuſés par ce ſeul endroit de ſécourir une pauvre Famille déſolée, quoiqu'ils en fuſſent ſollicités par des Perſonnes du premier rang.

Un de mes Amis, Homme d'Eſprit, à qui je liſois préciſément ce que je viens d'inſerer dans ces Amuſemens, trouva fort mauvais, que je m'aviſaſſe ainſi de faire l'éloge, de cette Nation, proſcripte du Genre Humain ; c'eſt ainſi qu'il s'expliquoit, diſant que le ſeul nom de Juif étoit capable de revoller un Lecteur : étrange effect de la prévention. Que trouve-t-on, je vous prie, dans ce nom plus que dans un autre qui puiſſe inſpirer un mépris ſi formel; ce n'eſt point le nom qui déshonnore, ce ſont les mauvaiſes Actions. Cependant, comme dit un certain Autheur, dans le particulier on maudit les Juifs, mais en général on les careſſe; ils ſont partout comme des Eſclaves, tandis qu'on les recherche; ils ſemblent ne rien poſſeder & ſont pourtant dans l'abondance; ils ſont Vagabons, mais dans quelque Païs qu'ils ſe rencontrent, ils trouvent une Patrie; ils ne peuvent acquerir des Terres, toute fois ils accumulent des Biens immenſes; leur nombre s'augmen-

mente tous les jours, parce qu'ils ſe marient tous & que la Guerre n'en emporte point. Ce ſont des faits inconteſtables, & dans tout ce que je viens de citer en leur faveur, je n'ai eu certainement en vuë que de faire honneur à la vérité, ſi je penſois autrement, je le dirois de même, quelque bonne volonté qu'ils euſſent pour moi, & quelque part même qu'ils s'engageaſſent à me faire de leurs Richeſſes, rien ne ſçauroit me faire trahir mes ſentimens. C'eſt à leur ſage conduite & à leurs bonnes qualités qu'on doit attribuer la petite digreſſion que je viens de faire touchant les Juifs Portugais de la Haye.

Revenons au Caffé. Chez M... les froids Nouvelliſtes n'y paroiſſent point; ſuppoſé qu'il y en ait en Hollande, car juſqu'à preſent je n'en ai point vû du caractere dont on m'a depeint ceux de Paris. Il y a bien de Perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſont dans le goût des Nouvelles; mais bien différemment de ces Meſſrs. les Nouvelliſtes tranſis de Thuillieries ou du Palais Royal. C'eſt ſeulement par divers Journaux & ſous differens Titres qu'on expoſe périodiquement tout ce qui peut flatter la curioſité d'un Lecteur ſenſé, tous Ouvrages intéreſſans & en même tems inſtructifs. Quoiqu'on

Joüe dans ces Lieux d'Aſſemblée, la ſévérité de la Police fait qu'on n'y ſouffre pas les jeux de hazard, comme on faiſoit du tems de R.... Il n'y a qu'un ſeul endroit dans la Haye où ils ſoient tolerés, en conſideration ſans doute de Meſſieurs les Miniſtres des Puiſſances Etrangeres, qui s'y aſſemblent régulierement tous les jours depuis midi juſqu'à deux heures. C'eſt la, ou peuvent s'amuſer ceux qui aiment à jouer le Trictrac, le Piquet le Wisk, (Jeu Anglois & introduit à la Haye depuis peu) le Pharaon, &c. tandis que d'autres, d'une humeur oppoſée, s'amuſent bien plus ſolidement par des Converſations tantôt ſérieuſes tantôt badines; mais toujours plus utiles ſans comparaiſon que celles qui ſe forment entre des Joüeurs, qui n'ont d'autre but & d'autre ſatisfaction que celle de ſe couper reciproquement la Bourſe, ſe regardant, pendant tout le tems que dure leur combat, ſouvent d'un œil à choquer même la bienſéance; c'eſt ce que j'ai vû pluſieurs fois dans ce même Lieu, malgré le caractere impoſant des Miniſtres les plus reſpectables.

Sortant de ces Aſſemblées publiques, on en peut trouver des particulieres, ou l'Etranger, galant homme, s'amuſe avec beau-

beaucoup de ſatisfaction: on peut les diviſer en trois Claſſes. La premiere eſt celle des Nobles & autres Perſonnes d'un rang diſtingué par leurs Charges, que nous joindrons à celles de Meſſieurs les Ambaſſadeurs ou Envoyés des Puiſſances Souveraines. La ſeconde eſt compoſée de Perſonnes d'une qualité un peu inferieure à celle de ceux qui compoſent la premiere; il s'y trouve pourtant de Gens de caractere, & qui ſont très bien reçus dès que l'envie leur prend de figurer avec les plus diſtingués. Dans la troiſieme, à proprement parler, on n'y voit que ce qu'on appelle de bons Bourgeois, entremélés d'Avocats, Procureurs, Marchands &c. La diſtribution de toutes ces Aſſemblées eſt ſi bien faite, qu'il n'y a pas un jour dans tout le cours d'une année qui en ſoit exempt; & dans les unes & les autres on s'y amuſe & on s'y divertit d'une maniere aiſée, la géne de l'ancien Cérémonial n'étant plus à la mode. A ces plaiſirs ſuccedent les repas magnifiques & même les petits ſoupers dans le goût François: les Miniſtres Étrangers ſur-tout en donnent frequemment, ſuivis de Bals, de Concerts & autre Fêtes galantes, leur Table d'ailleurs étant journellement ſervie ſomptueuſement, &

ou-

ouverte tant aux Perſonnes diſtinguées du Païs qu'aux Etrangers de quelque Nation qu'ils ſoient. Nombre d'autres bonnes Maiſons de la Haye en font de même, il y en a une entre autres qui s'y diſtingue, en tenant Aſſemblée & une des meilleures Tables depuis le commencement de l'année juſqu'à la fin. Pluſieurs Nobles du Païs y forment encore entre eux de Cotteries, où ils trouvent le ſecret de renfermer tous les plaiſirs enſemble. Des Amuſemens ſi variés, bien loin de cauſer quelque dérangement dans les Familles, ne ſervent au contraire qu'à les réünir, & à les forcer en quelque maniere de mieux veiller à leurs intérêts particuliers, pour pouvoir ſoutenir dignement les dépenſes extraordinaires que l'uſage authoriſe.

Un Voyageur, eſt il dans le goût de Sciences ou de Belles Lettres, il trouvera à la Haye de génies ſuperieurs qui ſe feront un vrai plaiſir de l'admettre dans leurs petites Societés. Outre les Gens de Robe; les Gens d'Epée & des premiers Nobles s'y piquent avec raiſon de la belle Litterature & même d'une profonde Erudition; & j'oſe avancer, que la Haye, à proportion de ſon étenduë, renferme plus de Bibliotheques choiſies qu'aucune au-

autre Ville de l'Europe: il ſeroit à ſouhaiter, que parmi ce grand nombre il y en eut quelqu'une de publique, comme on en voit à Paris, & que ces petites Societés de Sçavans s'érigeaſſent en Academie, à l'imitation de tant d'autres qu'on voit briller aujourd'hui en France, en Allemagne &c. La Célébre Univerſité de Leyde, me direz vous, n'y ſupplée-t-elle pas; c'eſt de quoi nous parlerons en tems & lieu, achevons ce qui nous reſte à dire touchant la Haye.

Quoiqu'on y vive trés cherement, le Peuple ne laiſſe pas auſſi d'y avoir ſes agrémens, ſur-tout quand il s'y trouve un grand concours d'Etrangers; car, c'eſt ſur la bourſe de ceux-ci que roule le plus fort de leur Commerce, & le beſoin qu'ils ont de cette reſſource contribue beaucoup à rendre le Bourgeois & l'Artiſan infiniment plus ſociables & plus accommodants. Communement on en voit fort peu qui ſoient riches, ils aiment trop leurs plaiſirs pour faire de reſerves, & les Cabarets des Environs de la Haye, qui ſont dans le gout des Guinguettes de Paris, emportent ſouvent le Dimanche le fruit des travaux de toute la Semaine. Outre la bonne chere, leur plaiſir dominant

nant eſt de rouler en petit Phaëton; & à certains jours de l'année on en voit par centaines courir la Campagne, les Bourgeois d'un côté accompagnés de leurs Femmes, trés ſouvent même de leurs Maitreſſes, tandis que leurs Servantes de l'autre vont ſe faire régaler par leurs Amoureux. Leur ménage dans ce tems-la, comme vous pouvez croire, n'en va pas beaucoup mieux. Ce n'eſt pas la tout, & les autres Amuſemens ne leur tiennent pas moins à Cœur; le moindre Artiſan, la plus chêtive Servante, veulent voir la Comedie, même la Comedie Françoiſe, quoiqu'ils ignorent abſolument la langue : & les Carmeſſes (ce qu'on appelle Foire en France) ne viennent jamais aſſez tôt pour couronner leurs plaiſirs.

A propos de Carmeſſe! pour en donner une idée, je ne ſçaurois mieux les comparer qu'aux Foires de Paris; & celles de St. Germain & de St. Laurent n'ont guere rien au deſſus de celles de Hollande. La Carmeſſe de la Haye ſurtout, comme la premiere, & qui ſemble donner le ſignal à toutes les autres, a même quelque choſe de plus riant que tout ce que j'ai vû juſqu'à preſent en fait de Foire. Il eſt vrai, qu'elle ne dure que huit

huit jours; mais les agrémens en ſont des plus vifs & des plus amuſans. Les Spectacles, les choſes les plus rares & les plus curieuſes à voir, s'y trouvent dans un plus bel ordre & en plus grande quantité que partout ailleurs: c'eſt-ce qui y attire une prodigieuſe foule d'Etrangers, qui, *par Parenthéſe*, doivent avoir grand ſoin de ſe précautionner contre l'adreſſe des Filoux, car, après la Foire de Beaucaire, il n'y en aborde pas tant que dans celle de la Haye; & en voici la raiſon.

Par un Privilége ſpécial, dont je ne ſçaurois comprendre le fondement, il eſt permis, non ſeulement à tout Filou & autre Fripon de cette eſpece, de ſe produire hardiment aux Carmeſſes; mais encore à tout autre, que les Loix de la Juſtice auroit flêtri, ſoit par le banniſſement, par le l'Echafaut même ou autrement. Si quelqu'un à la vérité vient à être ſurpris en flagrant de lit, la punition qui s'enſuit eſt prompte & des plus ſévéres, & rien n'échape à la vigilance du Schout, qui fait les mêmes fonctions que celui qu'on appelle Prévot en France; malgré tout cela il s'y fait toujours quelque coup digne de remarque.

En voici un entre autres, dont un homme du Païs m'a aſſuré avoir été le témoin oculaire.

Une

Une troupe de Danſeurs de Corde faiſoient de tours ſi extraordinaires, qu'on étoit obligé, faute de place, de renvoyer une grande partie de ceux qui ſe preſentoient pour entrer. Leur jeu commençoit immédiatement après neuf heures, duroit juſqu'à onze, & les Gens de Condition ne manquoient guere de s'y trouver.

Une Soirée, que l'Aſſemblée étoit des plus nombreuſes, les Filoux completerent de faire un grand Coup, pour y réüſſir, un d'eux trouva le ſecret de monter ſur le toit de la Loge, tandis que les autres prirent leurs poſtes dans l'intérieur & aux Portes. Le jeu étant prêt à finir, celui, qui étoit ſur le toit, fit un ſi grand vacarme, que tout le monde s'imagina que la Loge alloit crouler. Chacun ſaiſi de frayeur ne manqua pas de courir auſſi-tôt vers les Portes, pour éviter un danger qu'il croyoit très preſſant. Jugez de l'embarras & du déſordre que produiſit un tel remu-ménage; il étoit ſi grand, que les Filoux n'eurent pas grande peine à enlever Bourſes, Montres, Tabatieres, Bijoux &c. & le favorable de tout cela pour eux fut, que preſque perſonne ne s'apperçût du vol qu'on lui avoit fait, qu'après être rentré chez ſoi, ce qui facilita l'évaſion de Meſſrs.

les

les Filoux, qui auſſitôt le coup fait s'enfuirent précipitamment, car, le Schout ayant reçu un ordre exprès de ſe mettre à leurs trouſſes, ne les auroit certainement pas manqués.

Les ruſes & les ſtratagémes, que cet Officier de Juſtice met en uſage pour faire donner un Fripon dans ſes piéges, ſont tout au moins auſſi ingénieux que ceux de ces Emiſſaires tant renommés, par l'adreſſe deſquels on prétend que rien ne pouvoit échaper à la connoiſſance de feu Monſieur d'Argenſon, ce célébre Lieutenant Général de Police dans la très grande Ville de Paris. Pour vous en donner une foible idée, je n'ai qu'à mettre ſous vos yeux un de ſes traits, pour découvrir le Filou qui venoit d'eſcamoter la Montre d'or d'un de ſes bons Amis. Ayant fait traveſtir pluſieurs de ſes gens en Femmes, il les poſta dans tous les endroits les plus ſuſpects, des Bourſes, ornées de Chaines d'or & d'argent, paroiſſoient ſuſpenduës à leurs côtés: & toutes leurs parures êtoient ſi bien ménagées, qu'il êtoit difficile à un Fripon avide de ne point mordre à un hameçon auſſi ſéducteur. En effet, à peine les Filoux eurent-ils remarqué ces perſonnages, qu'ils les prirent pour de nouvelles

débarquées. Prévenus de cette idée, chacun d'abord fut accoſter la ſienne. Mal leur en prit; car il y en eut quatre qui furent pris de ce coup de filet, parmi leſquels ſe trouva préciſément le Voleur de la Montre, qui avoit donné lieu à ce ſtratagême.

Quoique la Juſtice, comme j'ai dit, ſoit là deſſus d'une ſévérité inflexible, cette affaire fut étouffée je ne ſçai comment, le Chef de la bande s'étant trouvé d'intelligence avec un Perſonnage de certain Crédit; du moins c'eſt ainſi que me l'a raconté un Homme digne de foi, & qui certainement n'avoit aucun intérêt à m'en impoſer.

Quelque ſoient aujourd'hui les Amuſemens de la Carmeſſe, ils different cependant en bien de choſes de ceux qu'on y trouvoit autrefois. Pour vous en faire concevoir toute la difference, je ne ſçaurois mieux faire que de vous rapporter en abregé ce qu'un Autheur des plus ingénieux m'a communiqué à ce ſujet. Voici ſes propres expreſſions. Quand j'êtois dans la fleur de mon âge, je me divertiſſois extraordinairement à la Foire de la Haye, dont j'attendois le retour avec impatience; je me plaiſois fort à y voir les Perſonnes de diſtinction

de

deux Sexes, aſſemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des Preſens. Si on ne donnoit pas toûjours des choſes eſtimables par leur valeur, du moins troquoit-on de ces jolies bagatelles, dont on peut tirer quelque uſage: & les Dames ètant maſquées ne ſe faiſoient pas une affaire de provoquer les Cavaliers à cet agréable Commerce. Cette Coûtume fait bien ſentir que la Galanterie eſt de toutes les Nations: & les François, qui ſe piquent de ſurpaſſer tous les autres Peuples pour les manieres galantes, devoient être jaloux de n'ètre pas les Autheurs d'une ſi agréable Coûtume.

A preſent les choſes me paroiſſent bien differentes de ce qu'elles êtoient autrefois. Je veux bien me rendre juſtice, & croire que le changement, que l'âge a fait dans mes ſentimens, contribue à celui que je trouve dans ce Commerce. Il eſt ſûr, que, tout ce que nous avons vû êtant jeunes, ſe preſente à notre imagination d'une maniere plus agréable, que ce que nous voyons de plus brillant dans la Vieilleſſe. Le ſouvenir de nos plaiſirs paſſés ramene avec lui l'idée de la Jeuneſſe, ou l'on goûtoit ces plaiſirs

avec vivacité; & c'eſt ce dernier ſouvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ſes agrémens.

Je m'imagine pourtant, que le changement, que j'ai cru découvrir dans cette jolie manière de troquer, n'eſt pas tout à fait imaginaire. Peu de Gens de diſtinction à la vérité s'en méloient, & je n'aï guere vû donner que dans le deſſein de jetter ce qu'on reçevoit, & de faire jetter ce qu'on alloit donner. N'eſt-ce pas une riſible Sotiſe, de remplir ſes poches de babioles, dont à peine un Enfant voudroit ſe charger, & de courir deux heures pour débiter ſes fadaiſes à toutes ſortes de Perſonnes. Quel bonheur pour certaines Gens, d'avoir l'imagination déréglée; il y en a, qui ne ſe divertiroient jamais, s'ils n'avoient ce defaut de plus.

D'un côté de la Foire on voyoit des Gens, ridiculement déguiſés, ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames, ils vouloient encore leur rendre le Maſque utile, en leur donnant des Sotiſes, qui naturellement devoient repandre la honte & la confuſion ſur leur viſage. Il eſt vrai, que le Maſque rendoit ſervice à quelques autres, en derobant à nos yeux l'incapacité de rougir,

gir, & qu'il n'y avoit qu'une ſimple Sotiſe à inſulter celles-la, au lieu, qu'il y avoit de l'inſolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en avoient.

D'un autre Côté, on voyoit une troupe de Comediennes, étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devroient être éclairées que de la Chandelle. Elles étoient ordinairement ſuivies d'un détachement de la Synagogue, dont les Juſte-au-Corps, magnifiquement brodés, faiſoient Paroli aux habits de Théatre de leurs très dignes Maitreſſes.

Ici des Femmes, dont l'infamie étoit encore plus dégoutante, venoient à la faveur du Maſque ſe méler effrontement aux honnêtes gens. Elles avoient pourtant beau ſe déguiſer, leurs airs Canailleux ne leur permettoient pas d'en impoſer un ſeul moment. C'eſt à l'occaſion de ces dernieres que ledit Autheur me cita les Vers ſuivans. Ils ſont de ſa façon.

En vain vous prétendez groſſierement ruſées.
Par l'éclat emprunté d'un habit impoſteur,

 Et

Et ſous le Maſque encore excroquer quelque Cœur,
Si vous vous déguiſiez en Perſonnes d'honneur,
Que vous ſeriez bien déguiſées.

Par cet échantillon, que je viens de rapporter d'une diſſertation très étenduë, qui a été faite au ſujet des anciennes Carmeſſes de la Haye, le Lecteur doit naturellement conclurre, que dans celles d'à preſent les intrigues ſont bien plus nobles & plus dignes de tout ce qu'on comprend ſous le nom d'honnêtes Gens. Il nous reſte encore bien de choſes à dire touchant cette eſpece de Capitale de la Hollande; Mais, le retour de Philandre me rappelle auprès de lui, je cours donc le joindre, me reſervant toûjours le Privilége de revenir à la Haye toutes les fois que je le trouverai à propos, pour ranimer la Curioſité du Lecteur par quelque fait amuſant.

Vous avez vû, que Philandre, obligé de s'abſenter, m'avoit laiſſé le Maitre dans ſa Maiſon; je n'abuſai point du Pouvoir abſolu qu'il m'avoit donné. Ma premiere attention fut de m'attirer l'eſtime des Domeſtiques; & je n'eus pas beaucoup à travailler pour y réüſſir.

Selon l'ancien Proverbe, qui dit, tel Maître tel Valet, ſes gens ſe regloient abſolument ſur le Caractere de leur Maitre. Il n'eut pas plûtôt fait connoitre qu'il me regardoit comme un autre lui même, que chacun d'eux commença à s'attacher à moi de la meilleure foi du monde. Senſible à leur empreſſement, je ne negligeai rien de mon côté pour leur petite ſatisfaction. Tout le fort du ménage rouloit ſur un Homme de confiance dans la force de ſon âge; il étoit à toutes mains, c'eſt-à-dire, qu'il tenoit lieu d'Homme d'Affaires, de Secretaire, de Valet de Chambre, ayant de plus une inſpection particuliere ſur un Valet, une Cuiſiniére & une Servante, qui tous enſemble compoſoient ſa Maiſon.

Le premier Compliment, qu'ils firent à leur Maître à ſon retour, fut de le féliciter ſur l'acquiſition qu'il avoit fait d'un Ami tel que moi. Philandre, tranſporté de joye, vint ſur le champ m'en faire confidence; ſelon lui, rien n'égaloit le mérite d'un bon Domeſtique, & il ſe flatoit d'en avoir enfin trouvé de la plus rare eſpece. Sa ſatisfaction êtoit d'autant plus grande, que, excepté ceux qui êtoient actuellement à ſon ſervice, il n'avoit jamais eu que de Fripons &

de Scelerats, dont il auroit été la dupe & peut-être la victime, fans une Protection particuliere de la Divine Providence. Il me raconta à ce propos, qu'à la mort de fon Pere, le peu de recompenfe que l'avare Vieillard avoit donné à un Domeftique, qui l'avoit fervi pendant très long-tems, l'avoit engagé à le prendre auprès de lui, dans le deffein d'ameliorer fa fortune. De trifte & chétive qu'elle étoit, elle devint en effet très riante. Trois ans après qu'il eut changé de fervice, s'étant toûjours parfaitement bien acquité de fes devoirs, & repondant en excellent Domeftique aux bontés de fon Maître, Philandre charmé, fe préparoit à couronner fon Ouvrage, en lui procurant quelque Emploi, qui le mit enfin à l'abri de toute fervitude; lorfque ce malheureux s'avifa d'y mettre un obftacle invincible, par un trait des plus noirs, qui, à la vérité n'eut pas fon effet, mais il ne tint pas à lui. Voici le fait.

Ce Maitre-Valet, car il étoit à peu près fur ce pied-là, à l'aide des libéralités de fon Patron, s'étoit mis fur le pied de briller en homme de confequence. Sur ce pied-là, il avoit eu l'adreffe & la témérité d'en conter & d'être écou-

té

té favorablement d'une jeune Fille riche & de trés bonne Famille; qualités, qui le mettoient absolument dans l'impossibilité de réüssir dans son projet, à moins que l'objet de ses amours ne se déterminat à se livrer à lui par la fuite: c'est-ce qu'il entreprit de lui persuader, & il en vint à bout. Il ne lui restoit plus qu'à se fournir d'argent, pour se mettre en état de soutenir son enlévement. Une Somme de deux mille Ecus, que son Maitre venoit de recevoir, l'auroit fort accommodé. Il avoit beau rever aux moyens de s'en saisir sans risque, il n'en trouvoit point.

Aveuglé sans doute par sa passion, il se détermina à faire un coup de partie, aux dépens même de la vie d'un Homme, pour qui il auroit dû sacrifier la sienne. Un Assassinat en forme lui fit peur, le Poison lui sembla plus propre à son dessein. Par bonheur pour Philandre, il s'adressa à la boutique d'un Droguiste, Homme de tête, qui ne vendoit jamais des Drogues suspectes qu'avec connoissance de Cause. Le hazard cependant, & qui sembloit d'abord favoriser l'attentat de ce malheureux, fit qu'il ne s'y rencontra qu'un jeune Garçon, qui, après quelques discours, livra

à celui-ci une drachme ou environ d'Opium, ſous pretexte qu'il devoit l'envoyer à un Chirurgien de la Campagne, qui lui en avoit donné la commiſſion. La pernicieuſe Drogue ne fut pas plûtôt livrée, que mon Scelerat fut la joindre à une Potion purgative, que ſon Maitre devoit prendre le lendemain au matin

L'affaire, comme vous voyez, étoit ſi bien ménagée, que l'accident, qui devoit s'en ſuivre, ne pouvoit guere retomber que ſur l'Apothicaire. La Providence, comme j'ai déja dit, intervint heureuſement, & ſauvant l'innocent, fit punir le coupable, en inſpirant au Droguiſte, à ſon retour chez lui, d'interroger ſon Garçon ſur ce qu'il avoit vendu en ſon abſence. Celui-ci lui dit naturellement ce qui en étoit: ſurquoi, ayant péſé & approfondi toutes les circonſtances, il décida en habile Homme, qu'une pareille Emplette, faite par un Domeſtique, pouvoit être ſujette à caution. Dans cette penſée, renvoyant tout autre ſoin, il va faire la recherche dudit Acheteur, ſur les ſeules indices que ſon Garçon lui donne de ſa Phiſionnomie & de ſon habillement. L'ayant enfin découvert, il court chez Philandre & lui fait part de ſes ſoupçons. Celui-

ci,

ci, quoique le moins ſoupçonneux & le moins timide de tous les Hommes, le devint coup ſur coup d'une maniere qui ſembloit tenir du prodige. Raſſuré cependant par le Marchand, il reprit courage, & voyant ſon Valet, qui entroit ſur ces entrefaites, palir à la vûë du Droguiſte, il ne douta plus de ſon mauvais deſſein. Le Marchand ne l'ayant pas moins remarqué que lui, il prit, comme on dit, l'occaſion aux cheveux, & d'un bras vigoureux ſaiſiſſant ſon Homme, qui héſitoit d'avancer, tenant en main la purgation en queſtion; viens-ça, malheureux, s'écria-t-il, qu'as-tu fait de la Drogue que tu eſt venu acheter chez moi? ne l'aurois-tu pas miſe dans cette bouteille? . . L'air interdit, & la frayeur dont il parut ſaiſi à ces paroles, les confirma dans leur ſoupçon. On fit venir les autres Domeſtiques, pour achever de le convaincre en leur preſence.

Le Coquin cependant, revenu de ſa premiere ſurpriſe, s'aviſa de vouloir prendre le haut ton, ſe plaignant du tort qu'il prétendoit lui être fait; mais, voyant qu'on ſe propoſoit de faire avaler ladite Potion à un petit Chien, cette épreuve le fit recourir aux moyens de

s'é-

s'échaper. Il n'en falut pas d'avantage pour engager Philandre à faire appeller le Schout. C'eſt en ſa preſence que ſe fit l'eſſai propoſé, dont l'effet fut tel, que l'Animal qui le prit tomba ſur le champ dans un Aſſoupiſſement convulſif, qui ne finit que par la Mort. A ce Spectacle le Scelerat prit le parti de ſe jetter aux pieds de ſon Maitre, le conjurant de lui ſauver la vie. La grace auroit été d'une Conſequence trop dangereuſe pour le Public, l'Officier de Juſtice & le Marchand firent ſur cela de vives repréſentations à Philandre, qui, après pluſieurs combats intérieurs faiſant ceder la Compaſſion à la Juſtice, l abandonna, quoiqu'à regret, à toute ſa rigueur.

Depuis ce tems-là, me diſoit cet Ami véritable, après m'avoir raconté cette Hiſtoire, je n'ai point trouvé de Domeſtique à pouvoir prendre quelque confiance, ſi vous en exceptez ceux, que j'ai maintenant, dont je me tiens ſi aſſuré, que j'oſerois en repondre, vû les fortes épreuves ou je les ai mis.

Avant de paſſer outre, je ne puis m'empécher de rapporter ici les Reflexions judicieuſes, que fait un Autheur Anglois au ſujet de la Corruption univer-

verſelle qu'on voit parmi les Domeſtiques: quoique connuës de bien de gens, elles ſont trop utiles & trop intéreſſantes pour qu'un Lecteur, même qui les aura lû, n'en approuve pas la repetition. C'eſt ainſi qu'il s'explique.

Je ne connois aucun mal qui faſſe plus de tort à la Societé, que la Débauche ou la Negligence des Domeſtiques. Une bonne partie de la Licence, qui regne aujourd'hui parmi eux, peut être attribuée à la même Cauſe que cent autres ont remarqué avant moi; je veux dire, à la Coûtume qu'on a de leur donner tant par jour ou par ſémaine, pour leur dépenſe de bouche hors de la Maiſon. Cet exemple ſeul d'une fauſſe Oeconomie ſuffit pour débaucher toute la Nation des Valets, qui ne ſont tels de cette maniere qu'une partie de leur tems. Ou bien ils accompagnent leurs Maitres à des endroits, ou ils ſe trouvent pluſieurs enſembles pour aller boire bouteille; ou bien ils ſuivent leurs Maitres au Cabaret, ou, après les avoir ſervis à table, ils mangent leurs reſtes, & gardent ainſi leur argent pour d'autres occaſions.

De là vient, qu'ils ſont, dans un dégré inferieur, la même choſe que leurs Mai-

Maitres, & qu'ils affectent d'ordinaire de les copier. On peut voir en Livrée, des Badins, des Petits Maitres & des Ridicules aussi parfaits qu'il y en ait entre les Personnes à Equipages. Il est même assez commun, que, pour se divertir lorsqu'ils sont en débauche, ils prennent les noms & les titres des Gens de qualité qu'ils servent, & dont ils portent la Livrée. Ces Caracteres d'honneur & de distinction leur deviennent si familiers, que c'est une des Causes sans doute, qu'ils poussent l'insolence jusqu'à ne pas daigner saluër un Gentilhomme qu'ils connoissent fort bien, s'il n'est aussi connu de leurs Maitres.

L'Obscurité ou je vis, & mon humeur taciturne me permettent, si je le trouve à propos, de diner sans aucun scandale dans un Cabaret borgne, ou chez le Traiteur le plus magnifique. Je tombai l'autre jour par hazard, dans une de ces petites Auberges prés de la Chambre des Seigneurs, & j'entendis la Servante qui descendoit pour dire à l'Hôtesse, que Milord l'Evêque la ménaçoit avec des fermens exécrables de la jetter par la fenêtre, si elle n'apportoit de la Biére douce, & que Milord Duc vouloit de la Biére d'absinthe. Ma surprise

priſe augmenta, quand j'entendis de groſſes voix d'Hommes ruſtiques, qui raiſonnoient entre eux des affaires d'Etat ſous les noms des Seigneurs les plus illuſtres. Leur Converſation dura, juſqu'à-ce qu'un de leurs Camarades vint annoncer en courant, que la Chambre ſe levoit. Là deſſus toute la Compagnie deſcendit en foule, & tout le Cabaret fût rempli de tumulte, l'un cria de marquer Chopine de Biére pour un tel Marquis; l'autre de l'Huile & du Vinaigre pour un tel Comte; un troiſieme tant de Pintes de Biére pour arroſer le titre d'un tel nouveau Lord, & ainſi du reſte.

Il ſeroit inutile de parler ici, tant la choſe eſt de Notorieté publique, de cette cahuë de Valets de pied, qu'on trouve auprès des Cours de Juſtice & le long des dégrés qui conduiſent à l'Aſſemblée générale des Etats du Royaume. C'eſt là, ou l'on ſe moque de toutes ſortes de Perſonnes indifféremment, ou la Licence & le tumulte regnent à un ſi haut point, qu'on ſeroit diſpoſé à croire que tout n'eſt ici qu'un jeu, & qu'il n'y a ni ordre ni diſtinction parmi nous.

Un autre Lieu, ou ces Ames ſerviles ont pour ainſi dire la bride ſur le coû, eſt à l'entrée du *Hyde-Parc*, ou ils ſe tien-

tiennent pendant que les Dames & les Meſſrs. s'y promenent en Caroſſe. Chacun y eſt ſuivi de ſes Laquais, pour relever l'éclat de leur Magnificence, & ils ſont bien payés de leur Vanité, puiſque tout ce qui ſe dit à leurs tables, ou qui ſe fait dans leurs Maiſons, eſt là communiqué au public. Il faut avoüer d'ailleurs, qu'il y a de gens d'eſprit dans tous les états de la vie, & mêlés quelquefois avec cette Canaille occupée à ſe divertir. Je leur ai entendu railler des Coquêtes & de fauſſes Prudes, & tourner en ridicule l'inſolence & l'orgueil, avec autant de bon ſens & de vivacité, (à quelques termes près qui ſentoient leur mauvaiſe éducation) que l'on en puiſſe trouver dans les Societés les plus polies.

On remarque en général, que ceux, qui ſont au ſervice des autres, tachent de les imiter en quelque maniere: auſſi voit-on ſouvent des hommes d'intrigue & des Galans de profeſſion entre les Valets de pied, de même qu'aux Caffés & dans les meilleures Loges de la Comedie. Il y a quelque tems qu'on me raconta une plaiſante Avanture à cet égard. Le Valet d'un Capitaine aux Gardes, accoûtumé à des Rendez-vous amou-

amoureux de la nuit, ne manquoit jamais d'y aller revêtu des Habits de ſon Maitre, lorſqu'il ne craignoit pas ſon retour au Logis. Ce Drôle n'étoit pas mal-tourné, & il y a bien de Femmes qui ne s'arrêtent qu'à l'exterieur d'un Homme; outre, qu'il n'en ſçavoit guere moins que le Capitaine, il pouvoit auſſi griffonner de billets doux & ſoutenoit ſi bien une Converſation ſur les Lieux communs, qu'il avoit nombre de ce qu'on appelle bonnes Fortunes. Mais, il arriva un ſoir, qu'en deſcendant les dégrés d'un Cabaret avec le plus bel Habit de ſon Maitre ſur le Corps, & une Femme maſquée & bien miſe qu'il conduiſoit par la main, il trouva le Capitaine qui montoit en auſſi bonne Compagnie. Là deſſus il quitta la Dame, & s'approcha de lui d'un air aſſuré, pour lui dire, Monſieur, je ſçai que vous avez trop d'égard á votre honneur pour me donner de Coups de Canne avec ce digne Habit que je porte; d'ailleurs vous voyez qu'il y a une Dame intéreſſée; ainſi je me flatte que vous aurez la bonté de différer votre reſſentiment, juſqu'à-ce que j'aye pû vous découvrir tout dans une autre occaſion. Le Capitaine, choqué d'abord à la vûë de ce ſpectacle, fit une

I Pauſe,

Paufe ; mais il reprit bientôt fa Contenance ordinaire, & dit à l'oreille de fon Valet d'un air affez familier : Coquin, ramene ici la Dame, afin qu'elle demande grace pour toi: il ajoûta tout d'une fuite à haute voix ; penféz y bien, Guillaume, autrement je ne vous pardonnerai de ma vie. Le Gaillard rejoignit fa Maitreffe, & après l'avoir affurée d'un ton fort haut accompagné d'un ferment, que c'étoit la meilleure pâte d'homme qu'il y eut au Monde, il la conduifit à un Fiacre.

Les Reflexions que je viens de citer, je le repete, m'ont paru capables non feulement d'amufer un Lecteur, mais encore de le rendre attentif fur le choix de fes Domeftiques, tôt ou tard ces Coquins deviennent les plus grands Ennemis de leurs Maitres : pour preuve de cette vérité, je n'ai qu'à rappeller la Scéne tragique qui vient de fe paffer dans une Ville des fept Provinces-Unies.

Un Capitaine d'Infanterie, d'un âge fort avancé & extrêmement gouteux, fe voyoit forcé les trois quarts de l'année de garder le Lit, ou tout au moins fa Chambre. Dans un état auffi trifte, fa feule Confolation étoit d'avoir un Valet qu'il croyoit lui être véritablement

atta-

attaché, & dont les ſervices aſſidus lui faiſoient ſupporter ſes maux avec moins d'impatience.

Sa bonne foi étoit d'autant mieux fondée, que ce Domeſtique avoit déja ſervi quelques-uns de ſes Amis avec tout le zéle & fidélité poſſible; & il y avoit déja quelques années que lui même en faiſoit l'épreuve avec beaucoup de ſatisfaction. A ſon tour plein de reconnoiſſance en bon Maitre, s'il en fut jamais, il ne ceſſoit point de la lui témoigner, autant par ſa douceur que pas ſes bienfaits. Cependant ce malheureux, pouſſé par, je ne ſçai, quel inſtinct Diabolique, & la nuit étant déja fort avancée, entre dans la Chambre de ſon Maitre, & lui lache un coup de Piſtolet à la tête, qui, n'ayant pas tout à fait bien porté, détermine le Scelerat à recourir au Poignard, dont il le perce de pluſieurs coups: cela fait, il prend ſeulement ſa Montre & quelques Ducats qu'il trouve dans ſa bourſe & s'enfuit précipitamment. La frayeur, qui le ſaiſiſſoit à la reflexion du crime qu'il venoit de commettre, l'empecha ſans doute de fouiller dans ſes Coffres, ou il auroit trouvé de l'Argent comptant, de la Vaiſſelle & des Bijoux même d'aſſez grand

 prix,

prix, comme il conſte par l'Inventaire qui en a été fait. Cet horrible Aſſaſſinat vient de ſe commettre il n'y a pas deux mois de Notorieté publique, & l'Aſſaſſin vient d'être arrêté à Francfort, ſur le portrait qu'on en avoit inſeré dans les Gazettes, promettant cent Ducats de recompenſe à celui qui pourroit le livrer au pouvoir de la Juſtice.

Revenons à la joye que Philandre me témoignoit, de voir que ſes Domeſtiques s'étoient attachés à moi, ne cherchant uniquement qu'à lui plaire & à ſe conformer en tout à ſes ſentimens. Sa ſatisfaction n'étoit pas mal fondée ; ſon Ménage étoit des plus heureux & des mieux aſſortis ; ſon eſpece de Factotum, que je déſignerai ſous le nom de Gratian, François d'origine, étoit un Garçon de Famille, qui avoit eu certaine Education. Une malheureuſe affaire, ou le ſeul hazard l'avoit fait trouver, l'obligea de prendre parti dans les Troupes. Ayant été fait Priſonnier par les Hollandois, dégouté de la Guerre, il ne ſongea plus qu'à s'intriguer dans le Païs pour y gagner ſa vie. Ayant la main excellente pour l'Ecriture, il vint à la Haye, ou il ne fut pas long-tems à trouver à s'occuper.

La

La premiere Connoiſſance qu'il fit à la faveur de ſon Ecriture fut un eſpece de Miſantrope, qui ſe méloit de corriger des feuilles d'impreſſion. Celui-ci, le plus bizarre de tous les hommes & prévenu de lui-même au ſupréme dégré, prévoyant que ce nouveau débarqué avoit des talens, qui dans la ſuite pourroient obſcurcir les ſiens, remua, comme on dit, Ciel & Terre, pour l'empecher de ſe produire auprès des Libraires; & il y réüſſit ſi bien, que le pauvre Gratian fut obligé de ſe mettre au ſervice d'un Autheur, à la vérité de reputation & d'un vrai mérite; mais dont la Cuiſine étoit extrêmement maigre. N'importe, il falut faire de néceſſité vertu. Le voila donc inſtallé chez un célébre Membre du Parnaſſe, ou il trouva d'abord beaucoup à travailler & très peu à manger, non que l'Auteur fut avare, ni qu'à faute de conduite il ménageat peu le revenu de ſes travaux; c'étoit uniquement par un excés de bonté, que ce digne Ecrivain faiſoit très mal ſes affaires & manquoit même du néceſſaire, en devenant journellement la dupe de tous ceux généralement à qui il avoit à faire. Plein de probité & toujours dans un Enthouſiaſme, qui le fai-

 ſoit

ſoit juger du Caractère des autres par le ſien, après avoir mis un tems conſiderable à limer ſes Ouvrages, il les livroit ſans Précaution, ſouvent à des Gens de mauvaiſe foi, qui en faiſoient leur profit moyennant une bagatelle qu'ils lui lachoient ſeulement, pour ne pas le mettre hors d'état de continuer à devenir leur dupe: &, ſans le ſecours de mon cher Philandre, dont il étoit connu & qui lui faiſoit de tems en tems quelques Libéralités, il n'auroit jamais pû ſe ſoutenir comme il a fait juſqu'à ſa mort, qui eſt venuë le delivrer des miſeres de cette vie, ſur le point que mon Ami s'étoit propoſé de lui offrir la même place que j'ai occupé auprès de lui.

Par ce que je viens d'expoſer, on peut inferer aiſément, par quelle voye ledit Gratian fut connu de ſon Maître. A peine l'Autheur fut il enterré, que ſon Scribe entra au ſervice de Philandre, auprès de qui il ſe comporta ſi bien, qu'il gagna peu à peu toute ſa Confiance. La Fidélité & le bon Cœur de ſes deux autres Domeſtiques ne lui étoient pas moins connus, & il paroiſſoit toujours charmé de plus en plus, lorſqu'il en recevoit quelque nouvelle preuve, Celle, qu'ils venoient de lui en donner à mon occaſion, ſur-tout le flattoit extrême-

me-

mement: après m'en avoir marqué toute la ſatisfaction, nous nous rendimes mutuellement Compte de tout ce qui s'étoit paſſé d'intéreſſant depuis notre ſéparation. Il venoit de régler certaines affaires, qui le rendoient pour ainſi dire tout entier à lui-même. Je ne me trouvai pas tout à fait ſi libre, divers intérêts que j'avois à ménager demandoient que je fiſſe le Voyage d'Amſterdam, ce qui m'engagea à le lui propoſer. Il accepta le parti; &, reſolu de m'y accompagner, il ne me demanda que quatre jours pour s'y diſpoſer. J'employai ce tems préciſément à parcourir les dehors de la Haye, qui repondent parfaitement aux agrémens qu'on trouve en dedans.

A chaque Porte, qui ne peut ſe fermer que par un Pont-lévis, & qui eſt gardée par un petit détachement des Gardes, on trouve d'abord une Allée d'Arbres, qui vous conduit une lieuë loin plus ou moins, au bout de la quelle vous trouvez toujours une Ville, un Bourg ou un Village, qui ſouvent vaut mieux que bien de chétives Villes que j'ai vû dans certaines Provinces de France. A droit & à gauche de ces Allées ſont repanduës des Maiſons de

Campagnes ſuperbes, & nombre d'autres Bâtimens entourés de Jardins & des plus belles Prairies du monde, remplies d'une multitude de Beſtiaux, qui offrent à la vûë un objet ſurprennant & des plus agréables ; le tout bordé par des Canaux, ou l'on voit un nombre prodigieux de Barques ſe croiſer à chaque inſtant. J'ai dit, ce me ſemble, que nous logions hors la Porte de Scheveling, la Maiſon, qu'occupoit mon Ami, étoit juſtement avant celle ou loge actuellement Monſieur l'Ambaſſadeur de l'Impératrice de toutes les Ruſſies. On prétend, qu'un ex-Jéſuite, dévenu l'Intendant ou l'Homme d'affaires d'une Princeſſe d'Allemagne, l'avoit fait bâtir pour lui du ſuperflu de l'argent qu'on lui avoit confié pour l'édification du magnifique Hôtel qui eſt immédiatement après, ou ladite Princeſſe s'étoit rétirée & ou elle a enfin terminé le reſte de ſes jours, qui n'eſt autre que celui que je viens de déſigner par le ſéjour qu'y fait ſe ſuſdit Ambaſſadeur.

Ceux qui connoiſſent la ſituation du Païs, verront par-là, que notre Domicile étoit ſitué dans l'endroit de la Haye le plus ſain & le plus agréable. Pour en donner une idée juſte à ceux qui ne ſont

pas

pas au fait du terrain, figurez vous une Allée des plus ſuperbes, qui commence préciſément à la Porte, & vous conduit en faiſant un eſpece de Coude à une Barriere, ou toute Perſonne, ſans exception, doit d'abord mettre la main à la bourſe avant de la pouvoir franchir. Cela fait, un Portier, ou ſi vous voulez un Commis, vous ouvre d'abord aſſez gracieuſement une des grilles de fer; car il y en a deux, & vous paſſez librement. J'oubliois de dire, que, pour peu qu'on ſoit connu, ou qu'on ne vous ſoupçonne pas de vouloir frauder cette Gabelle, en faiſant un grand détour par les Dunes, on n'exige ordinairement le payement qu'au retour.

Immédiatement après la Barriere, tout Etranger ne peut qu'être frappé d'admiration à l'aſpect d'une grande Allée à perte de vûë en ligne droite, ſoutenuë à droit & à gauche par pluſieurs Contre-Allées, qui toutes enſemble forment un eſpece de Bois, & qui ne finit qu'à l'entrée d'un Village, qu'on nomme Scheveling, où, avant d'arriver vers le milieu de ladite Allée, on peut voir en ſe détournant à gauche une magnifique Maiſon de Campagne, appartenant à un des premiers Nobles. A droit & à gau-

che ce ne ſont que des Dunes, ou l'on a accordé aux Juifs un petit terrain où ils enterrent leurs morts. Le Village, qui termine cette belle promenade, eſt fameux par pluſieurs circonſtances. L'entrée d'abord en eſt riante, & les Maiſons y ſont aſſez propres & aſſez ſolides, quoique bâties ſur du ſable mouvant. On y trouve de Cabarets ſans nombre; mais, où un Etranger ſur-tout ne doit guere s'engager témérairement; vû que Meſſrs. les Hôtes ont la réputation d'étriller, pour ne pas dire écorcher, tout inconnu, qui s'aviſera de boire & de manger chez eux, ſans s'être auparavant précautionné contre un eſpece de Déſpotiſme, avec lequel ils exigent un argent exorbitant pour une très petite depenſe qu'on aura faite. J'en puis parler ſçavamment, ayant été le témoin d'une ſcéne qui ſe paſſa à cette occaſion chez l'Aubergiſte qui demeure au bord de la Mer, dont la Maiſon eſt ornée d'un balcon, d'ou l'on découvre l'Océan avec plus de plaiſir & de ſatisfaction que de tout autre Endroit. J'en fais l'exacte déſcription, afin qu'on ne ſe trompe pas dans la préférence qu'on pourroit lui donner par rapport à ſon agréable ſituation. L'Avanture, qui me donne lieu de ren-

dre publique l'Impertinence de ce mauvais Cabaretier, eſt d'ailleurs trop amuſante pour ne point l'inſerer ici. Voici dequoi il eſt queſtion.

Revenant de me promener le long de la Mer, j'apperçus une foule de monde qui entouroit le Cabaret en queſtion. Curieux, comme les autres, je courus m'informer dequoi il s'agiſſoit; ma ſurpriſe ne fut pas médiocre de voir ledit Maitre Cabaretier, quoique ſeul, faire face & ſe moquer même de l'Officier de Police du dit Lieu, qui s'étoit tranſporté là pour juger un différent qui étoit ſurvenu entre ledit Hôte & un jeune François, ſoi diſant Chevalier de . . . . . . Celui-ci croyant avoir à faire à des gens de ſon Païs, commença d'abord en entrant dans l'Auberge par affecter les airs de ſa Nation, & tranchant du petit Seigneur il débuta par demander de l'excellent Vin de Bourgogne. Au lieu du Bourgogne on lui ſervit d'un Vin rouge, qui n'en avoit ni le gout ni la couleur. Le Chevalier, ſans doute ayant ſoif, ne s'en apperçut qu'au ſecond coup. Choqué du procedé, il méditoit de faire tapage; heureuſement pour lui, un jeune Hollandois de ſa Connoiſſance qui étoit de la partie le retint, lui repréſentant

le

le danger qu'il y avoit de s'expoſer avec ces ſortes de Gens. Le François, quoique vif & pétulant, en comprit facilement toute la Conſequence, & faiſant un effort terrible ſur lui-même, il repreſenta gracieuſement à l'Hôte que ce n'étoit pas là du Vin de Bourgogne, qu'il le lui payeroit cependant comme tel, pourvû qu'il voulut bien lui en donner une bouteille du véritable, qu'il étoit aiſé de reconnoitre ſur-tout à la couleur: &, pour mieux l'engager à ne point le tromper une ſeconde fois, il lui paya ſur le champ cette premiere bouteille comme ſi elle avoit été buë.

Le Cabaretier plus ſenſible au profit qu'à la Politeſſe, court vite à ſa Cave, d'ou il lui auroit été très difficile d'apporter du Vin de Bourgogne, attendu qu'il n'en avoit pas; mais, pour n'en avoir point le démenti, il s'aviſa de faire un mélange de Vin blanc avec du Vin rouge: &, croyant d'en impoſer à ſon Homme par la Couleur, il porte comme en triomphe ladite bouteille, qu'il ſe met à vanter, comme ſi c'étoit un Vin qu'il eut reſervé pour la bouche d'un Prince. Le Chevalier, qui étoit un fin Gourmet, (je ne ſçai même s'il n'étoit pas Bourguignon), n'en eut pas plûtôt gou-

gouté qu'il dévina la ſupercherie. Indigné d'un ſi vilain procedé, l'impatience le prit: &, faiſant voler la bouteille par la fenêtre, il dit à l'Hôte; je vois bien, que vous vous moquez de nous; mais, n'importe, en reconnoiſſance aurons nous ſoin de vous recommander à nos Amis. Ce dernier trait ne fit pas plaiſir au Cabaretier, il voulut s'excuſer, mais le fait étoit trop clair pour en donner à garder. Le Chevalier, toujours prudent par le Conſeil de ſon Camarade, crainte de ne pouvoir plus ſe moderer, tire de l'argent de ſa poche & demande à l'Hôte, combien il lui faut pour cette derniere bouteille. Celui-ci, prévoyant ſans doute que ces Meſſrs. ne manqueroient pas de le décrier, prit le parti de leur faire, comme on dit, une querelle d'Allemand. Nos Gens s'en apperçurent à la ſomme qu'il exigeoit pour le dernier Vin, ne demandant pas moins de trois florins, que le François lui paya ſans marchander pour éviter toute ſuite de diſpute.

L'Hôte, qui ne s'attendoit pas à cette docilité, & voyant par-là avorter le deſſein qu'il avoit formé, pour, en les chicanant, les exciter à faire quelque mauvaiſe manœuvre, s'aviſa de demander

der le payement de la bouteille caſſée : &, ſur l'offre qu'on lui fit de la payer, il demanda cent florins, prétendant que c'étoit encore peu de choſe pour l'affront qu'on venoit de faire à ſon Commerce.

Si je n'avois pas été le témoin oculaire, & que je trouvaſſe un pareil incident dans quelque Rélation, je vous avoüe, que je le prendrois facilement pour un Conte fait à plaiſir. Rien cependant n'eſt plus vrai, & non ſeulement les Habitans de Scheveling, mais encore toute la Haye en pourroit rendre témoignage, après l'éclat qui s'en eſt enſuivi; car, ſur la plainte du François, le Bourguemaitre du Lieu ou ſe paſſoit cette Scéne, ayant voulu faire entendre raiſon au Cabaretier, il n'eut pas ſeulement le pouvoir de lui faire relacher une Chaiſe attéllée d'un Cheval, dont l'impertinent demandeur s'étoit d'abord ſaiſi, il falut pour cela recourir à la Juſtice de la Haye, qui, après de juſtes informations fit enfin rendre à Ceſar ce qui appartient à Ceſar.

Par le recit, que je viens de faire, on peut juger ſi j'ai raiſon de dire, qu'un Etranger ne doit point s'aviſer de faire quelque partie de table à Scheveling, ſans

ſans ſçavoir avec qui à traiter. Il faut rendre pourtant à chacun ce qui lui eſt dû, en conſequence j'avoüerai auſſi, qu'on y trouve pluſieurs Cabarets, ou l'on ſe contente d'exiger un prix raiſonnable, & l'on y peut hardiment boire & manger ſans crainte d'avanie.

Ce Village, à le bien conſiderer, paroit avoir eu beaucoup plus d'étenduë qu'il n'en a preſentement, on m'a même aſſuré, que le Clocher de la Paroiſſe, qui eſt aujourd'hui ſitué à l'extrêmité du côté de la Mer, étoit jadis au beau milieu, la fureur des vagues ayant miné peu à peu & détruit les Maiſons les plus proches. Cette Côte eſt très dangereuſe pour les Vaiſſeaux qui la cottoyent dans un tems de tempête, & rarement ſe garantiſſent-ils du péril qu'il y a à y venir échoüer, c'eſt pourquoi on y a établi un eſpece de Fanal, qu'on a grand ſoin de tenir allumé pendant toute la nuit. Les Eaux ſont ſi baſſes, qu'il n'y a que les Barques des Pêcheurs qui puiſſent entrer & ſortir, encore faut-il qu'elles ſoient conſtruites d'une maniere particuliere, ayant beaucoup de largeur & à proportion peu de longueur; d'ailleurs ſi legeres qu'on les tire à ſec, même juſques ſur le haut des Dunes, par

le

le moyen des Chevaux & de certaines machines rondes ſur leſquelles la Barque roule. Le nombre en doit être fort grand, puiſque j'y en ai vû près de cent, arrangées tout le long de la Côte, ce qui fait un vrai plaiſir à voir, & qu'on peut ſe donner ordinairement les Samedis, tous les Pêcheurs reprennant terre pour venir aſſiſter au Service du Dimanche.

Ce Village dépend de la Haye, la Pêche, qui fait ſon plus grand Commerce, rend les Habitans aiſés, les viſites frequentes, tant de ceux du Païs que des Etrangers y contribuent auſſi-bien qu'une Carmeſſe qui s'y tient toutes les années, où ſe rend une prodigieuſe quantité de Peuple, & qui fait le plus eſſentiel du revenu que donne la Barriere qu'il faut paſſer pour s'y rendre. Malheur pour lors à ceux qui marchent ſans précaution ſur cette route, ils riſquent certainement de ſe faire roüer vif ſans l'avoir mérité, par le nombre de Chariots qui vont & viennent ſans ceſſe, dont les Conducteurs, avides de gain & ſouvent ivres de génievre, cherchent à l'envie à ſe dévancer reciproquement : &, dans cet emportement, loin de faire attention à ceux qui pourroient ſe trouver ſur leur paſſage, ils forcent & foulent

lent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent. J'en ai vû la triste expérience dans la Personne d'un Homme de connoissance, qui, se promenant à pareil jour dans les Allées de Scheveling, fut terrassé sans pouvoir l'éviter, quoiqu'il eut prevû le coup : Accident, qui lui pensa couter la vie, ayant eu d'abord un bras cassé, & dont il n'est enfin revenu, que par des soins extraordinaires.

La Promenade la plus remarquable après celle de Scheveling à mon avis, c'est celle du Bois, qui n'est separé de la Ville que par un des Canaux qui l'entourent. Le premier agrément qui se presente à la vûë & dont peuvent joüir tous ceux qui habitent les Maisons magnifiques qui y font face, est un espece de Parc, où l'on voit paître nombre de Daims, qui sont sous la direction d'un Homme logé dans la même enceinte, & qui est preposé pour la garde de tout le Bois, qui est d'une assez grande étenduë, & dont les varietés fournissent, sur-tout pendant la belle Saison, à ceux qui s'y promenent des Amusemens qu'on ne trouve point ailleurs. Ici, par exemple, ce sont des Allées magnifiques, qui paroissent avoir été faites pour des

parties du jeu de Mail, & ou l'on voit aujourd'hui les Nobles & les Bourgeois ſe promener, les uns à pied & les autres en Caroſſe. Là, ce ſont des reduits ſombres, ou vont ſe mettre ceux qui cherchent à éviter les ardeurs du Soleil ou le grand jour. D'un côté vous y trouvez un Philoſophe, qui, tout concentré dans lui-même, cherche à pénétrer ce que la Nature a de plus caché. De l'autre, c'eſt un Soldat en rendez-vous avec une Fille de joye. Enfin, pour peu qu'on veuille en parcourir les différentes routes, on y verra des ſcénes, à peu près ſemblables à celles qui ſe paſſent dans un Bois de Boulogne, aux environs de Paris.

Sa Largeur n'eſt point conſiderable, ne s'étendant tout au plus que depuis la Porte qui conduit à Voorbourg, juſqu'à celle qui eſt vis-à-vis le Mail. En revanche ſa Longueur eſt de plus d'un gros quart d'heure de chemin, une Barriere en termine le bout, par où l'on paſſe ordinairement, quand on va à Leyde. A côté, près de la Barriere, eſt une Maiſon, appartenant au Prince d'Orange, où, aux ſentimens de Gens qui prétendent s'y connoître, il a fait des dépenſes extraordinaires, qui conviennent

peu

peu à la ſituation du terrain, ſur lequel elle eſt bâtie. A cette Maiſon ſuccedent pluſieurs autres de peu de conſideration, ſituées ſur le bord dudit Bois le long d'un grand chemin, qui conduit à la Haye, & qui forment un eſpece de petit Village, qu'on peut comparer à ces petites Guinguettes, qui ſont aux Portes de Paris, & où, ce qu'on appelle le petit Peuple, va ſe divertir, ſurtout le Dimanche. Ces Recréations populaires n'ont rien de particulier ni d'extraordinaire: paſſons outre.

Hors la Porte, par laquelle on entre en venant de Delft, Ville dont j'ai déja fait mention, outre le grand Canal qui fournit de l'eau à tous les autres de la Haye, & ou toutes les Barques viennent aborder, on a le plaiſir de voir d'abord une grande étenduë de Prairies, bordées de pluſieurs Maiſons de Campagne: &, à peine a-t-on fait trente ou quarante pas, qu'on apperçoit, en tournant ſur la main droite, une grande Allée, qui vous conduit droit à Ryswick, Village, quoique petit, aſſez agréable, & rénommé par le Traité de Paix qui y fut conclu l'année 1697. entre la France & pluſieurs autres Puiſſances Confédérées; Traité, par lequel le

Grand Prince d'Orange fut reconnu Roi d'Angleterre ſous le nom de Guillaume &c. Ce fut dans un Château, ſitué à quelque diſtance dudit Village, appartenant au dit Prince, que ſe tinrent les Conférences entre Meſſrs. les Plénipotentiaires. Ce Château n'eſt pas le ſeul qui embellit les environs de Ryswick, il y a encore pluſieurs autres Maiſons magnifiques, & ou l'on n'a rien épargné pour en rendre le ſéjour charmant & délicieux,

Si je voulois entrer dans un détail général & circonſtancié de tout ce qu'il y a de beau & de remarquable dans les ſeuls dehors de la Haye, je trouverois certainement aſſez de matiere pour remplir pluſieurs volumes; mais, comme mon but principal n'eſt que d'amuſer utilement un Lecteur, je ne ferai pour ainſi dire que voltiger, afin de lui rendre mes Remarques moins ennuïeuſes par une varieté, qui ne géne point ſon attention. Achevons donc de faire le tour de la Haye: &, ſortant par une Porte, qui méne droit à un Village qu'on nomme Losduynes, nous y trouverons d'abord comme partout ailleurs une Allée d'Arbres le long d'un grand Canal, qui va ſe terminer audit Village

de Losduynes. A droit & à gauche ce ne ſont non-plus que des Maiſons de Plaiſance, entremélées d'autres, occupées par des Païſans, tous gens aiſés pour la plus part & Catholiques Romains, en faveur deſquels on a accordé un terrain, où l'on voit encore les maſures d'une de leurs anciennes Egliſes, pour enterrer les Papiſtes. (Nom, que certains Reformés affectent ſouvent de leur donner par un eſpece de mépris, prétendant par-là leur diſputer le titre de Catholiques . . . .)

Je ne ſçai, ſi le Lecteur trouvera que j'ai aſſez bien employé les quatre jours que je m'étois reſervé pour viſiter les dehors de la Haye? Quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois preſentement lui en dire d'avantage; car, Philandre vient de m'avertir en hâte, que le Bâteau, qui nous doit méner à Leyde, va partir. C'eſt la route que nous nous étions propoſé de prendre, pour avoir le plaiſir d'admirer en paſſant cette fameuſe Academie de Hollande, & de voir en ſuite la Ville de Haarlem, avant d'arriver à celle d'Amſterdam,

Quelque Critique de mauvaiſe humeur déſapprouvera peut-être, que je faſſe voyager mon Ami comme le plus ſimple

Bourgeois, après le lui avoir répréſenté comme un Homme extrêmement riche, & en état par conſequent de voyager & de vivre plus noblement. Pour y repondre, je le prierai de ſe ſouvenir, que, quoiqu'en état de figurer, je lui ai toujours depeint ce Perſonnage comme un vrai Philoſophe, qui, mépriſant un vain Faſte de Grandeur, ne trouve de véritable ſatisfaction qu'à reflechir ſolidement, & à éviter les embarras qu'entraine toujours après ſoi l'orgueil malplacé d'un Homme, qui met tout ſon plaiſir à faire parade de ſes Richeſſes. Loin donc de prendre un Caroſſe à ſix Chevaux, comme nous aurions pû le faire, nous primes la Barque de Leyde, qui part préciſément à ſept heures du matin. Quoique nous euſſions pris les devans, pour y pouvoir trouver deux des meilleures places, notre diligence fut inutile, & nous aurions été placés très-mal ſans l'offre obligeante, que nous firent deux Etrangers de bonne mine, qui avoient loüé une eſpece de petite Chambre ſéparée, qu'on nomme le *Roef*.

Après les premieres Civilités, & un moment de ſilence reſpectif, peu-à-peu nous commençames à nous communiquer plus

plus familierement. L'un de ces deux inconnus étoit Allemand d'origine & l'autre Moſcovite, tous deux Gens d'eſprit & de bon ſens, parlant pluſieurs Langues, & qui voyageoient de concert pour s'inſtruire des Mœurs & des Coûtumes des Nations, qui leur étoient étrangeres. Ayant commencé par les Regions les plus éloignées, il avoient déja parcouru la plus grande partie de l'Aſie, d'où rentrant en Europe, il ne leur reſtoit plus à voir que la Hollande. C'eſt-ce qu'ils nous apprirent inſenſiblement, leur grande expérience les mettant bien-tôt au fait de notre Caractere, ils ne héſiterent point de s'ouvrir aſſez familierement à nous.

J'étois charmé de leur entendre raconter mille faits, les uns plus intéreſſans que les autres; lorſque l'Allemand s'aviſa de rompre tout d'un coup la Converſation, en nous propoſant un Déjeûner, qui, ſelon la loüable Coûtume de ſa Nation, conſiſtoit en quelques tranches d'un excellent jambon de Weſtphalie, ſoutenu de pluſieurs bouteilles d'un Vin qu'il aſſuroit être auſſi d'un goût exquis. La propoſition, quoique faite avec grace & en Homme qui ſçavoit ſon monde, ſurvint là fort mal-à-propos

pour nous, ces ſortes de Déjeûners m'étoient abſolument inconnus auſſi-bien qu'à Philandre. Naturellement ſobres, quelques taſſes de Thé, avec un biſcuit ou quelque autre bagatelle de cette eſpece, ſuffiſoient pour nous faire attendre un bon Diner ſans impatience. Les deux Voyageurs, ſurpris de notre indiference pour les mets, dont ils prétendoient nous regaler; commencerent à nous railler làdeſſus: &, ſi dans pluſieurs traits, qu'ils nous lancerent à ce ſujet, la Raiſon n'étoit pas de leur côté, en revanche aſſaiſonnoient-ils tout ce qu'ils diſoient, d'une maniere à ſe faire écouter avec plaiſir & à nous obliger même à cherche de raiſons ſolides pour combattre leurs Objections. Sur ce que nous inſiſtions contre l'uſage immoderé qu'on fait du Vin, ſur-tout en Allemagne, lui citant la Sobrieté des Turcs ſur cet Article; voici le diſcours qu'il nous tint à ce propos.

Les Peuples Chrétiens de l'Europe, nous dit-il, ſont trop perſuadés, qu'ils ſont les plus civiliſés des Hommes, & que pour la grandeur des Sentimens, la force d'eſprit & l'agrément des manieres, les autres Habitans du Monde leur ſont inferieurs. On pourroit dire, que

cette

cette Objection eſt plûtôt fondée ſur notre amour propre que ſur la Raiſon, & d'abord cette Objection auroit quelque apparence; mais, ſelon moi, rien n'eſt plus frivole que cette Objection. Pour combattre le goût, que la Nation Allemande en général peut avoir pour le Vin, en quoi l'on prétend, qu'elle ſurpaſſe les autres Nations, vous me citez une Loi bizarre, qui deffend aux Turcs d'en faire uſage: je l'appelle bizarre avec d'autant plus de fondement, qu'elle force un malheureux Mahometan de recourir à un reméde très pernicieux, pour ſuppléer en quelque maniere au défaut de cette précieuſe Liqueur.

Un Turc, par exemple, qui ſent que la Nature humaine a beſoin de ſecours pour s'égayer, s'accoûtume à prendre de l'Opium. Cette Drogue, pendant quelques heures, repand la joye dans ſon Cœur, & le rend actif & propre à vaquer à ſes affaires; mais, quelque tems après, elle le jette dans une Langueur ſuivie d'un profond Sommeil. L'Uſage continuel, que les Turcs font de l'Opium, les affoiblit peu-à-peu, en épuiſant leurs eſprits, il hâte leur Vieilleſſe, & les conduit au tombeau

comme par une eſpece d'extinction. Quelle Coûtume barbare ! & combien ne ſommes nous pas plus dignes de la Raiſon, qui n'eſt donnée aux hommes que pour diriger leur Conduite.

Le Vin eſt un vrai Preſent de la Nature, lequel nous n'avons point l'extravagance de rejetter, nous en prennons avec plaiſir, & montrons le cas que nous en faiſons, en nous faiſant honneur d'en boire une quantité prodigieuſe. J'avoüe, qu'il ôte quelques-fois avec la Raiſon la Capacité d'agir; mais, auſſi ne s'en ſert-on pas dans cette vûë, on ne cherche que le plaiſir dans cette Liqueur agréable: & tout bien conſideré, la Raiſon eſt un meuble fort inutile à celui qui ſe propoſe uniquement de ſe divertir. Il faut avoüer encore, que l'uſage exceſſif de cette boiſſon cauſe des maladies; mais, on à la Coûtume de mépriſer les malheurs futûrs, pour ne pas être arrêté dans les plaiſirs preſens. Ces malheurs, ſont ils arrivés, on les ſouffre d'un Courage héroique: &, quand les douleurs ſont rallenties, on les provoque de nouveau par les mêmes moyens, qui les ont déja cauſées par le paſſé. Enfin, on prend le tems comme il vient, & l'on ſe reſoud noblement

blement à partager ſes jours entre la ſouffrance & la Volupté qui en eſt l'origine. D'ailleurs, on eſt conſolé de ce qu'on ſouffre, par l'eſtime & l'appui qu'on s'acquiert parmi les honnêtes Gens, en triomphant dans les Combats Bachiques, ou l'on a le plaiſir de voir ſouvent les plus grands Faquins ſe meſurer avec les Perſonnes les plus qualifiées. Je conviendrai encore, que le Vin hâte la Mort comme l'Opium; mais, n'eſt-ce pas un honneur, de mourir en Beuveur héroique, & de ſurvivre à ſoi-même par une Reputation auſſi brillante que celle des plus fameux Conquerans? . . . .

Aux propos, que je viens de tenir, continua-t-il, en rompant le fil de ſon diſcours, vous m'allez ſans doute regarder comme un des ces grands Beuveurs de ma Nation, dont la plûpart font conſiſter leur gloire à pouvoir boire prodigieuſement ſans s'ennivrer. Déſabuſez vous, je confeſſe, que j'aime naturellement le Vin; mais, la Raiſon, dont je ſçai me ſervir à propos, m'empêche d'en faire un mauvais uſage, & le petit diſcours, que je viens de faire, n'a été que pour vous prouver, que je connois parfaitement tout le mauvais d'une

d'une Liqueur ſemblable priſe ſans modération.

Là-deſſus s'étant mis à déjeûner, il fit tant qu'il nous engagea à lui tenir Compagnie. Nous goûtames donc de ſon Vin, que je trouvai excellent auſſi-bien que le jambon : & , toute reflexion faite, je trouvai, qu'un Déjeûner de cette nature valoit bien cinq où ſix taſſes de Thé infuſé, dont la principale vertu ſelon moi conſiſte dans l'eau chaude.

L'agréable Converſation de ces deux Etrangers nous fit trouver le Voyage de la Haye à Leyde très court. Concentrés pour ainſi dire dans notre Loge, à peine croyions nous être à moitié chemin, quand nous nous trouvames aux Portes de la Ville; c'eſt là, où les deux inconnus prirent congé de nous, pour ſe rendre chez un fameux Profeſſeur de l'Univerſité, pour lequel ils avoient des Lettres de Recommandation. Pour moi, qui n'avois jamais été dans la Ville où nous venions d'aborder, j'avois heureuſement un bon guide, capable non ſeulement de me montrer le chemin, mais encore de me donner des inſtructions ſur bien de choſes étonnantes, qui s'alloient offrir à ma vûë.

La premiere, qui me frappa, c'étoit une

une nombreuſe Jeuneſſe, toute habillée de longues Robes de Satin ou de toile peinte. Les uns les portoient ouvertes & les laiſſoient trainer à terre, & les autres les avoient ceintes d'une Courroye, qui pouvoit auſſi ſervir à ſoutenir une Epée. J'en vis auſſi quelques-uns coëffés d'une petite Perruque d'Abbé, & d'un Chapeau avec un grand & large bord d'or ou d'argent, au lieu que quelques autres ne portoient que des Bonnets, qui me paroiſſoient être bien mieux aſſortis à leurs Robes trainantes. Tirez moi d'embarras, dis-je à mon Ami. Eſt-cela une Colonie, qui d'un Païs étranger s'eſt venuë établir ici? &, qui auſſi idolatre de ſes manieres que nous le puiſſions être, nous autres François, s'obſtine à ne ſe point habiller comme la Nation à laquelle elle s'eſt unie? ....

Je ne ſçai, me repondit Philandre, ſi l'on pourroit donner à cette Jeuneſſe le nom de Colonie; toujours eſt-il ſûr, que c'eſt un aſſemblage d'Etrangers d'entre preſque toutes les Nations de l'Europe, leſquels viennent pour un petit nombre d'années ſe rendre membres d'une Societé, qu'on peut appeller à juſte titre une Republique dans une Republique. En effet, elle n'eſt point ſoumiſe aux Loix,

Loix, qui obligent les autres Habitans de ces Lieux, elle a ſes Magiſtrats & ſes Statuts particuliers; & peu s'en faut, qu'une ſouveraine Licence ne leur tienne lieu de Loi.

La Ville, continua-t-il, qui renferme cette Republique dans l'enceinte de ſes murailles, a mérité autrefois, en ſe deffendant courageuſement contre ſes Ennemis, le Privilége de loger ces Hôtes ſouvent d'une humeur très reveche, & d'en ſouffrir patiemment les inſultes. Au reſte, cette Republique eſt appellée Academie, ou bien Univerſité, & les plus ſages de ſes ſujets ſe font une occupation ſerieuſe d'aller tous les jours dans certaines Aſſemblées, qu'on nomme Collége, pour y travailler la plûpart à ſe defaire de tout ce que leurs Eſprits & leurs manieres ont de naturel, en faveur d'une certaine Erudition, qui depuis long-tems ſemble s'être brouillée avec la Nature. C'eſt-là, qu'on apprend à changer les tons de la voix, proportionnés aux différens mouvemens de l'Ame, contre la Déclamation, qui, dégageant la parole de l'Empire du Cœur, l'aſſervit à certaines regles bizarres, qui ſont d'autant plus admirées qu'elles s'éloignent de l'uſage ordinaire. C'eſt-là, qu'on ſe fait

une

une habitude de respecter aveuglement la vénérable Antiquité, & d'imposer silence à la Raison & au Sens commun, dés qu'on entend parler un Ancien ou son Interprête. Enfin, c'est-là, qu'on apprend à soutenir un sentiment jusqu'au dernier souffle de ses Poûmons, & à se faire une gloire de prouver par des raisonnemens également plausibles, tantôt qu'une chose est, & tantôt que cette même chose n'est pas...

J'en reviens toujours à cet habillement, lui dis-je. A quoi bon se distinguer de la sorte des autres Habitans de ces Provinces? se pourroit-il, que cette Robe fut un espece de deshabillé, & seroit-ce la Coûtume de ces Messieurs, de sortir à cette heure du lit?.. La seule raison, repartit mon Interprête, de s'habiller de la sorte, c'est la Commodité, qu'ils preferent en véritables Philosophes à l'embarras des Modes. Il en est à peu près de cette longue Robe, comme du Manteau des anciens Sages, qui étoit toujours commode & toujours de Saison; elle peut servir la nuit de couverture, le jour d'habit, & dans le mauvais tems de Capôte; s'il fait chaud, on l'ouvre, fait-il froid, on la resserre: &, s'agit-il de casser des vitres ou de rosser le Guet, on la trousse.

Tout

Tout en diſcourant de cette maniere nous nous trouvames devant un vieux Bâtiment, ou le mélange confus de cent voix différentes faiſoit un tintamarre ſi effroyable, qu'on auroit juré qu'une vingtaine de Perſonnes tout-au-moins s'égorgeoient là-dedans. La Curioſité fit, que j'engageai Philandre à y entrer, d'abord j'y démélai, au travers d'une epaiſſe fumée de tabac, un bon nombre de jeunes Gens, qui, tout en criant, trouvoient le moyen d'avaler, celui-ci du Caffé, celui-là du Chocolat, & pluſieurs autres de l'Eau de Vie, pour preparer leur Eſtomac à une Débauche ſolemnelle. Elle ſe devoit faire chez un jeune Homme, qui vouloit célébrer avec ſes Compagnons l'honneur d'avoir été reçu ce jour-là parmi les Sçavans titrés, qui, par des Lettres Patentes, vous authoriſent ſouvent à ne rien valoir ſi vous le jugez à propos.

Il ſembloit, que dans ce Lieu enfumé, toutes les Langues de l'Europe s'étoient donné un Rendez-vous, pour ſe diſputer la gloire de fournir les termes les plus énergiques aux Jureurs les plus déterminés. Le Jeu, qui donne d'ordinaire les plus belles occaſions d'exercer l'Art de jurer pathétiquement, n'y man-

quoit pas: &, à trois différens Billards, ou l'on faisoit paroitre en même-tems son talent pour la Chicane, on voyoit souvent la Masse & les Billes voler en l'air, pour les coups les plus faciles à décider; mais, après avoir bien tempêté & s'être dit des injures, qui, selon le cours ordinaire du Monde, devoient être suivies des effets les plus violens, ces prudens Eléves de Minerve, se reglant sur les instructions qu'elle avoit autrefois données au turbulant Achille, laissoient-là les voyes de fait: &, sans aller bouder comme ce Héros, se remettoient tranquillement à joüer. Modération très loüable, quand elle vient surtout d'un Principe de Christianisme.

Pendant que dans cet Endroit-là, il regnoit un mélange confus de Paix & de Guerre, j'entendis d'un autre côté de grands éclats de rire, qui me firent prêter attention à ce qui pouvoit en être la cause. C'étoit un grand Flandrin, qui s'érigeoit en Diseur de bons mots, à la faveur de quelques vieux Contes, qui depuis plus de cinquante ans avoient embelli l'Almanac, & fait rire les Laquais & les Savetiers. Son Eloquence avoit assemblé un Cercle attentif de ses Admirateurs, qui l'écoutoient la bouche

ouverte, & qui se faisoient une Loi de rire à gorge déployées, aussi-tôt que le Nigaud qui les amusoit leur en donnoit le signal, en riant le premier. Celui, qui auroit gardé un air froid pendant la joye générale, auroit passé pour le plus stupide des Hommes: &, pour peu qu'on eut soin de sa Reputation, il faloit s'épanoüir la rate comme les autres. Tout ce que les railleries de notre bel Esprit avoient de plus fin, n'étoient que des saletés exprimées sans détour, & capables de dégouter quiconque n'étoit pas absolument déstitué de Pudeur & de Politesse.

Parmi cette Troupe j'en remarquai quelques-uns, habillés à la maniere ordinaire; mais, on voyoit aisément, qu'ils n'y étoient pas accoûtumés, & on les auroit pris pour des anciens Moscovites travéstis, qui auroient mis un Habit à la Françoise pour la premiere fois de leur vie. Ils ne laissoient pas d'être magnifiques; mais, les différentes piéces, qui composoient leur Habillement, étoient si mal assorties, qu'ils sembloient avoir voulu representer sur eux un conflit de Coûleurs les plus opposées. C'étoient d'Habits rouges, de Vestes bleües, de Bas blancs, & des Souliers avec des oreilles rouges ou jaunes; ajoutez à cela un petit Chapeau
&

& une grande Perruque, ou un grand Chapeau & une petite Perruque; une longue Epée ceinte par dessus l'Habit, ou du moins pàr dessus la Veste; un air enfin, moitié Pedant moitié Bréteur.

Tandis que je reflechissois sur ce gout bizarre de se mettre, deux Etourdis, qui joüoient aux Dames, prirent querelle & prêts à se jetter le Damier & les Dames à la tête. Sortòns d'ici, me dit Philandre, me tirant par le bras, ma Philosophie n'y peut plus tenir. Je le suivis; & comme nous avions resolu de ne partir que le lendemain pour Amsterdam, nous fumes voir un Pere Carme, pour qui le Pere Anselme avoit donné certaines Commissions à mon Ami. Ce bon Missionnaire étoit chargé du soin Pastoral qu'exige une Eglise Catholique, tolerée à la demande d'un Roi de France, qui exigea cette Condescendance de la Republique, pour faciliter le moyen, d'assister au Service Divin selon l'usage Romain, à quelques Troupes auxiliaires qu'il leur envoyoit. Ce bon Religieux nous reçût aussi affectueusement qu'auroit pû faire l'Ami commun, qui nous engageoit à le voir: &, connoissant Philandre de reputation, il saisit cette occasion avec transport, pour

lui faire mille Politesses aussi-bien qu'à moi. Resolu de nous retenir à loger chez lui, il s'y prit de façon, que nous ne pûmes nous en dispenser, quelque envie que nous eussions d'aller nous tranquilliser à l'Auberge.

La premiere chose, à laquelle il nous assujettit selon la Coûtume du Païs, fut de nous rafraichir, après-quoi nous étant mis à raisonner sur plusieurs choses, nous ne fumes pas long-tems à remarquer la force & la supériorité de son génie; non, qu'il s'attachat à le faire briller, il étoit trop modeste pour cela, il avoit au contraire beau vouloir le cacher, la maniere aisée & naturelle, dont-il s'exprimoit sur les questions les plus difficiles, le faisoit d'abord connoitre pour ce qu'il étoit: c'est aussi son mérite personnel qui le faisoit estimer & même honnorer de tout Leyde, sans en excepter même ceux, qui sembloient avoir quelque intérêt particulier à diminuer sa reputation, par la différence des sentimens de Religion, que leur Ministere obligeoit journellement de prêcher en public. Bien éloigné de ce Zèle indiscret & mal-entendu, qui fait le plus souvent tout le mérite d'un Prêtre ou d'un Moine, qu'on envoye fort imprudem-

demment comme Miſſionnaires dans ce Païs, il ne s'attachoit ſimplement qu'à inſtruire de bonne foi, & à inſpirer à ſon cher Troupeau cette Charité & cet Eſprit Evangélique, qui fait le principal de la Religion. Auſſi voyoit-on avec Edification tous ſes Paroiſſiens ſe conformer avec la derniere exactitude aux Loix les plus ſevéres de l'Etat: &, ſans s'amuſer comme bien d'autres à cenſurer les ſentimens d'un Reformé, leur unique attention étoit de gagner leur Eſtime & leur Amitié.

Après ce Portrait, que je viens de faire, il n'eſt pas ſurprennant que ce digne Religieux fut aimè & généralement eſtimé. Philandre, charmé de ſa douceur & de ſes manieres, ne héſita pas un inſtant de s'attacher à lui d'une véritable inclination. Inſtruit du deſſein que nous avions, de partir le lendemain pour Amſterdam, il n'oublia rien pour retarder notre départ; mais nos méſures étoient priſes: d'ailleurs, mes affaires ne ſouffroient guere plus de rétardement. Nous lui dimes à Dieu, après bien des aſſurances d'une Amitié réciproque: &, pour continuer le Voyage ſur le même ton que nous l'avions commencé, nous primes la Barque de Leyde, qui nous

ména dans quatre heures à la Ville de Haarlem, recommandable par le grand Commerce de Toiles qu'on y fait, & que nous ne fimes que traverſer rapidement, pour ne pas manquer celle qui devoit nous conduire à Amſterdam, où nous arrivames vers les cinq heures du ſoir.

Notre premier ſoin fut de chercher à nous placer dans une Auberge tranquille, à portée cependant de l'endroit où mes affaires particulieres m'appelloient; c'étoit dans une petite ruë aſſez près de la Bourſe, & où fort à propos nous trouvames un Bourdelois, qui s'offrit à nous loger & à nous traiter à notre fantaiſie; ſon nom, ſi je m'en ſouviens, étoit Démarets.

A pourſuivre comme j'ai commencé, ce ſeroit ici que je devrois donner quelque idée de cette grande & ſuperbe Cité; mais, l'impatience où l'on doit être naturellement, de ſçavoir la nature des affaires qui m'y appelloient, doit ce me ſemble l'emporter. Voici une des raiſons eſſentielles qui m'avoit déterminé à faire le Voyage de Hollande.

Un de mes Couſins germains, Fils unique, ayant dès ſon bas age perdu, comme on dit, Pere & Mere, fut mis ſous la tutelle du mien, qui, le regardant comme

comme un autre de ses Enfans, le prit d'abord dans sa Maison, & lui donna sans la moindre prédilection les mêmes soins, n'étant pas moins attentif à son Education qu'à la mienne. Devenu le fidele Compagnon de tous mes Exercices, nous nous liames d'une véritable Amitié, quoique nos inclinations fussent différentes. Naturellement Ennemi du tapage, je ne me sentois du gout que pour les Sciences, que j'envisageois comme un moyen infaillible de parvenir un jour à certaine tranquillité Philosophique, qu'un Precepteur, que j'avois, me prêchoit sans cesse. Mon Cousin, que je nommerai de la Salle, quoique d'un bon Naturel & du meilleur Cœur du monde, paroissoit être d'un tempérament très-opposé. Le tumulte & le brillant de la Guerre lui plaisoient infiniment, & par consequent tous les Exercices qui pouvoient y avoir quelque rapport; comme la Chasse, monter à Cheval, faire des Armes &c. c'est-ce qui fit que mon Pere se détermina à lui laisser embrasser le parti des Armes, n'ayant fait ses Etudes qu'à la hâte & en jeune Homme, qui ne s'y appliquoit qu'à contre-cœur.

Tout le Monde convient, que le Ser-

vice dans les Troupes de France est fort ingrat pour un jeune Homme, sur-tout qui n'a point un certain bien pour y figurer. Mon Cousin étoit à l'abri de cet inconvenient, ses Parens lui avoient laissé un Patrimoine assez considérable, pour pouvoir en ce genre figurer même en Homme de la premiere Condition, & son Tuteur ne hésita pas un moment, ses Etudes faites, comme j'ai dit, tant bien que mal, de l'envoyer à Paris, où il entra d'abord Pensionnaire chez Monsieur de Longpré, fameux Ecuyer du Roi, dont le mérite & la reputation faisoient, que les Seigneurs du premier Ordre donnoient souvent la préférence à son Académie pour y faire leurs Exercices. Son Hôtel étoit situé dans le Fauxbourg St. Germain près de la ruë Tarane, à une très petite distance du grand Hôtel de la F..... Le Nêveu du feu Duc de ce nom étoit alors à peu-près de l'âge de mon Cousin & frequentoit comme externe ladite Académie. Soit par une vertu sympatique ou autrement, ce jeune Seigneur & la Salle ne se virent pas plûtôt, qu'ils firent Connoissance, & se lierent peu-à-peu d'une Amitié si forte, qu'ils devinrent inséparables. Cette étroite liaison lui procura d'abord mille agrémens,

mens, & certaine familiarité avec des Gens, dont-il n'auroit guere pû approcher autrement qu'avec un profond Respect.

Entre les Seigneurs du premier Ordre auprès de qui son nouvel Ami l'introduisit, il eut le bonheur d'être reçu & vû de très-bon œil chez Monsieur le Marquis de B...., à present Duc, Cordon Bleu & Maréchal de France. Le feu Duc de la F...., auprès duquel il avoit un accés familier, secondant l'inclination de son Neveu, l'honnoroit aussi d'une bienveillance particuliere, & mon Cousin s'attacha si bien à cultiver ces deux puissantes Protections, qu'au sortir de son Académie il obtint sans peine une place dans la premiere Compagnie des Mousquetaires.

Dans ce nouveau Poste, quoique jeune, bienfait & ne manquant point d'argent; le croiroit-on? au lieu de donner dans le Libertinage à l'exemple de plusieurs de ses Camarades, toute son application étoit de faire sa cour à ses Protecteurs, après avoir rempli les devoirs qu'exigeoient le service où il étoit entré. Une Conduite aussi sage le faisoit remarquer & estimer généralement de tous ceux qui le connoissoient. Les Ducs de B.... & de la F.... se disputoient sou-

vent le plaiſir de l'avoir, tantôt à leur Table, tantôt à leurs Maiſons de Campagne &c. La Salle, profitant de leur bonne volonté, ne négligeoit rien pour en mériter la continuation: &, pénétré d'une véritable reconnoiſſance, il étoit ſans ceſſe à chercher les occaſions à pouvoir donner quelque preuve éclatante de ſon Zéle pour le ſervice de ces deux Seigneurs. Il ne la trouva que trop à la fin, & c'eſt-ce qui mit non ſeulement un obſtacle invincible à ſa fortune naiſſante; mais qui l'obligea comme vous allez voir, à rénoncer à ſa Patrie pour le reſte de ſes jours.

Les malheureuſes affaires du fameux Syſtéme de Law, ayant donné quelque atteinte à la reputation & à la gloire du Duc de la F . . . ., le hazard fit, que mon Couſin ſe trouva dans une Aſſemblée, où un Cavalier, Homme de Guerre & diſtingué par ſa Naiſſance, s'aviſa d'appoſtropher ce Seigneur & d'en parler d'une maniere très-peu convenable. La Salle ne pût l'entendre ſans colere: &, retorquant vivement tout ce qui ſe diſoit à cette occaſion, la diſpute alla ſi loin, que les deux Champions, piqués au vif, ſortirent & allerent ſe battre derriere la Chartreuſe. Mon Couſin

ſin ſortit Vainqueur du combat par la défaite de ſon Ennemi, qu'il tua roide mort ſur la place.

L'Action faite, il courut ſur le champ la communiquer au Seigneur qui avoit été la cauſe innocente de la querelle. Celui-ci, ſenſible autant qu'on le pût être au malheur qui venoit d'arriver, ſongea d'abord à le faire évader comme la choſe la plus preſſée. Le mort étant, comme j'ai dit, Homme de Naiſſance; l'affaire ne pouvoit que mal tourner pour ſon Adverſaire s'il venoit à tomber entre les mains de la Juſtice; c'eſt pourquoi, de l'avis du Duc de B. . . . on lui facilita ſur le champ la ſortie du Royaume, en lui procurant une Chaiſe de Poſte aux Armes du Duc d'Orleans, chez qui ledit Seigneur de B . . . . pouvoit alors beaucoup, étant premier Ecuyer de ſon Alteſſe Royale: & c'eſt auſſi par ſon grand Credit auprès de ce Prince, que mon Couſin eut le bonheur de faire paſſer en Hollande le plus liquide de ſes grands Biens, qui ſans une Protection auſſi puiſſante euſſent été infailliblement confiſqués; car le Procureur général, après avoir pris connoiſſance de l'affaire, avoit fait inſtruire le procès de façon, que le Dûël avéré ne laiſ-

laiſſoit plus au malheureux la Salle aucune eſpérance de retour.

Dans cette dure ſituation, pour un Homme ſur-tout qui aime ſa Patrie, cependant il prit ſon parti: &, ſans doute par un inſtinct ſecret de la Divine Providence, dont on ne ſçauroit aſſez admirer les reſſorts, on le vit changer ſi ſubitement de gout & d'humeur, qu'il avoit de la peine à ſe reconnoitre lui même. Après bien de reflexions ſur le changement de ſa fortune, il conclut, que l'état qu'il avoit embraſſé pour vivre content & plus gracieuſement dans le Monde, étoit ſujet à trop de viciſſitudes, & qu'une vie tranquille & ſédentaire lui convenoit beaucoup mieux dans l'état où il ſe trouvoit; c'eſt-ce qui le détermina à placer ſolidement, s'il étoit poſſible, un argent conſidérable qu'il avoit retiré de la vente de ſes Biens. Il conſulta pour cela quelques Négocians, dont-il étoit connu & qui faiſoient leur ſéjour à Amſterdam; & c'eſt par leur conſeil qu'il le convertit en Actions, l'intérêt pouvoit le faire vivre & même figurer aſſez honorablement.

J'appris cet arrangement avec le reſte de ſes principales Avantures, dès qu'il eut fixé ſon Domicile en Hollande, d'où

d'où il m'écrivit, me conjurant de l'y venir voir, ſi jamais quelque occaſion favorable pouvoit me déterminer à ce Voyage. J'ai ſouvent été ſur le point de l'entreprendre ; mais, à peine en avois-je formé le deſſein, qu'il ſurvenoit toujours quelque obſtacle qui me le faiſoit differer. Mon Couſin ne manquoit point de réïterer toujours ſes Sollicitations preſſantes, & il ne ſe paſſoit guere de Mois que je ne reçeuſſe de ſes Nouvelles, lorſque tout d'un coup il ceſſa de m'en donner.

Un tems conſidérable s'étant écoulé ſans en recevoir, j'en fus inquiét: je lui écrivis & récrivis pluſieurs ordinaires de ſuite, point de reponſe; ſurquoi je trouvai le moyen de faire écrire par un Banquier de mes Amis à un de ſes Correſpondans en Hollande, pour ſçavoir à quoi il tenoit, que mon Couſin ne repondit pas à mes Lettres. C'eſt par cette voye que j'appris, que ledit la Salle étoit mort précisément dans le tems qu'il avoit ceſſé de m'écrire, ayant fait un Teſtament en faveur d'un de ſes Couſins. Je ſuis ce Couſin-là, car il n'en avoit point d'autre qui fût en droit de prétendre à ſon Héritage. Cependant par un coup de Fripponnerie imprévu j'ap-

j'appris presqu'en même-tems, qu'un Avanturier sans doute, car ce ne pouvoit être autre, s'étant présenté avec de faux Certificats, avoit trouvé le secret de se faire adjuger les fonds que je m'étois proposé de venir recueillir. Je puis bien dire avec sincérité, que je fus beaucoup plus sensible à la nouvelle de la mort de ce cher Parent, qu'à celle de me voir frustré de son Héritage.

Ces accidens, joints à la mort d'un Pere & d'une Mere, que j'aimois tendrement, me jetterent dans une Melancolie affreuse: j'y eusse infailliblement succombé sans le secours d'un de mes bons Amis, Homme d'esprit & d'une Science profonde, vrai Philosophe s'il en fut. Occupé sans cesse à me divertir de cette tristesse profonde où je semblois me plaire, il fit tant par ses remontrances & par certains Ouvrages de Litterature où il m'associa, que je devins insensiblement un autre Homme. Les Societés mondaines ne me parurent plus qu'extravagance: &, à l'exemple de ce digne Ami, je devins à mon tour si Philosophe, que je le vis mourir; non, sans être pénétré d'une véritable douleur; mais du moins sans retomber dans le triste état où m'avoit

auparavant reduit la mort de mes Parens.

Après cette derniere perte que je venois de faire, toutes mes pensées se tournerent du côté de la Hollande, comme le seul Païs où je pourrois joüir à mon aise de certaine tranquillité d'Esprit & de Corps. L'honnête Liberté, que l'Homme de probité sur-tout y trouve, en se conformant aux Loix de la Republique, fut un des plus grands attraits, qui me détermina à lui donner la Préference sur toutes les autres Nations du Monde; d'ailleurs, j'étois bien-aise de voir, comment & dans quelle forme s'étoit faite la délivrance des Biens de mon Cousin. Ma résolution prise, j'arrangeai mes affaires de façon, à pouvoir toucher les revenus de mon Patrimoine par-tout où je trouverois à propos, après quoi je pris la route de ce Païs, où j'arrivai de la maniere que je l'ai dit dans l'Introduction de cet Ouvrage.

Supposant, que mon Lecteur soit satisfait des éclaircissemens que je viens de lui donner sur les affaires qui occasionnoient mon Voyage de la Haye à Amsterdam, je reviens à ce que je fis d'abord le lendemain que j'y fus arrivé. Mon premier soin fut d'aller voir le Corre-

respondant avec qui le Banquier de France m'avoit mis en relation, & ma surprise ne fut pas médiocre d'apprendre qu'il avoit disparu, après avoir fait une Banqueroute considérable. Ce trait de Fripon commença à me faire soupçonner, que ce Coquin pourroit bien avoir été du complot avec l'Avanturier qui m'avoit escamoté la Succession de mon Parent. Je ne me trompai point; car, après bien de recherches, que je trouvai grande facilité de faire, à la faveur des Connoissances de Philandre, je découvris, que ledit Banqueroutier avoit été le Moteur & le principal Intriguant de la Friponnerie. Comme il connoissoit mon nom & ma Famille par les rélations particulieres qu'il avoit eu avec mon Banquier au sujet de mon Cousin, il s'avisa de produire un homme à sa main, muni, comme j'ai dit, de faux Certificats, & qui me représenta si bien, que la Justice ne hésita point à lui faire livrer les Effets du dit la Salle, sous la foi néanmoins du scelerat Négociant, qui, pour mieux faire donner les Juges dans le panneau, se rendit Caution pour tout ce qui en pourroit arrivet: &, soit qu'il se doutat ou qu'il eut appris mon arrivée en Hollande, il est vrai-semblable, que je

je contribuai en quelque maniere à prématurer ſa Banqueroute.

Les Réflexions Philoſophiques, avec leſquelles je m'étois déja extrémement familiariſé, firent que je regardai un Procédé ſi honteux & ſi puniſſable avec moins de haine que de Compaſſion: & n'ayant rien plus à Cœur que l'aimable Societé de Philandre, je me livrai à lui ſans la moindre reſerve. De ſon côté il ne paroiſſoit pas moins s'attacher à moi; à le voir agir à mon égard, on auroit dit qu'il n'avoit de plaiſir ni de Satifaction, que celle qu'il pouvoit me prouver.

Réſolu de me mettre au fait de ce qui ſe paſſoit à peu-près à Amſterdam, comme Meſſrs. les Hollandois ſe livrent rarement du premier abord à un Etranger quel mérite qu'il ait, il s'aviſa, en attendant qu'il pût m'introduire agréablement chez quelques-uns, de me faire concévoir une idée générale de leurs mœurs, uſages & autres particularités qui regardent la Ville & ſes Habitans. Pour cet effet m'ayant rémis une eſpéce de petite Brochure, voici ce que j'y lus à peu-près, quelque-choſe de plus ou de moins, & qui ne laiſſera pas d'amuſer un Lecteur, ſur-tout à la Connoiſſance

du quel une telle Dissertation ne seroit point venuë.

Satyre outrée contre les Habitans d'Amsterdam.

LA superbe Ville d'Amsterdam ne cede à aucune autre de l'Univers, pour le Commerce, pour la sagesse des Loix, & pour la magnificence de ses Bâtimens; mais, ce qu'on y peut d'abord remarquer de désagréable, c'est que l'air y est très-épais & mélé de certaines vapeurs grossieres, aussi dangereuses pour l'Esprit que pour le Corps de ceux qui les respirent.

Cette superbe Ville est habitée moitié par des Créatures humaines, & moitié par de certains Animaux, qui pour l'extérieur ressemblent extrêmement à des Hommes; mais qui, au lieu d'être animés par un Esprit raisonnable, n'ont qu'un instinct aveugle, qui les pousse vers la Richesse comme les autres Brûtes sont poussées vers les choses nécessaires pour leur Conservation.

Si on n'a jamais remarqué, que le simple instinct méne les Etres, déstitués de Raison, vers leurs fins par des moyens plus ingénieux que n'en sçauroit in-

inventer même la Raiſon la plus éclairée, on pourra l'obſerver facilement dans cette eſpéce d'Hommes dont je viens de parler.

Ils poſſedent au ſuprême dégré tous les Arts qui peuvent contribuer à remplir leurs Coffres d'un argent, dont tout l'uſage conſiſte à en gagner encore d'autre, & qu'ils laiſſent à leurs Héritiers ſous la Condition tacite, qu'ils ne s'en ſerviront jamais, & qu'ils tacheront encore de l'augmenter. On diroit que la Richeſſe eſt un dépôt, que la Fortune leur à confié, auquel comme fideles Dépoſitaires ils ſe font un cas de Conſcience de toucher.

Parmi ces Hommes apparens, l'Amitié & les autres liens de la Societé humaine ſont abſolument comptés pour rien. Ils ſe font une eſpéce de gloire de la lacheté de leurs ſentimens, & traitent de foibleſſe le généreux penchant qu'ils remarquent aux Hommes véritables. D'employer leur Bien à procurer de l'utilité & de l'agrément à leurs Prochains & ſur-tout à leurs Amis; ils débitent comme la ſentence la plus grave & la plus raiſonnable, que l'Amitié ne doit point aller juſqu'à la Bourſe.

Les Plaiſirs innocens, qui délaſſent

les Perſonnes ſenſées des travaux que leurs Emplois exigent d'eux, ſont preſque inconnus aux Habitans de ces Lieux, ils ne trouvent rien de ſolide que le gain, & rien d'agréable que certains plaiſirs peu reglés. On ne connoit point parmi eux le plaiſir tranquille & ſatisfaiſant, qu'on goute dans la Compagnie de quelques Amis de mérite, qui ſe communiquent leurs Lumieres par des Entretiens, où le mélange du ſérieux & de l'enjoüé occupe & délaſſe l'Eſprit tour à tour, & le preſerve par cette variété de l'ennui & de la bagatelle.

On y voit très-rarement des Societés, où les deux Sexes, animés par un deſir loüable de plaire, font des efforts pour polir leur Eſprit & leurs manieres; & où l'un & l'autre acquiert cet air libre & dégagé, ſans lequel le mérite le plus ſolide rebute bien-ſouvent au lieu de ſe rendre agréable. La plûpart des Aſſemblées qu'on y trouve, ſont compoſées d'un côté de Filles, que leurs Meres ont gardées dans la Maiſon juſqu'à l'age de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, ſans leur faire voir aucune Compagnie, & ſans leur apprendre rien que les maximes les plus raffinées d'une ſçavante Lezine: & de l'autre côté de jeunes Gens,

qui

qui ont appris leur monde à l'Académie de L. . .

Imaginez vous des Coqs & des Poules, qu'on lâche les uns contre les autres; & qui, se voyant pour la premiere fois de leur vie, ne sçavent s'il faut s'approcher ou reculer, & à qui la Nature à fait enfin prendre le parti de s'approcher les uns des autres. Il en est tout-de-même de ces jeunes Gens; d'abord ils ont en se voyant un certain air interdit & embarrassé, du-quel ils passent bien-tôt à une familiarité impolie & brutale. Les Dames, éloignées de leurs Meres, & les Messieurs peu accoutumés à quelques égards pour le Sexe, commencent d'abord la Conversation par des injures, qui tiennent lieu de l'Esprit & du badinage agréable qu'on voit regner dans les Societés polies, & de là, animé par ces spirituelles railleries, on en vient souvent aux coups de poing, & l'Ane de la Fable, qui pour baiser son Maitre, lui jetta impertinement ses pates sur les Epaules, depeint assez au naturel les Caresses dont ces jeunes Gens regalent les Compagnes de leurs Divertissemens.

Après ce beau Prélude, on se met à joüer; &, quoique ce soit d'ordinaire pour trés

peu de chose, ces Tables dressées pour le jeu sont autant de Théatres, où l'on représente de la maniere du monde la plus vive toute l'infamie d'une Ame basse & intéressée.

A la moindre perte on voit le chagrin peint sur le visage de ceux qui ont des millions dans leurs Coffres, & le moindre gain leur inspire un joye insultante, qu'ils font éclater sans aucun ménagement.

Il ne faut pas s'étonner, qu'on ait donné si peu d'Education aux Habitans de cette Ville, une meilleure ne leur seroit d'aucune utilité; leurs Peres ne les élevent pas pour avoir de Politesse dans leurs manieres, du goût dans l'Esprit, & des sentimens généreux dans l'Ame, nullement. On leur trouve l'Ame belle, à proportion de l'avidité naturelle qu'ils ont pour le gain, & on est content de leur Esprit, à mésure qu'on y voit de la disposition à ne pas laisser infructueux leur noble penchant pour la Richesse. Leur mérite est taxé selon les Biens qu'ils sont censés de posseder; & supposé, que trois de ces Etres entrent dans une Compagnie, où le bruit de leurs Trésors les à dévancés, vous verrez par l'accueil qu'on leur fera; non, qui a le plus de

Pro-

Probité; non, qui a l'Eſprit le plus ſociable; mais qui a cent mille Francs, qui deux cent mille, & qui trois cent mille. Ce n'eſt pas tout, leurs propres manieres indiquent leurs Richeſſes, leur Orgueil, & leur air froid & mépriſant, proportionnés au nombre de leurs Piſtoles, paroiſſent dire à tout le monde:

Dans un Coffre rempli de rares Qualités,
J'ai cent mille vertus en Ecus bien comptés.

Eſt-il concevable, que des Gens, qu'on confond avec des Créatures raiſonnables, & qui ont des vûës pour leurs intérêts, qui approchent ſi fort du raiſonnement, fondent l'eſtime qu'ils font d'eux mêmes & des autres ſur un certain nombre de piéces de Métail, qui n'auroient aucune influence ſur eux, s'ils ne produiſoient dans leurs Ames certains ſentimens, par leſquels ils ſont eſſentiellement diſtingués des Hommes véritables? On peut aſſez comprendre, que parmi des Créatures de cette eſpéce, il ne ſçauroit regner cette Galanterie, qui eſt l'effet d'une vanité délicate. Leurs mariages ſont une partie principale de leur Négoce, & l'on ignoreroit preſque entierement parmi eux

le Commerce de la tendreſſe, ſi quelques Filles, à l'aide des Commis de leurs Peres, ne faiſoient ſouvent leur preuve de fertilité avant que d'être recuës dans l'Hymenée.

Il ſemble que les Etrangers, qui viennent ſe fixer dans ce Lieu, & qui ont eu quelque humanité en y entrant, changent de nature pour être aſſortis au Corps dont-ils vont devenir membres; & l'on diroit, que les ſentimens humains n'y ſçauroient avoir droit de Bourgeoiſie. Pour être perſuadé de cette vérité, on n'a qu'à entrer dans un Caffé, nommé le Caffé Gaſcon, & examiner attentivement les diſcours de ceux qui s'y aſſemblent. Si l'on veut voir encore un échantillon de la Jeuneſſe originale de cette Ville, qu'on aye la patience de paſſer une heure dans le Caffé Royal, où les Fils des plus riches Citoyens viennent étaler leurs Veſtes de Brocard d'or, & faire les honneurs des Magaſins de leurs Peres. Je ne me ſerois jamais attendu à voir l'air Petit-Maître repandu ſur la figure de ces Meſſieurs, leſquels aſſurement la Nature n'a point deſtinés à être ridicules de cette façon-là. Cependant ils ſont Petits-Maitres, ou du moins ils font tous leurs efforts, afin de pa-

paroitre tels : &, avec un air déhanché, un pied tourné en dedans, des bras dont ils ne ſçavent que faire, & les manieres du monde les plus gauches, ils affectent des Phraſes Cavalieres & des airs évaporés ; mais, bien-loin de ſe rendre, à l'exemple de leurs Originaux, d'agréables Foux, ils réüſſiſſent ſi mal à les copier, qu'ils deviennent des Sots dégoutans & inſuportables.

Je ne ſçai, par quel travers d'Eſprit les Nations étrangeres veulent de toute force prendre le ridicule des jeunes François pour un modéle du bon air & du ſçavoir vivre. On devroit prendre garde, que, n'eſt pas Petit-Maitre qui veut ; & que de même, que le naturel doit s'unir avec l'Etude pour faire les grands génies, il faut auſſi que ces deux choſes concourent pour compoſer le Caractere de Petit-Maitre. Or, la Nature n'a donné qu'aux François le Privilége de le devenir ſans peine, & elle paroit leur avoir départi, préférablement aux autres Nations, toutes les qualités requiſes pour une brillante Extravagance.

Les jeunes François naiſſent avec un Cerveau évanté, un Air aiſé & prévenant, une Effronterie Cavaliere, & une

Vivacité d'Eſprit, qui rend leur Folie plus propre à plaire que la Sageſſe même des autres Nations; &, pour peu qu'ils cultivent ces heureux talens, ils ſont bien-tôt perfectionnés dans l'art d'être impertinens, ſans choquer par-là que les ſeules Perſonnes raiſonnables, qui ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne méritent pas d'entrer en ligne de Compte.

Les autres Peuples ont reçù en partage un bon Sens naturel, un Flégme propre à les faire agir par reflexion, & un air grave & poſé, digne de l'excellence de leur nature. Avec toutes ces qualités ils peuvent ſe former un Caractere original de Sageſſe. N'ont-ils pas tort de le négliger, pour copier foiblement un Caractere dont-ils devroient s'efforcer de ſortir s'il leur étoit naturel? . . .

J'en étois préciſément à ces trais frappans, qui dévelopent ſi bien le Caractere d'un véritable Petit-Maître, quand Philandre vint m'interrompre, en me demandant mon ſentiment au ſujet de ce que je venois de lire. Rien n'eſt plus ingénieux, lui repondis-je, & ſi l'Autheur n'en impoſe point, le mérite de Meſſieurs les Amſterdamois eſt bien borné, ce

n'eſt

n'eſt point ici que je voudrois fixer mon Domicile. Grand Dieu ! qu'elle différence du ſéjour d'Amſterdam à celui de la Haye. De grace, décampons, & ne me commettez pas avec de tels Originaux. Eh! là là, me repartit-il en ſouriant, pour un Homme, qui ſe pique d'être Philoſophe, vous allez bien vite en beſogne. Eſt-ce qu'on doit condamner quelqu'un ſans l'entendre? Que ſçavez vous, ſi le malin Autheur, qui à fait un ſi vilain Portrait des Habitans de cette Ville, ne ſongeoit pas à ſe venger peut-être du peu d'égard qu'ils ont eu à ſa mauvaiſe Fortune. . . .

Un Satyrique outré, au lieu de faire honneur à la vérité, ne s'attache le plus ſouvent qu'à exhaler ſon atre bile contre quelqu'un, qui aura eu le malheur de lui deplaire ; & ce que j'y trouve de plus condamnable, eſt, que dans le tranſport fougueux qui l'agite, donnant carriere à ſon imagination prévenuë, il confond preſque toujours l'innocent avec le coupable . . . . On ne ſçauroit dés avoüer par exemple, que parmi la multitude d'Habitans, dont-il fait ſans diſtinction des Portraits auſſi odieux, il ne s'en trouve quelques-uns à peu-près dans le gout qu'il les depeint; mais,

qu'il

qu'il les confonde avec mille & mille aussi respectables par leur Probité que par leur Générosité & une Affabilité peu commune, c'est que je ne sçaurois lui pardonner. Mais, lui repliquai-je, en l'interrompant à mon tour, ne m'avez vous pas mis, ce me semble, cette Satyre entre les mains, pour me faire concevoir une idée générale des mœurs, usages & autres particularités, qui regardent les Habitans de cette Ville? ce sont vos propres Expressions, pourquoi donc me parler ainsi, si vous étiez persuadé que l'Autheur doit être regardé comme apocriphe & de mauvaise foi?...

C'est que je ne m'attendois pas, ajouta-t-il, que vous prissiez ainsi les choses au pied de la lettre: & que, pour un ou deux mauvais sujets, en qui le malin Autheur aura reconnu peut-être les vices & les défauts essentiels qu'il leur attribue, vous en fissiez une Cause commune. Je vois bien qu'il est de l'intérêt de la Nation que je vous désabuse, & je me flatte que, quand vous aurez examiné sans Partialité le vrai Caractere de ceux contre qui vous vous êtes déja si fort prévenu, vous penserez très différemment sur leur Compte. Suivez moi, je vous prie, dans certaines remarques

que

que je vais faire au ſujet des invectives, dont c'eſt Ecrivain fougueux ſemble vouloir ternir ſans aucun ménagement la reputation d'une infinité de Gens de mérite & dignes de toute votre Eſtime.

Apologie en faveur des Habitans d'Amſterdam.

LE Satyrique en queſtion débute en parlant d'Amſterdam par nous en donner une idée frappante & des plus magnifiques.

„ Après avoir fait un Voyage de huit „ à neuf lieuës, s'écrie-t-il, je me trou- „ vai dans une Ville, qui ne le cede à „ aucune autre de l'Univers, pour le „ Commerce, pour la ſageſſe de ſes „ Loix, & pour la magnificence de ſes „ Bâtimens.

Ce début me prévient d'abord: & voyant qu'il ne fait que rendre juſtice à la ſuperbe Cité, je me prépare à l'écouter avec plaiſir, perſuadé qu'il eſt de bonne foi, & qu'il va nous depeindre avec la même ſincérité les Caracteres & les Mœurs des Habitans d'une Ville, qu'il éléve ſi fort au-deſſus des plus célébres de l'Univers. Jugez de ma ſurpriſe! moi, qui connois le terrain pour le moins auſſi bien que lui, quand je l'entends pourſuivre ainſi.

„ Cet-

„ Cette Ville ſuperbe n'eſt en partie
„ habitée que par certains Animaux,
„ qui pour l'extérieur ſeulement reſſem-
„ blent à des Hommes, & qui pour
„ toute Raiſon n'ont qu'un inſtinct
„ aveugle, qui les pouſſe vers la Ri-
„ cheſſe comme les autres Brutes ſont
„ pouſſées vers les choſes néceſſaires
„ pour leur Conſervation.

Peut-on outrer les choſes à un point auſſi extravagant? Et ces premiers traits ne fourniſſent-ils pas d'abord à un Lecteur ſenſé plûtôt les idées d'un Libelle odieux, que d'une Satyre amuſante, & dont le but ne doit tendre qu'à corriger les Mœurs? . . . .

Bien de gens s'imaginent, qu'il ſuffit de briller dans ce genre d'écrire, & qu'une malice outrée eſt fort pardonnable, pourvû qu'elle ſoit accompagnée d'un Eſprit vif & délicat. Pour moi, je ſuis très éloigné de ce ſentiment, un Satyrique, ſur-tout qui attaque les mœurs, ne ſçauroit jamais trop ménager ſa Plume.

J'avoüe, qu'il eſt permis de décrier le Vice, & d'en dégouter les Hommes, inſenſibles à ce qu'il y a de criminel, en leur y découvrant du ridicule que tout le monde s'efforce également d'éviter.

C'eſt-

C'eſt-là l'emploi ordinaire de la Satyre; quoiqu'elle attaque quelques fois le Vice ſérieuſement, & qu'on faſſe des Prédications dans les Satyres, comme on fait ſouvent des Satyres dans les Prédications, à ce que dit Boileau, je ne ſçai en quel endroit. Mais, pour rendre la Satyre utile, il faut en attaquant le Vice ſe garder ſoigneuſement d'en faire paroitre la trace dans ſes Ecrits, on doit y faire ſentir par-tout le Caractere d'un Amateur ſincere de la Vertu, & d'un Homme ſérieuſement animé contre la Perverſité du Siécle . . .'

Dès que je vois un Autheur tirer ſes Satyres d'un fond de malignité, dès qu'il ſemble ſe faire un plaiſir de la matiere que les Vices offrent à ſa bile, le dépit que je ſens contre cet Ecrivain m'empeche toujours de jetter les yeux ſur ſes maximes, fuſſent-elles les meilleures du monde. Perſuadé, que rien d'eſtimable ne ſçauroit ſortir d'une ſource impure, je ne ſçaurois lire avec fruit & ſans indignation les Satyres qui ont leur ſource dans l'inimitié, que leurs Autheurs ont concuë contre ceux qu'ils ſatyriſent. Il ſemble, qu'avoir le malheur de déplaire à ces Meſſieurs, c'eſt acquerir tout d'un coup tous les défauts imaginables, qui

dif-

disparoissent dès que la haine qui les faisoit naître vient à cesser.

Connoissant, comme je fais, le génie & le Caractere de Messrs. les Amsterdamois, je ne puis pardonner à l'Autheur, qui leur rend si peu de justice, les traits insultans qu'il employe, en les mettant en quelque maniere même au-dessous des Brutes, dont-il semble préferer l'instinct à la Raison la plus éclairée de ces ingénieux Commerçans ; & je serois fort tenté de croire, que toute sa malignité n'est fondée que sur le peu d'accès qu'il aura peut-être trouvé auprès de quelqu'un de ces Messieurs, à la générosité desquels certains besoins pressans l'auront fait recourir inutilement. Semblable en cela, à un Ecrivain, qui a fait cidevant beaucoup de fracas dans ce Païs. Il étoit Homme d'Esprit, & d'un génie à mériter l'Estime des Connoisseurs & l'Amitié des Honnêtes Gens, s'il eut voulu l'employer en vivant conformement aux regles du bon Sens & de la Raison ; mais, débauché à l'excès & sans conduite, comme sont la plûpart de ces Esprits vifs & pétulans, il s'avisa, pour fournir à ses appetits dereglés, de vouloir mettre pour ainsi dire à Contribution toutes les Villes & Fauxbourgs

de

de la Hollande, en ménaçant les Citoyens, qui lui paroiſſoient les plus aiſés, de lancer un Libelle diffamatoire contre eux, s'ils ne lui fourniſſoient inceſſamment & à point nommé une ſomme d'Argent qu'il leur déſignoit. De telles ménaces produiſoient ſouvent leur effet; mais, comme dit l'ancien Proverbe: *tant va la Cruche* à *l'eau qu'enfin elle ſe briſe* . . . à force de tourmenter le monde, il trouva enfin un Homme de tête & de reſolution, qui, n'entendant point raillerie ſur l'article, le dénonça hardiment à la Juſtice, & ſe rendit ſa partie. Il n'en faloit pas d'avantage pour le perdre, nos Loix ſont là-deſſus très ſevéres, & les Juges Suprêmes ne manquerent pas de le faire ſaiſir au Corps ſur le champ. De vous dire ce qu'il eſt devenu, c'eſt-ce que je ne ſçaurois preſentement, l'ayant perdu de vûë au moment de ſa diſgrace.

Rentrant dans mon ſujet, examinons ſi le Satyrique, que je refute a raiſon de ſe recrier ſi fort ſur l'attention que paroiſſent avoir Meſſrs. les Négocians d'Amſterdam à conſerver des Biens, qu'ils n'ont acquis que par des travaux incroyables, & qu'ils ſont journellement à la veille de perdre, par l'incon-

ſtance de l'aveugle Déeſſe, qui les a d'abord ſi bien ſécondés. Il ne faut ſouvent qu'une Tempête ou quelque Banqueroute extraordinaire, pour réduire ces opulens Republiquains au même état d'indigence, où ils ſe trouvoient avant leur brillante fortune. Eh! comment, je vous prie, pourra-t-il ſe relever ce malheureux Commerçant, s'il n'a pas, comme on dit, ménagé une Poire pour la ſoif? d'ailleurs, je ſuppoſe qu'il ſoit enfin parvenu au point de ne plus craindre un ſemblable revers, pourquoi fera-t-il des folles dépenſes? que lui en reviendroit-il de jetter ſon argent à la tête des Flatteurs & des Paraſites, que le ſeul intérêt engage à lui faire leur cour? n'eſt-il pas plus à propos, qu'il reſerve le ſuperflu de ſes Richeſſes, pour ſubvenir, ſi le cas y échoit, aux preſſans béſoins de ſa chere Patrie? C'eſt-là le véritable but que doit avoir un véritable Republiquain, & que je crois qu'il a en vivant ſimplement ſans prodiguer des Tréſors, qu'on doit regarder, non, comme enterrés & inutiles au Public; mais, comme les nerfs & la véritable force d'un Etat, qui n'a pour ſe ſoutenir que la reſſource du Commerce.

„ Les Plaiſirs innocens, continue le

„ mor-

„ mordant Ecrivain, qui délassent les
„ Personnes sensées des travaux que
„ leurs Emplois exigent d'eux, sont
„ presque inconnus aux Habitans d'Amsterdam, & les seuls divertissemens,
„ qui soient au goût de la plûpart d'entre eux, ce sont les plus infames
„ Débauches qu'une Volupté brutale
„ puisse inventer. Ils ne trouvent rien
„ de solide que le gain, & rien d'agréable
„ que le Crime. . . . .

Quelles Expressions! je doute fort si on les souffriroit même en Angleterre, où il semble qu'il est permis de tout dire impunement. Cependant, c'est un Autheur Hollandois qui les avance, Homme d'ailleurs d'un génie supérieur, & dans les Ouvrages du-quel, à cette Satyre prés, je n'ai guere trouvé que des traits charmans, ingénieux & d'une solidité qu'il est très difficile de trouver dans un autre Autheur, fut-ce même le fameux Anglois, qu'un Traducteur François nous a fait connoitre sous le nom de Socrate Moderne. Quelque reflexion que je fasse sur cet écart que je remarque dans sa façon de fronder le vice je ne puis comprendre, comment il a pû donner dans un pareil travers, qui ne sçauroit que diminuer de beaucoup cette gran-

de reputation, qu'il s'eſt acquiſe par dèux volumes de Lettres Périodiques qu'il a produit. Les Habitans d'Amſterdam ſont aſſez connus, & tiennent un rang diſtingué parmi les Nations les plus commerçantes de l'Europe, qu'il n'eſt pas facile d'en impoſer ſur leur Compte.

Premierement la Police la plus exacte & la plus ſevére y eſt tellement obſervée, qu'on y punit ſans miſéricorde juſqu'à l'ombre du Crime. En ſecond lieu, le Corps des Magiſtrats, qui ſont à la tête du Gouvernement, ne ſçauroit être mieux comparé qu'à ces illuſtres Sénateurs de l'ancienne Rome, dont le Zèle ſoutenu d'une Authorité toute-puiſſante, ranimoit le courage des bien-intentionnés, & faiſoit d'abord rentrer dans l'ordre ceux qui paroiſſoient ſeulement vouloir s'en écarter. Figurez-vous toutes les qualités requiſes pour un Homme, prepoſé à faire regner la Juſtice; ſans fierté, ſans arrogance, & d'une maniere à gagner même l'eſtime & l'affection d'un Libertin de profeſſion, vous les trouverez raſſemblées, généralement parlant, dans tous ceux qui compoſent ce qu'on appelle la Regence d'Amſterdam. Après cela jugez, ſi les plus infames

fames Débauches & cette Volupté brutale, dont parle l'Autheur que j'attaque, y font tolerées.

Venant à ce qui fe paffe dans les Caffés (Matiere qu'il ne traite que très legerement,) je comprens, qu'il peut avoir raifon dans bien de petites chofes qu'il critique, auffi-bien que dans la maniere dont-il s'égaye, en faifant les Portraits de plufieurs de nos Petits-Maîtres manqués. C'eft fur ce qu'il ajoute au fujet des Affemblées que je trouve fort à redire. L'aimable beau Sexe qu'on y voit tous les jours, & les jeunes Gens qui s'y trouvent pour faire leur cour, ont lieu d'être fort choqués des termes peu ménagés, pour ne pas dire infolens, que ledit Ecrivain femble rechercher exprès, pour les rendre odieux au dernier point. Voici comme il s'exprime.

„ La plûpart des Affemblées font com-
„ pofées d'un côté de Filles, que
„ leurs Meres ont gardées dans la Mai-
„ fon, jufqu'à l'age de vingt-quatre ou
„ vingt-cinq ans, fans leur faire voir
„ aucune Compagnie, & fans leur ap-
„ prendre rien que les maximes raffi-
„ nées d'une fçavante Lefine; & de
„ l'autre côté de jeunes Gens, qui ont

„ appris leur monde à l'Académie de
„ Leyde, en se soulant régulierement
„ tous les soirs; en courant les ruës tou-
„ tes les nuits; en faisant des insolences
„ au beau Sexe; & en s'en faisant évi-
„ ter comme des Monstres les plus
„ odieux.

Là-dessus les comparant à des Coqs & des Poules qu'on lache les uns contre les autres, il les représente d'un air si bête; si farouche & si brutal, qu'un Homme de gout auroit de la peine à s'accoûtumer à des pareilles expressions, dans le Portrait même qu'on lui feroit d'un Lapon ou de quelqu'autre Sauvage encore moins civilisé.

Rien cependant n'est plus faux que de voir de pareils Originaux dans les Assemblées d'Amsterdam. Cette Lesine sçavante, dont-il taxe les Meres, ne paroit point dans leur maniere de joüer, non-plus que cet air chagrin dans la perte, & cette insolence dans le gain qu'il attribue aux Messieurs. Les jeunes Demoiselles s'y comportent fort modestement & sans être embarrassées dans leurs manieres ni dans leurs Discours. Les jeunes Messieurs, qui vont leur faire la cour, ont d'autres manieres, & les inclinations plus nobles que celles qu'il

leur

leur fait puiser dans la célébre Université de Leyde, qu'il dénigre aussi extrémement dans un autre endroit, traitant les plus fameux Professeurs, tout aussi Cavalierement qu'il traiteroit le plus chétif Maitre d'Ecole. Le titre le plus honnorable qu'il leur donne est celui de Pedans, . , .

Je ne comprens pas comment est-ce qu'on à pû permettre l'impression d'un semblable Libelle : &, si je vous ai mis à portée d'en faire la Lecture, cela n'a été que dans le dessein de prévenir les mauvaises impressions qu'il auroit pû faire dans votre Esprit, s'il étoit venu à tomber entre vos mains par quelqu'autre voye. Enfin, coupons court là-dessus; &, pour ne point vous laisser aucun doute sur tout ce que je viens d'avancer en faveur des Habitans de cette Ville célébre, j'ai resolu de vous produire chez eux de façon, à pouvoir en juger par vous même. Plusieurs de mes Connoissances sont déja prévenuës sur votre compte, & je me flatte que vous n'en serez pas mal reçû.

En attendant, si vous voulez, nous irons voir ce qu'il y a de curieux & d'amusant dans la Ville. Voici précisément l'heure où s'assemblent les Négocians,

commençons par viſiter une Aſſemblée, qui certainement mérite nos premieres attentions. Sur-quoi, me faiſant compliment, pour me donner le pas en ſortant de la Chambre où nous étions, je le pris ſans façon, en le faiſant ſouvenir qu'il venoit de manquer à la Convention, que nous avions fait de banir tout Cérémonial entre nous. Loin de trouver à redire à ma ſaillie, il l'approuva: &, ſortant de l'Auberge, nous nous rendimes à un grand Bâtiment, faiſant un quarré long, où l'on entre de deux côtés par deux grandes Portes oppoſées.

La premiere choſe, qui ſe préſente à vos yeux en entrant, eſt une Cour aſſez vaſte, entourée de gros Pilliers, qui forment quatre Galeries, conformes aux quatre quarrés du Bâtiment. Tout étoit déja ſi rempli de Négocians, que nous eumes toutes les peines du monde à y entrer.

Ayant enfin pénétré juſqu'à la premiere Galerie, un certain bourdonnement, comme le bruit confus d'une Mer extrêmement agitée, vint d'abord s'emparer de mes deux oreilles. Peu accoûtumé à un bruit ſemblable, Philandre avoit beau me parler, je n'entendois pas un

un ſeul mot de ce qu'il me diſoit. S'en étant apperçu; ſortons d'ici, me dit-il, me prennant par la main, je vais vous placer dans un endroit d'où nous pourrons tout voir, & en même tems diſcourir à notre aiſe. Là-deſſus m'ayant fait enfiler une petite Allée, nous trouvames une Eſcalier, qui nous conduiſit au-deſſus de ces Galeries de plein pied, que nous venions de quitter. C'eſt là que nous nous poſtames près d'une Fenêtre, d'où nous pouvions aiſément conſiderer tout ce qui ſe paſſoit en-bas, & en raiſonner ſans riſque d'interruption.

Après pluſieurs diſcours généraux, que nous tinmes d'abord ſur les divers objets qui ſe préſentoient à nos yeux; ſi j'avois fixé mon Domicile à Amſterdam, s'écria tout d'un coup mon Ami avec un eſpéce de tranſport! il n'y a point de lieu dans la Ville que je frequentaſſe plus volontiers que celui-ci. Actuellement que je vous parle, je trouve une Satisfaction ſecrete en qualité de Hollandois, & ma vanité ſe repait en quelque maniere, à voir une ſi nombreuſe Aſſemblée de mes riches Compatriotes & d'Etrangers, qui conſultent entre eux des affaires particulieres du genre humain, & qui font de cette Capitale du Commerce, une eſpéce

de Marché public pour toute la Terre habitable.

Cette Bourſe dans ſon fort me paroit être un grand Conſeil, où toutes les Nations un peu diſtinguées ont leurs Repréſentans. Les Facteurs, par exemple, ſont dans le Commerce la même choſe, que les Ambaſſadeurs à l'égard de la Politique. Ils négocient des affaires, conclüent des Traités, & maintiennent une bonne Correſpondance entre ces riches Societés d'Hommes, que les Mers ſéparent les unes des autres, ou qui habitent aux quatre coins oppoſés du même Continent. Quel Plaiſir n'eſt-ce pas, de voir terminer un Démélé entre un Habitant du Japon & un Echevin d'Amſterdam? ou, former une Ligue entre un Sujet du Grand Mogol & un autre du Czar de Moſcovie. N'eſt-ce pas encore une joye incroyable de ſe trouver avec tous ces Miniſtres du Commerce, auſſi diſtingués par leur langage que par les differens quartiers où ils ſe placent? Tantôt on vous pouſſe au milieu d'une troupe d'Arméniens, tantôt on ſe perd dans une foule de Juifs, on eſt Hollandois, Danois, Suedois, Eſpagnol, François tour-á-tour; ou plûtôt, on s'imagine être de toutes les Nations, à l'éxemple

ple de cet ancien Philoſophe, qui, ſur la demande qu'on lui fit, de quel Païs il étoit, repliqua, qu'il étoit Citoyen du Monde. Quelle variété de penſées ſolides & agréables ne fournit-elle point cette vaſte Scéne d'action & de mouvement? . . .

Bon Ami de tout le genre humain, je me ſens ſi pénétré à la vüë d'un ſi grand nombre de Perſonnes heureuſes & floriſſantes, que je ne puis m'empêcher de faire éclater mes tranſports. Admirez, je vous prie, me diſoit-il, cette foule de Négocians, qui s'enrichiſſent eux mêmes, & qui travaillent à groſſir le Capital de la Nation, ou, pour me ſervir d'autres termes. qui font la fortune de leurs Familles, par l'entrée de tout ce qui nous manque, & la ſortie de tout ce qui nous eſt inutile ou ſuperflu.

Il ſemble, que la Nature ait pris un ſoin tout particulier, de repandre ſes faveurs en divers endroits de ce Monde ſublunaire, pour établir ce Trafic & cette Correſpondance mutuëlle entre les Hommes, afin qu'ils dependiſſent en quelque ſorte les uns des autres, & qu'ils fuſſent unis par leur intérêt commun. Il n'y a preſque pas un ſeul Climat, qui ne produiſe quelque choſe qu'on ne trouve pas ail-

ailleurs. Le Mets croit dans un Païs & la ſauce dans un autre. Les Fruits de Portugal ſont corrigés par ce qu'on recueille aux Barbades. L'infuſion d'une Plante de la Chine eſt adoucie avec la moëlle d'une Canne des Indes. Les Iſles Philippines nous envoyent de quoi relèver le goût de nos Liqueurs en Europe. La ſeule Parure d'une Dame de qualité eſt ſouvent le produit d'une centaine de Climats. Le Manchon & l'Eventail viennent enſemble de differens bouts de la Terre. L'Echarpe eſt envoyée de la Zone-Torride, & la Palatine de celle qui eſt au-deſſous du Pole. La Jupe de Brocard ſort des mines du Pérou, & le Collier de Perles des entrailles de l'Indoſtan.

Si nous conſidérons notre Païs dans ſon état naturel ſans aucun des avantages du Commerce; quel miſérable morceau de Terre n'avons nous pas eu pour notre lot? & que produiroit, hélas! notre Climat, ſans le ſecours d'un Art qui paroit tenir du prodige, puiſque nous avons trouvé le ſecret de forcer les Flots les plus redoutables de l'Océan, non ſeulement à nous abandonner le petit Terrain dont nous joüiſſons; mais que nous avons encore rendu fertile & capa-

ble de nous fournir une infinité de choſes. Nos Melons, nos Pêches, nos Figues, nos Poires, nos Abricots, nos Céríſes &c. ſont des Fruits étrangers qu'on a tranſplantés dans nos Jardins, & qui ne manqueroient pas de s'abatardir, ſi on négligeoit de les cultiver & ſi on les abandonnoit à la merci de notre Soleil & de notre Terroir.

Le Trafic n'a pas plus enrichi la Pépiniere de nos Végetaux, qu'il a embelli toute la face de la Nature chez nous. Nos Vaiſſeaux reviennent chargés de la recolte de tous les Climats. Nos Tables ne manquent ni d'Epices ni d'Huiles, ni de Vins. Nos Chambres ſont garnies de Pyramides de Porcelaines de la Chine, & ornées de pluſieurs Ouvrages du Japon. La Boiſſon, que nous prennons le matin à déjeûner, vient des éxtrémités les plus éloignées de la Terre. Nous reparons nos Corps avec les Drogues de l'Amérique, & nous goutons la douceur du repos ſous des Pavillons qui nous viennent des Indes. Les Vignes étrangeres deviennent nos Jardins. Les Iſles, où croiſſent les Epiceries, ſont nos Couches. Les Perſans nos Ouvriers en Soye, & les Chinois nos Potiers . .

Ce n'eſt pas non-plus une des moindres

dres parties de notre bonheur, de joüir de tous les Fruits du Septentrion & du Midi, ſans être expoſés à la violence du froid & du chaud qui les produiſent, & de pouvoir nous recréer les yeux de la verdure de nos Prairies & de nos Campagnes, pendant que nos bouches ſe regalent des Fruits qui croiſſent entre les Tropiques.

C'eſt pour ces raiſons, qu'il n'y a pas des membres plus utiles dans la Societé, que les Marchands. Ils uniſſent les Hommes par un Trafic mutuël de bons Offices; ils diſtribuent les dons de la Nature; ils occupent les Pauvres, augmentent les Biens des Riches, & ſuppléent à la magnificence des Grands. Si quelqu'un des ces premiers Comtes de la Hollande, par une permiſſion particuliere de l'Etre Suprême, revenoit aujourd'hui parmi nous, & que, poſté comme nous ſommes, il s'occupoit à regarder cette affluence de riches Citoyens, qui s'y rendent tous les jours; qu'elle ne ſeroit pas ſa ſurpriſe? d'entendre parler toutes les Langues de l'Europe dans ce petit quarré de ſon ancien Domaine, & de voir un ſi grand nombre de Particuliers, qui de ſon tems auroient été les Vaſſaux de quelque Puiſſant Baron, négocier pour des ſommes plus conſidérables qu'il n'y en avoit

au-

autrefois dans les Tréfors de plufieurs Rois . . .

Un Entretien auffi intéreffant nous eut encore mêné plus loin, fi l'Affemblée, qui nous amufoit fi fort, ne fe fut pas féparée. Chacun commençoit à défiler en hâte, par-où comprennant que l'heure du Diner approchoit, nous fumes rejoindre notre Hôte, qui s'étoit préparé á nous bien regaler.

Il étoit, comme j'ai déja dit, originaire de la Ville de Bourdeaux. Ne démentant point le Caractere de fa Nation, qui felon moi eft la plus gracieufe & la plus polie qui foit fous la Domination du Roi de France, plufieurs Perfonnes de fon Païs logeoient chez lui. Entre autres une Fille, belle & bien-faite, que l'Hôte préfenta à mon Ami, dont-il connoiffoit le Credit & le bon Caractere, le priant inftamment de vouloir bien s'intéreffer pour cette aimable Perfonne, qu'une affaire d'honneur avoit obligé d'entreprendre le Voyage de la Hollande.

Philandre, naturellement bon & compatiffant, charmé d'ailleurs de la modeftie & des bonnes manieres de la Demoifelle, ne héfita point à s'engager de lui rendre tous les fervices qui dépendroient de lui; & l'ayant remis à l'après di-

diner pour s'inſtruire de ſes affaires, nous nous mîmes à Table ſeuls ; car nous avions reſolu d'éviter autant qu'il ſe pourroit la Cohuë des Auberges, & le déſagrément d'y manger avec des Inconnus, dont la Converſation & les manieres génent ſouvent un Homme de bon ſens.

D'abord nous ne ſongeames qu'à contenter notre appetit, ce qui nous avoit fait garder un ſilence, que je me hâtai de rompre. L'Eſprit rempli d'une infinité d'idées que les diſcours de Philandre m'avoient inſpiré, je tachai de le remettre en train de les continuer: &, frappé de tout ce que je venois de voir & d'entendre dans ce fameux Rendez-vous de Négocians, je commençois à me former une idée de cette Profeſſion, comme celle qui excelloit & qui méritoit à juſte titre la Préference ſur toutes les autres. J'en fis part à Philandre, comme à un Homme qui en pouvoit beaucoup mieux juger qu'un autre, ayant épluché ſans Prévention & avec Connoiſſance de cauſe preſque tous les differens Etats de la vie.

Après bien de Reflexions de part & d'autre, voici une eſpéce de Diſſertation que

que je l'engageai de faire au ſujet des Profeſſions qu'il croyoit les plus utiles.

Lorſque je penſe, me dit-il d'un ton modeſte, mais perſuaſif, aux trois grandes Profeſſions, qui ſemblent faire toute l'attention de certaines Nations voiſines, je veux dire la Théologie, le Droit, & la Médecine, de quelle maniere ſur-tout elles ſont ſurchargées du nombre de ceux, qui les exercent, & qu'il s'y trouve une infinité de Gens d'Eſprit qui s'affament les uns les autres, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec tranſport : Heureux Hollandois ! qui avez ſçu choiſir une Profeſſion plus courte, moins gênante & beaucoup plus gracieuſe, pour vous rendre la vie aiſée. . . .

Parmi les Romains, & même parmi les Anglois, continüa-t-il, on peut diviſer les Eccléſiaſtiques en Généraux, Officiers Majors & Subalternes. Nous pouvons mettre au rang des premiers les Evêques, les Abbés, les Doyens & les Archidiacres. Les Docteurs, les Profeſſeurs en Théologie, les Chanoines & tous ceux qui portent l'Aumuſſe en France & l'Echarpe en Angleterre, ſe trouvent au ſecond rang. Tout le reſte

eſt compris ſous le nom de Subalternes. Pour ce qui eſt de la premiere Claſſe, ajoute un Autheur Anglois, qui traite à peu-prés le même ſujet, la Nature du Gouvernement Anglican empêche qu'elle ne ſoit trop chargée, quoiqu'il y ait un nombre infini de Compétiteurs.

A l'égard de la ſeconde, on trouve après un calcul exact, que depuis quelques années il y a tant de Surnumeraires, qu'à peine en ſçauroit-on fixer le nombre.

Le Corps des Juriſconſultes n'eſt pas moins embarraſſé de membres ſuperflus, outre ceux qui ſe ſont fait une reputation qui leur fournit du travail, on en voit un nombre prodigieux, qui frequentent journellement le Barreau, attendant quelque occaſion favorable pour pouvoir entrer en Lice à leur tour.

Ajoutons à ceux-ci cette Jeuneſſe, qu'on envoye aux Colléges pour étudier le Droit, qui frequentent plus la Comedie que leur Sale d'Exercice, & qu'on voit dans toutes les Aſſemblées publiques, excepté dans la Cour de Juſtice. Je ne parlerai point de cette multitude d'Avocats taciturnes, quoique fort occupés dans leurs Chambres à dreſſer des Ecritures, qui à proprement parler n'ont aucune af-

affaire, mais qui prétendent avoir de Pratiques du Cabinet.

Pour ce qui regarde la Médecine, si nous jettons les yeux sur le nombre des Hommes qui la professent, nous le trouverons si formidable, qu'il n'y a presque personne qui ne soit effrayé à leur vûë. Je pourrois égayer cet article à l'exemple de Moliere & de tant d'autres; mais il est si rebatu, qu'on commence à s'en lasser. Ajoutons à ceux-ci cette foule de Phisiciens, qui, à faute d'autre Patiens, s'amusent à étouffer des Chats dans une Pompe Pneumatique, ou à ouvrir des Chiens en vie, ou à empaler des Insectes sur la pointe d'une Eguille, pour les observer dans un Microscope. Joignez y d'ailleurs ceux qui vont à la quête des Plantes, & à la chasse des Papillons, pour ne rien dire de ceux qui assemblent des Coquillages & qui courent après les Araignées. . . .

Lorsque je considere donc, qu'il y a un nombre infini, pour ne pas dire incroyable, de Gens qui cherchent à gagner leur vie par l'une ou l'autre de ces Professions, & qu'il se trouve dans chacune bien de Personnes de mérite, de qui l'on peut dire souvent qu'ils enten-

dent la Science plûtôt qu'il ne la mettent en pratique. Je m'étonne de voir qu'il y ait des Peres & des Meres d'une humeur si étrange, qu'ils aiment mieux destiner leurs Fils à des Emplois, où la Probité la plus scrupuleuse, le Sçavoir le plus profond & le Sens le plus exquis peuvent échoüer, que de leur donner des Vacations, où une honnête Industrie ne sçauroit manquer de réüssir. Combien y a-t-il, par exemple de Curés de Village dans les Païs Catholiques, & combien de chétifs Ministres chez les Protestans, qui auroient pû devenir Echevins, Bourguemaitres &c, s'ils avoient apris à faire valoir une somme plus petite, que ce qu'il en coute d'ordinaire pour étudier dans les Universités? Un honnête Homme, d'une vie frugale, avec un Esprit médiocre & une Conception lente, auroit pû s'enrichir dans le Commerce, quoiqu'il meure de faim dans la Médecine, tout de même que vous seriez bien-aise d'acheter des Etoffes d'un autre, à qui vous ne voudriez pas confier votre bras pour vous tâter le pous.

Un Avocat, peut être exact, studieux & civil, mais il a la tête un peu dure, il n'a pas une seule Partie qui le consulte ni qui le prenne pour deffendre

ſa Cauſe en Juſtice; avec tout cela, s'il ſe fut trouvé dans un Magaſin ou dans une Boutique, il auroit eu nombre de Chalans. Le malheur eſt, que dans une des plus importantes affaires de la vie, les Peres & les Meres ont plus d'égard à leur propre inclination qu'au génie & à la Capacité de leurs Enfans.

C'eſt le grand avantage d'une Nation, adonnée au Commerce, de ce qu'il y à fort peu d'Hommes aſſez lourds & aſſez bêtes, pour ne trouver pas les moyens d'y gagner leur vie & même de s'y enrichir. Un Commerce bien reglé, n'eſt pas de la nature du Droit, de la Médecine, ou de la Théologie, il ne ſçauroit avoir trop de monde qui mette la main à l'œuvre, il fleurit par la multitude des Ouvriers, & il donne de l'occupation & du profit à tous ceux qui s'y attachent. Nos Vaiſſeaux Marchands ſont autant de Boutiques flottantes, qui vont expoſer nos Denrées & nos Manufactures dans tous les Païs du Monde, & qui trouvent des Acheteurs ſous les deux Tropiques.

Voila, ce me ſemble, continua-t-il, en finiſſant ces juſtes Reflexions, la différence que je trouve entre la Profeſſion d'un Commerçant, & celles de tant

d'autres Perſonnes, qu'une ſotte vanité leur fait mettre beaucoup au-deſſus .... CetteConverſation nous avoit méné ſi loin, que notre Hôte, ſurpris de nous voir tenir ſi longue table contre notre Coûtume, s'aviſa de venir nous propoſer de boire le Caffé, que nous beuvions à la maniere de France immédiatement au ſortir du repas, diſant que cette liqueur étoit déja préparé depuis quelque tems, ajoutant que la Demoiſelle, en faveur de la quelle il nous avoit parlé, ſe recommandoit fort à notre bon ſouvenir. Cette derniere Circonſtance me fit venir l'idée de l'engager à venir prendre le Caffé avec nous: j'en priai l'Hôte, ſous prétexte qu'elle pourroit en même-tems nous mettre au fait du ſervice qu'elle exigeoit de mon Ami. Son Ambaſſade eut tout le ſuccés que je deſirois; car, un moment après nous la vimes entrer. Les Civilités d'uſage faites de part & d'autre, voulant obſerver les regles de la plus exacte Bienſéance, l'Hôte fut prié de reſter, ce qu'il fit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il étoit curieux de ſçavoir le détail & les Circonſtances d'une Avanture qu'il n'avoit appris qu'en gros. La voici, telle que ladite Demoiſelle nous la raconta.

Hiſ-

Histoire Singuliere.

LA Ville de Bourdeaux, Capitale de la Province de Guienne, est le Lieu de ma Naissance. Mon Pere, bon Gentilhomme, mais fort mal pourvû des Biens de la Fortune, fut obligé de se mésallier pour mettre quelque arrangement dans ses affaires. La Femme qu'il prit, étoit Fille d'un gros Commerçant demeurant dans un Fauxbourg de la Ville qu'on nomme les Chartrons. Il en reçut une Dot assez considérable pour pouvoir vivre du moins en Homme très aisé.

Les premieres années de son Mariage furent, comme ont dit, filées d'or & de soye: les bonnes manieres de ma Mere, jointes à sa beauté, qui n'étoit pas commune, sembloient devoir le rendre l'Homme le plus heureux du monde. Je fus le premier fruit de cette Hymenée, qui commençoit si bien. Un an après, ma Mere accoucha encore d'une Fille; & c'est à quoi se borna toute sa fécondité.

Notre Ayeul du côté de ma Mere, (car nous n'en avions point d'autre,) voyant que mon Pere n'étoit pas fort

attentif à nous faire donner une bonne Education, ne héſita point à s'en charger; & je puis dire ſans oſtentation, qu'il ne négligea rien, tant du côté des Maitres qu'autrement, pour nous inſpirer des ſentimens d'honneur & de vertu, en nous faiſant apprendre d'ailleurs tout ce qui convient à des Filles bien nées pour s'occuper utilement ſans dégout. Parvenuës à un certain age, nous eumes le malheur de perdre une Mere, qui nous aimoit tendrement, & dont l'eſprit bien tourné & certaine douceur, qui gagnoit tous les Cœurs, avoient toujours empêché ſon Mari de ſe livrer à certains excés de Débauche & ſur-tout à celui du Jeu, qu'il aimoit paſſionnement, & qui en partie l'avoit jetté dans un dérangement total de ſes affaires. J'approchois alors de ma dix-huitieme année, je ne manquois ni de génie ni de Capacité pour regler un ménage; & ma Sœur, quoique plus jeune d'un an, ne me cedoit en rien. C'eſt-ce qui conſoloit un peu mon Ayeul de la perte d'une Fille, qu'il voyoit en quelque maniere revivre en nous.

Mon Pere cependant, n'êtant plus retenu par les charmes d'une Epouſe, qui

qui s'étoit si bien renduë la Maitresse de son Esprit, commença peu-à-peu de reprendre ses anciennes habitudes. Ses Camarades de Jeu & de Bouteille, que ma Mere avoit trouvé le secret de banir honnêtement de chez nous, ne tarderent guere à reparoitre. Notre Maison ne fut bientôt plus ce Lieu de Paix & de Concorde, qui faisoit l'admiration de tous nos Voisins; à peine pouvions nous, ma Sœur & moi, fournir aux soins qu'il faloit nous donner pour regaler des malheureux Fainéans, dont toute la vie se passoit à boire & manger pendant le jour, & à passer la nuit au Jeu.

Toutes ces dépenses extraordinaires ne pouvoient guere se faire sans qu'il y parut. Nos Revenus n'étant pas suffisans, mon Pere ne hésita point de s'en prendre au fonds. Nous nous en apperçumes, ma Sœur & moi. Pénétrée de douleur je me determinai, d'en faire confidence à mon Ayeul, qui ignoroit encore le tout, par les soins extraordinaires que son Gendre se donnoit pour le lui cacher.

Il parut si surpris à la premiere Nouvelle que je lui en donnai, qu'il ne pût y ajouter foi. Ayant cependant fait

quelques démarches pour s'én éclaircir &, convaincu que je ne lui en avois point imposé, il chercha d'abord à y rémédier, en lui remontrant poliment le tort essentiel qu'il faisoit à ses Enfans.

Mon Pere, abbruti déja par la vie qu'il ménoit, au lieu de le bien recevoir, trouva même fort mauvais qu'il s'ingérat de taxer sa Conduite: &, de parole en parole, s'étant réciproquement excités la bile, ils se séparerent de façon à ne plus se revoir. Jugez de ce que nous avions à souffrir dans une situation pareille? elle devint si triste, que, ne pouvant plus y tenir, nous nous déterminames, ma Sœur & moi, de nous retirer auprès de notre Grand-Pere, qui nous sollicitoit sans cesse à faire cette démarche, & que mon Pere redoutoit extrêmement, craignant par-là de tomber dans le cas de se voir forcer à nous assurer le Bien de ma Mere, qu'il dissipoit chaque jour à vûë d'œil, ce qui arriva effectivement comme il l'avoit prevû. A peine mon Ayeul se vit secondé de nos justes plaintes, qu'il entreprit de faire rendre compte à son Gendre d'une Dot, dont-il n'avoit proprement que l'Administration.

La cause portée en Justice, elle fut dé-

décidée en notre faveur, ce qui jetta mon Pere dans un déséſpoir, qu'il courut ſur le champ vers les Chartrons, dans le deſſein de venger l'affront qu'il prétendoit avoir reçu. Dans la rage qui le poſſedoit, de quoi n'étoit il pas capable? Notre Ayeul s'étant malheureuſement trouvé ſur ſon paſſage, en devint la victime. Permettez moi, dit-elle alors, en s'interrompant & laiſſant couler quelques larmes, que je ferme le rideau ſur un Spectacle auſſi tragique, & dont la cruëlle idée ne me laiſſeroit pas la force de continuer le recit de bien des Avantures qu'il importe que vous ſçachiez. Sur-quoi ayant fait une pauſe, pour rappeller tout ſon courage, elle reprit ainſi la parole.

Le furieux, car je n'oſe plus lui donner le nom de Pere, ayant donc fait un ſi mauvais coup, eût pourtant aſſez de préſence d'Eſprit, pour ſonger à ſe mettre à l'abri des pourſuites de la Juſtice; ce qu'il fit, en s'embarquant ſur le champ dans un Vaiſſeau, qui mettoit à la voile pour les Iles de la Martinique. L'Affliction & les embarras où nous jetta ce funeſte Evénement, ne ſçauroit s'exprimer. Notre Ayeul, Suedois de

Na-

Nation, n'avoit point de Parens à Bourdeaux, il ne nous reſtoit qu'une vieille Parente du côté maternel, qui vint nous prendre pour nous méner chez elle, dans le tems que certains Aſſociés de mon Grand-Pere faiſoient, d'authorité de Juſtice, mettre le ſcellé ſur tous les effets du défunt. N'y ayant pour ainſi dire perſonne pour veiller à nos intérêts, la mauvaiſe foi de ceux qui ſe prétendoient Créanciers, fit qu'une riche ſucceſſion, que nous devions attendre naturellement, ſe trouva réduite à ſi peu de choſe qu'à peine nous reſtoit-il de quoi vivre: &, par ſurcroit de malheur, cette Tante qui ne manquoit pas de bonne volonté pour nous, ne ſubſiſtoit que d'une Penſion viagere, qu'elle partagea avec nous juſqu'à ſa mort, qui arriva ſix mois après. C'eſt alors, que nous eumes beſoin de rappeller tous ces ſentimens de vertu, que nous avions puiſé dans l'Education, que le Ciel ſans doute avoit inſpiré à notre Ayeul de nous procurer.

A peine nous trouvames nous ſeules, que je ſentis vivement tout le poids de nos malheurs; mais, au lieu de me laiſſer abbattre, j'élevai mon Cœur à Dieu par une priere courte mais fervente, le conju-

jurant de ne point nous abandonner dans une Extrémité ſi preſſante. Pleine d'une ſainte Confiance ſur l'Octroi de ma demande, je ſentis tout d'un coup renaître mon ancien courage: &, ne ſongeant plus qu'à l'avenir, je trouvai le moyen d'arranger nos petites affaires ſi bien, que nous fumes bientôt en état, ma Sœur & moi, de vivre ſans aucun ſecours étranger, & même de fournir à l'entretien d'une Servante. Retirées dans une petite Maiſon à l'extrêmité du Fauxbourg, où abordent ſeulement les plus grands Vaiſſeaux, nous paſſions nos jours à faire de petits ouvrages amuſans & en même tems utiles, entremélant ces occupations de quelques Lectures ſpirituelles & autres petits exercices de dévotion..

Toutes nos Recréations ſe terminoient à nous promener pendant les beaux jours le long du Port & à l'écart autant que nous pouvions, ne frequentant abſolument que quelques Voiſines, entre leſquelles nous donnâmes notre Confiance à une ſeule, qui paſſoit pour une Dévote de Profeſſion, & qui par mille petits ſoins nous perſuadoit chaque jour, qu'elle méritoit bien cette Préference.

Un train de vie auſſi uni & auſſi exemplaire nous concilia bientôt l'eſtime générale. On ne ſe laſſoit point d'admirer, que deux jeunes Filles, qui avoient de l'éducation, pluſieurs petits talens, & même un eſpéce de mérite perſonnel, euſſent pû ſe reſoudre à ſe priver de bien de Societés aimables & gracieuſes, où malgré nos malheurs on ſe feroit fait un plaiſir de nous admettre. C'eſt-ce qui engageoit pluſieurs Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe à rechercher les occaſions de nous voir. Ma Sœur ſur-tout, dont la figure prévenoit extrêmement, ne pouvoit guere s'éloigner de notre petite retraite, ſans trouver ſur ſes pas bien de Curieux que ſes charmes tranſformoient preſque en autant d'Adorateurs ; &, c'eſt cette reputation de Beauté qui lui à été fatale, comme vous allez apprendre par la ſuite de mon recit.

Le Commandant d'un Vaiſſeau Marchand, en allant & revenant de ſon bord, qui ſe trouvoit à l'ancre ſeul à une très petite diſtance de la Promenade que nous frequentions, nous avoit ſouvent rencontrées, & la vûë de ma Sœur n'avoit pas fait moins d'impreſſion ſur lui que ſur bien d'autres. Il en

de-

devint éperdûment amoureux: &, après avoir inutilement tenté plusieurs voyes pour entrer en Connoissance avec elle, il s'avisa enfin de faire sa cour à la Dévote, qui seule paroissoit avoir quelque Credit sur son Esprit.

Pour mieux la mettre dans ses intérêts, il s'attacha d'abord à connoitre son foible. Outre l'Hipocrisie, (car toute sa dévotion n'étoit qu'un dehors affecté) l'avarice étoit sa passion dominante. Le Galant s'en étant apperçu, n'eut pas grande peine à la gagner à la faveur de plusieurs Présens considérables, qu'il trouva moyen de lui faire accepter: &, persuadé que sous l'éspoir d'en tirer encore d'avantage, elle se détermineroit à tout, il ne hésita point à lui faire connoitre le but où il visoit, qui dans le fond n'avoit rien qui pût effrayer sa délicatesse de Conscience, supposant qu'elle en eut, vû que toutes ses Propositions ne tendoient qu'à un légitime Mariage. l'Intrigante, après quelques Cérémonies affectées, pour faire mieux valoir sa Médiation, conclud par se prêter aveuglement à tout; & sans perdre un moment, elle commença dès le même jour à sonder ma Sœur au sujet de cet établissement, qu'elle lui propo-

sa

ſa comme une idée, qui ſans doute lui avoit été inſpirée du Ciel, pour corriger ſa mauvaiſe fortune.

Ma Sœur, quoique dans un age où les paſſions prévalent preſque toujours ſur la reflexion, ne ſe laiſſa point éblouïr aux brillantes vûës qu'elle diſoit avoir à ce ſujet: &, coupant court ſur tout ce qu'elle pouvoit lui objecter, elle ôta dés la premiere Converſation toute eſpérance de réüſſite à cette Ame intéreſſée. Se voyant ainſi rebutée, elle tacha de ménager la reputation de celui qui l'employoit, en faiſant prendre à ma Sœur le change ſur le nom & ſur la qualité du Galant qu'elle propoſoit.

Le Marin au reçit du mauvais ſuccés de la Commiſſion, qu'elle ne pût lui diſſimuler, parut être au déſéſpoir: &, redoublant ſes Préſens. & ſes Inſtances auprès de la Dévote, il fit tant, qu'il l'engagea à ſe prêter à un enlévement, ſans lequel il prévoyoit bien qu'il ne parviendroit jamais à la poſſeſſion de ſa Maitreſſe.

Le complot fait, celle-ci étouffant tous remords, ſuppoſé qu'elle en fut capable, mit d'abord les fers au feu pour l'exécution du projet. La Propoſition qu'elle avoit fait à ma Sœur, loin de la deprétier

tier dans ſon Eſprit, l'avoit au contraire affermie dans l'idée qu'elle s'étoit faite de ſon bon cœur & de ſon véritable attachement à ſon égard; ainſi, devenuë encore plus familiere & plus cordiale, elle ſe prêtoit volontiers à certaines petites parties qu'elle lui propoſoit, tantôt chez elle & tantôt en ſe promenant, affectant toujours de la conduire du côté où le Vaiſſeau dudit Capitaine étoit à l'ancre, dont-elle lui fit tant de fois remarquer la grandeur & la beauté, qu'elle lui fit enfin naître l'envie de le voir de plus près.

Un jour,. ſur l'aſſurance qu'elle lui donna, que celui qui le commandoit, étoit ſon Parent, elle ſçut ſi bien ranimer ſa Curioſité, qu'elle la détermina à s'y laiſſer tranſporter. Sur-quoi ayant fait certain ſignal, dont-elle étoit déja convenuë, on vit auſſi-tôt une Chaloupe ſe detacher qui les vint prendre. Arrivées à bord, le Commandant les y reçut en Homme poli, & qui s'étoit préparé à prévenir une Maitreſſe en ſa faveur.

Voila les ſeules particularités que j'ai appriſes de cette funeſte Avanture de la propre bouche de la Traitreſſe, qui, reduite à l'extrémité par une maladie

 vio-

violente, m'envoya chercher, pour m'inſtruire du véritable ſort de cette chere Sœur, dont l'abſence m'avoit jettée dans une langueur & un abbattement, qui faiſoient appréhender pour mes jours un Médecin que j'avois bien voulu conſulter. C'eſt donc par cette voye que j'appris les Circonſtances que je viens de vous dire avec la ſuite, qui fut l'enlévement de ma Sœur, que ledit Capitaine à méné je ne ſçai où; car, quelque ſoin que je me ſois donné pour découvrir ſa retraite, je ne l'ai pû juſqu'à préſent. Enfin, après mille & mille informations, ayant appris que le Vaiſſeau en queſtion avoit fait voile vers la Hollande, je me ſuis déterminée à y venir, & voici déja le ſixiéme mois qui s'eſt écoulé depuis mon arrivée, ſans être plus avancée dans ma recherche. Le peu de Connoiſſance que j'ai dans ce Païs en eſt peut-être la cauſe. Mon Hôte m'a donné une ſi grande idée de votre Protection, que c'eſt là où je commence à mettre toute ma reſſource. De grace, Meſſieurs, continua-t-elle avec une noble modeſtie, daignez me rendre ſervice dans cette occaſion. Elle n'en pût dire d'avantage, des ſanglots & des ſoup-

ſoupirs entrecoupés lui couperent la voix, & ce ne fut que par un torent de larmes qu'elle acheva de nous exprimer, combien elle ſeroit ſenſible aux mouvemens qu'on ſe donneroit pour lui faire retrouver ſa chere Sœur.

Du Caractere, dont j'ai déja dépeint mon Ami, vous pouvez juger qu'il ne fut pas inſenſible aux malheurs de cette belle affligée, auſſi n'oublia-t-il rien pour la conſoler, lui promettant d'agir avec vigueur dans tout ce qu'elle pourroit exiger de lui. Sur ces entrefaites on vint avertir la Demoiſelle, qu'un jeune Hollandois demandoit à lui parler. Elle en rougit: &, Philandre s'en étant apperçu, pourrois-je vous demander, Mademoiſelle, lui dit-il, comment vous connoiſſez le jeune Homme qu'on vient d'annoncer? ſon nom ne m'eſt pas inconnu, & Monſieur ſon Pere eſt un de mes bons Amis.

Monſieur, repondit-elle, c'eſt le pur hazard qui me l'a fait connoitre, en me rendant un ſervice eſſentiel: pénétrée d'une juſte reconnoiſſance je n'ai pû lui réfuſer la permiſſion de me venir voir de tems en tems. Indépendamment de ſon zéle à rechercher toutes les occaſions

de pouvoir m'être utile, il eſt d'un Caractere. . . . . . .

Je le connois parfaitement, repartit Philandre, épargnez-vous la peine de faire ſon éloge. Il me vient coup ſur coup certaines idées; mais continuez, je vous prie, & mettez moi au fait de ce qu'il a fait pour vous.

Sur-quoi, la belle Auguſtine, (c'eſt le nom qu'elle s'étoit donné en partant de Bourdeaux,) reprennant la parole: un jour, pourſuivit-elle, que je me promenois accompagnée ſeulement d'une Fille de ſervice que j'ai ménée avec moi, la curioſité, de voir certain petit Bois qu'on m'avoit extrêmement vanté, nous conduiſit inſenſiblement à l'extrêmité de cette grande Ville, où il eſt ſitué.

A peine y avois-je fait quelques tours, que deux jeunes Brutaux eurent l'impudence de venir nous accoſter d'une maniere trop libre, pour ne pas dire inſultante. L'Indignation, avec laquelle je reçûs leur compliment, devoit leur faire connoitre que je n'étois pas telle qu'ils s'étoient ſans doute imaginé. Mais, ſoit qu'ils fuſſent ivres ou autrement, ils pouſſerent les choſes ſi loin que je pris le parti de la fuite, en implorant le ſecours de quelques Païſannes qui paſſoient

ſoient. Celles-ci, peu attentives à mes cris, alloient toujours leur train, & les deux Téméraires me pourſuivant toujours opiniatrement, jugez de ma ſituation? Je ne ſçavois plus où j'en étois, quand un jeune Homme, d'une Phiſionnomie bien différente de celle de mes deux Perſécuteurs, ſe préſenta inopinement devant moi, me diſant d'un air émû, mais plein de bonté: arrêtez Mademoiſelle, & ne craignez rien, j'accours pour vous deffendre. Là-deſſus, faiſant face aux jeunes Etourdis, qui à ſon abord avoient lachement mis tous les deux à la fois l'épée à la main, il ſe fit un combat, qui malgré l'inégalité tourna tout à la gloire de mon Deffenſur.

Je n'en fus pas le témoin; car, m'étant évanouie au commencement de la Scéne tragique, dont je devenois la cauſe innocente, je ne fus informée du dénoüement, qu'après avoir repris mes ſens dans une Maiſon voiſine, où Monſieur Francion (c'eſt le nom du jeune Hollandois en queſtion) avoit eu le ſoin de me faire tranſporter. Non-content du ſervice ſignalé qu'il venoit de me rendre, en s'expoſant à perdre la vie pour ma

querelle, il ne m'abandonna qu'après m'avoir ramenée à mon Auberge, où, ayant repris quelque tranquillité, je vous l'avoüerai ſans detour, je ſentis naître certains mouvemens dans mon Cœur, que je n'avois point encore éprouvé, & que j'attribuai à la reconnoiſſance que je lui devois. M'ayant demandé la permiſſion de me venir voir de tems en tems, je crûs ne pouvoir pas la lui refuſer. Il en a profité, & dans nos premiers Entretiens, je reconnus tant de bonnes qualités en lui, jointes à une Probité infiniment au-deſſus de ſon age, que je ne héſitai point à lui faire une entiere Confidence de mes affaires. Il me parut s'y intéreſſer en Homme, qui avoit déja conçu une véritable inclination pour moi, dont quelques jours après il me fit un aveu des plus touchans, & ſi peu diſſimulé, qu'il n'a tenu qu'à moi, d'en venir à la concluſion par un Mariage, ſe tenant comme aſſuré du conſentement de ſon Pere, dès que je voudrois bien m'y prêter. Mais, reſoluë à ne point ſonger à prendre un établiſſement, que je ne ſois parvenuë à découvrir le ſort de ma Sœur, il n'eſt point de recherche, qu'il ne faſſe à cette occaſion, & je ſuis perſuadée, du moins j'en ai

un

un ſecret preſſentiment, qu'il a quelque-choſe d'important à me dire, puiſque contre ſa Coûtume il vient me voir à cette heure.

Un recit auſſi intéreſſant m'engagea à prier Philandre, de vouloir bien profiter de la Circonſtance pour me faire connoître ledit Mr. Francion. Il n'eut pas grande peine à s'y reſoudre; les Avantures de la charmante Auguſtine l'avoient déja tellement prévenu pour elle, que ſon Mariage avec Francion lui parut la choſe du monde la mieux aſſortie: &, prennant dés ce moment la reſolution de le faire réüſſir, il trouva à propos de renvoyer l'aimable Bourdéloiſe auprès de ſon Amant, pour voir ce qu'il avoit à lui dire, ne doutant point, qu'elle ne le mit en même tems au fait de la nouvelle Connoiſſance, qui ne pouvoit que faire grand plaiſir au jeune Hollandois; car Philandre, en cas de beſoin, avoit pour ainſi dire tout pouvoir ſur l'eſprit de ſon Pere. En effet, Francion ne fut pas plûtôt au fait de la Converſation qui venoit de ſe faire, & où il étoit ſi fort intéreſſé, qu'il ſe hâta de venir ſauter au cou de mon Ami, le conjurant, puiſqu'il étoit au fait, de l'aider à déterminer ſa Maitreſſe à recevoir ſa main. Après

les premiers transports de sa Passion il nous apprit, qu'il venoit enfin de découvrir certaines Circonstances, d'où il inféroit positivement, que la Sœur enlevée devoit être dans Amsterdam; & voici sur-quoi il fondoit ses Conjectures.

Au sortir de la Bourse, le hazard l'avoit mis à portée d'entendre la Conversation de deux Inconnus, qui s'entretenoient secrétement à l'écart, par laquelle il comprit aisément, qu'il s'agissoit de découvrir la retraite d'une Bourdéloise, qui avoit échapé à la Vigilance de son Ravisseur en abordant à Rotterdam; & que le Capitaine du Vaisseau promettoit une recompense considérable à celui qui pourroit lui en donner des Nouvelles, ayant de fortes raisons pour croire qu'elle étoit dans Amsterdam. A cette découverte, Francion en Homme prudent n'avoit pas manqué de suivre ces deux Inconnus, pour pouvoir les faire parler en tems & lieu: &, après avoir pris sur cela les mésures les plus justes, son plus grand empressement avoit été d'en faire part à sa chere Augustine, lui faisant entrevoir, que le moyen assûré, pour faciliter la découverte qui l'intéressoit si fort, étoit de conclurre incessamment

ment leur Mariage; Union, qui engageroit ſon Pere, à mettre tout en uſage pour tirer raiſon de l'injure faite à une Belle-Sœur de ſon Fils.

Philandre, frappé de cette raiſon, l'approuva; & s'adreſſant à Auguſtine, il fit tant, qu'il la détermina à lui remettre abſolument tous ſes intérêts entre les mains.

L'impatience de Francion, qui ſe voyoit par-là au comble de ſes deſirs, ne lui permit pas de différer à mettre la main à l'œuvre: informé d'ailleurs que le Pere étoit déja inſtruit à demi des inclinations de ſon Fils, & qu'il n'étoit pas fort éloigné de les approuver, il ſe chargea d'aller dès le même jour lui rendre une viſite à ce ſujet . . . . Ce fut la premiere de ſes Connoiſſances où il me produiſit, & où je commençai à m'appercevoir, que le Caractere des Amſterdamois étoit bien différent de celui que leur attribuoit le Satyrique outré dans la Brochure que j'avois luë, & dont j'ai fait mention aſſez amplement, pour n'en point venir à une repetition ennuyeuſe.

A notre arrivée dans ſa Maiſon, qui étoit magnifique & ſuperbement meublée, (car le Pere de Francion,

étoit prodigieuſement riche,) loin de trouver un Hollandois bourru, impoli, avare, &c. nous vimes d'abord un Homme gracieux, affable & plein de Cordialité, qui, courant au-devant de Philandre, ne pouvoit ſe laſſer de lui exprimer la joye qu'il reſſentoit de le voir chez lui. J'eus mon tour; dés que mon Ami lui eut laché quelques mots en particulier ſur mon compte, & contre la Coûtume de la Nation, il n'y eut point de Politeſſe qu'il ne mit en uſage; non, à la maniere Françoiſe, par des longs & vains complimens, mais en me témoignant certaine Cordialité, qui me parut ſolide & partir du fond du Cœur.

L'Entrée faite, Philandre, comme on dit vulgairement, ſans tourner autour du pot, lui expoſa ſuccintement le ſujet principal de ſa Viſite. Le Hollandois n'en fut point ſurpris.

Il y a long-tems repondit-il en ſouriant, que je m'attendois à une pareille démarche du côté de mon Fils: la ſeule choſe qui m'étonne, c'eſt qu'il ait employé un tiers. Ne m'avoit-il pas déja pluſieurs fois touché cette corde? & avois-je témoigné quelque repugnance à conformer mes ſentimens à ſon Inclination?

tion? non, je vous proteste, il est mon Fils unique, n'ayant que lui pour succeder à des Biens considérables; & je puis dire à sa loüange, qu'il ne m'a point jusqu'à présent donné le moindre sujet de plainte. Par cet aveu sincere vous pouvez juger, me connoissant comme vous faites, si je suis Homme à le contrarier, s'il est vrai, comme il me l'a fait entendre, qu'il n'a pas fait un indigne choix. Ainsi, ce dernier article avéré, dont je me reserve à faire un examen particulier, assurez le que je suis prêt à l'écouter aussi favorablement qu'il pourroit le souhaiter.

Il alloit continuer, quand son Fils, sortant précipitamment d'un reduit où il s'étoit caché pour entendre le resultat de la Conversation, vint tomber à ses genoux, le remerciant avec une affection non moins tendre que respectueuse. Ce Pere, le meilleur peut-être qui fut jamais, relevant son Fils avec bonté; je suis charmé, lui dit-il, que vous ayez été le témoin secrét de ce que je viens de dire, cela m'épargne la peine de vous le repéter; mais avant tout j'ai à mon tour une Confidence à vous faire: écoutez moi, & sur-tout ne me déguisez point vos véritables sentimens, vous cer-

certifiant d'abord, que rien ne ſçauroit me prévenir contre vous, moins encore m'engager à conſommer un deſſein que j'ai projeсté, pour peu qu'il me paroiſſe ſeulement que vous le déſavoüez.

Là, répondez de bonne foi & ſans héſiter. Que penſez vous de cette Fille, qui depuis près d'un an, malgré ſa grande jeuneſſe, gouverne ſi bien notre ménage, & dont les manieres & les ſentimens déſignent ſi bien une Fille de naiſſance? ne vous paroit-elle pas digne d'un autre ſort? . . . . Oui, mon Pere, très certainement, repondit vivement Francion. Lucile, (c'étoit le nom de la ménagere) m'a paru toujours être infiniment au-deſſus de l'état où elle eſt reduite. A peine je la vis que je lui donnai mon eſtime, qui peut-être dans la ſuite auroit bien pû ſe convertir en amour, ſi la crainte de vous déplaire ne m'avoit comme forcé de rompre & de m'oppoſer par toute ſorte de voyes à certains charmes, qui m'ont toujours entrainé vers elle juſqu'au moment que j'ai connu cette aimable Etrangere.

Vous ne déſapprouveriez donc pas

que

que je contribuasse à sa petite fortune, ne vous faisant d'ailleurs aucun tort du côté de l'intérêt? Vous me surprennez mon Pere, repliqua Francion avec feu, pouvez vous penser ainsi sur mon compte? n'étes vous point le maitre absolu? coupez, tranchez, taillez, disposez même de mes Biens à votre volonté, tout ce qui sera de votre gout ou de votre choix, ne sçauroit que me plaire infiniment. A ces mots, le Pere transporté de joye, eh bien! ajouta-t-il en l'embrassant, préparez vous à me voir donner la main à cette aimable Fille. Je sçai, quoique trés indirectement, qu'elle est d'une Famille distinguée, & la Personne, qui l'a placée chez moi, doit incessamment venir pour me mettre au fait de tout ce qui la regarde, je n'attends que ce moment, pour lui proposer de devenir ma Femme; mais, avant d'en venir là, j'ai voulu voir comment vous prendriez la chose: non, que je doutasse de votre bon naturel, moins encore que je vous crusse capable d'être touché d'un intérêt sordide, cela n'a été simplement que pour m'assurer, si vous aviez ouvert les yeux sur son mérite.

Ouï, mon Pere, je vous le repete,

je

je l'ai ſi bien reconnu ce mérite, que ſans ma nouvelle Connoiſſance j'en ſerois infailliblement venu au point de la ſouhaiter pour Femme. Inférez de là, ſi je puis trouver mauvais vos bonnes intentions à ſon égard? bien loin donc de les déſapprouver, je vous exhorte à hâter cette Hymenée.

Philandre & moi, témoins d'une Scéne ſi intéreſſante, ne pouvions aſſez admirer un Pere & un Fils, qui traitoient enſemble comme auroient fait deux véritables Amis.

Préts à nous voir regaler d'une pipe de Tabac & d'un verre de Vin, à la mode du Païs, voici un nouvel incident qui vient nous interrompre, & qui va nous méner à un dénoüement, au-quel nous ne nous attendions pas.

Un Officier de Police, ſuivi d'une foule de Peuple, vint ſe faire annoncer. Le Maitre de la Maiſon allant au-devant de lui; jugez de ſon étonnement, à la vûë de ſa chere Lucile, qu'on lui préſenta toute éplorée & les cheveux épars. Voilà, Mr. lui dit le Schout, une Fille qui ſe reclame votre Domeſtique; eſt-il vrai? Oui, repartit-il; hélas! par quel étrange Evénement eſt-elle dans cet état? On a voulu l'enlever, ajoûta l'Officier, mais

mais j'ai été adverti aſſez à propos, pour faire lacher priſe à ſes Raviſſeurs, qui ont eu le bonheur de m'échapper, il y a cependant encore de mes Gens à leurs trouſſes, & je ne déſéſpere pas qu'ils ne découvrent leur retraire ; en attendant, ſi vous voulez lacher quelque Libéralité pour les ſoins qu'ils ſe donnent, cela depend de votre bonne volonté. Ce digne Hollandois, (dont je déguiſerai le nom, ſous celui de le Franc, à l'imitation de celui de ſon Fils que j'ai déja nommé Francion,) lui donna noblement quelques Piſtoles, pour en faire l'uſage qu'il trouveroit à propos: &, rentrant avec Lucile, jamais rien ne me frappa tant que la reſſemblance que je trouvai entre ſes traits & ceux de la belle Auguſtine. Je le dis à l'oreille à Philandre: celui-ci communiqua mes ſoupçons à Francion, & tous trois attentifs à bien deméler ce rapport extraordinaire, nous conclûmes que c'étoit-là la Sœur infortunée de ſa Maitreſſe.

Mr. le Franc cependant interrogeoit Lucile ſur les circonſtances de ſon Avanture. Celle-ci, loin de lui repondre préciſément, paroiſſoit interdite, & ne cherchoit qu'à éluder toutes ſes queſtions.

Preſ-

Preſſé enfin de ne rien déguiſer, & faiſant un effort extraordinaire ſur elle-même, je vois bien, dit-elle, que je ne puis plus long-tems me cacher. Vous voulez abſolument être inſtruit de mes malheurs, mon Avanture d'aujourd'hui n'en eſt qu'une ſuite, & voici mon Hiſtoire. Là-deſſus elle ſe mit à raconter à peu-près tout ce qu'Auguſtine avoit déja dit à Philandre touchant ſa Famille: &, venant à ſon enlévement de Bourdeaux, Francion, qui pendant ledit recit avoit toujours été dans une agitation extraordinaire, ne pût plus ſe contenir. Mon Pere, s'écria-t-il! admirez les deſſeins de la Providence; Lucile eſt la Sœur de ma Maitreſſe, ſouffrez que j'aille ſur le champ lui faire part de cette grande Nouvelle.

Mr. le Franc, qu'une pareille Scéne venoit de jetter dans une reverie profonde, ſembla ſe reveiller à cette Exclamation, & les divers mouvemens, dont-il ſe ſentoit agité, ne lui laiſſant pas la liberté de repondre, ſon Fils, qui prit ce ſilence pour un aveu, courut chez Auguſtine.

Philandre, profitant de cet intervalle, apprit à ſon Ami le Franc la maniere, dont-il avoit fait Connoiſſance avec la Maitreſſe de ſon Fils, ſans oublier au-

aucune circonſtance de celles que nous avions appris de ſa propre bouche. Lucile, à ce recit qui l'intéreſſoit ſi fort, étoit comme hors d'elle même, & l'arrivée de ſa Sœur qu'elle vit paroitre coup ſur coup, la ſaiſit à un point, qu'elle perdit l'uſage de ſes ſens, pour un inſtant ſeulement; car, à peine Auguſtine l'eut-elle appellée par ſon nom, la preſſant tendrement entre ſes bras, qu'elle les reprit. Je laiſſe au Lecteur, à juger de leurs tranſports mutuels & de ce qu'elles pouvoient ſe dire dans une ſituation auſſi touchante.

Cette Scéne auroit été pouſſée un peu trop loin, ſi Francion, toujours impatient, ne ſe fut hâté de préſenter Auguſtine à ſon Pere en qualité de ſa future Epouſe. Le Franc, embraſſant ces deux aimables Filles tour-à-tour, ne pouvoit aſſez exprimer ſa Satisfaction. Philandre & moi y joignimes une félicitation ſincere, & tout le Cérémonial ſe termina par une Collation qu'on avoit préparée ſuivant les ordres de Francion, qui, malgré l'embarras de l'Avanture & la Préoccupation de ſon Eſprit, n'avoit pas laiſſé de ſonger à regaler ſa Maitreſe . . . . La joye & la tranquillité

d'Esprit ayant entierement pris le dessus, Lucile fut priée d'achever un recit, que l'impatience de Francion avoit interrompu : ce qu'elle fit de la maniere suivante.

Suite de l'Histoire de Lucile depuis son Enlèvement.

SCACHANT déja la maniere, dont la fausse Dévote m'engagea d'entrer dans le Vaisseau de mon Ravisseur, il est inutile que je le repete ; venons à la suite. Le Capitaine, que mes foibles appas avoient sçu charmer, ne se fut pas si-tôt rendu maitre de ma Liberté, qu'il fit lever l'ancre, après avoir renvoyé à terre la Perfide qui m'avoit livrée, & je ne tardai pas à être instruite de mon malheur. Les premieres idées que je me formai, ne tendirent qu'au déséspoir, & j'y eusse infailliblement succombé, sans le secours & les attentions d'une espéce de Femme de Chambre, qu'on avoit d'abord mis auprès de moi pour me servir. C'étoit une bonne Fille, native de Bourdeaux, par consequent ma Compatriote. La médiocrité de sa fortune l'obligeoit de passer en Hollande, pour se rendre au

auprès d'une de ſes Parentes, qui ſouhaitoit de la voir; & comme elle étoit dans l'impoſſibilité de ſubvenir aux fraix du Voyage, le Commandant du Navire s'en étoit chargé volontiers, aux Conditions qu'elle s'attacheroit à mon ſervice.

L'Ingénuité, avec laquelle je la vis d'abord agir avec moi, me fit prendre Confiance aux aſſurances qu'elle me donna de s'attacher inviolablement à ma fortune, quelque mauvaiſe qu'elle pût devenir. Cela, joint aux manieres reſpectueuſes, que le Patron employoit pour tacher de m'adoucir, me remit dans une aſſiete à pouvoir raiſonner ſur ma malheureuſe ſituation. Peu à peu ma Compagne me la fit enviſager avec moins d'horreur: &, après bien de reflexions ſérieuſes, j'eus la Conſolation d'être aſſurée, que mon Raviſſeur n'avoit que des vûës très légitimes à mon égard, s'offrant de m'épouſer à ſon arrivée en Hollande dans toutes les formes requiſes & néceſſaires, pour rendre notre Union ſolide & ſolemnelle. Il avoit cependant beau faire & beau dire, rien ne pouvoit vaincre la haine que ſa témérité m'avoit fait concevoir contre lui, &

c'eſt dans ces diſpoſitions que nous abordames à Rotterdam.

Son premier ſoin fut de nous placer dans un Appartement fort propre & fort commode, où, m'étant un peu repoſée, je ne fus pas long-tems ſans voir rentrer Mr. Martin, (c'eſt le nom que lui donna un bon Vieillard,) en me conjurant de vouloir bien conſiderer l'action de ſon Nêveu comme l'effet ſeulement d'une paſſion, qu'il n'avoit pû vaincre. Les ſages Conſeils de ma chere Compatriote m'avoient appris à diſſimuler, me faiſant entrevoir que c'étoit le ſeul moyen de pouvoir nous échapper, pour aller nous réfugier chez ſa Parente dans la Ville d'Amſterdam. C'eſt dans cette vûë que je lui repondis poliment, & d'une maniere à lui laiſſer eſperer beaucoup plus qu'il ne s'étoit flatté.

Dès ce moment nous ne fumes plus gardées à vûë, & Mr. Martin ne héſita pas de revenir à ſon bord, pour y donner ſes ordres. C'eſt cette occaſion favorable que nous embraſſames, Nannete & moi, (c'étoit le nom de mon Amie) pour nous enfuir ſecrétement. Nannete entendoit un peu la langue du Païs: &, ayant une forte recom-

recommandation pour une Dame Françoise, réfugiée à la Haye pour cause de Religion, nous en primes la route, & nous eumes le bonheur d'y arriver dans trois heures de tems.

L'acueil que nous fit ladite Dame, ne fut point des plus prévenans, craignant sans doute que nous ne lui fussions à charge. 'est à sa persuasion que nous nous embarquames le même jour pour Amsterdam, où nous arrivames le lendemain matin.

La bonne Parente, que nous avions eu la précaution de prévenir, se trouva à notre débarquement & nous ména droit à son Logis. Il n'étoit point magnifique, mais il étoit propre & commode. Veuve & sans enfans, elle avoit de quoi vivre modestement, mais sans rien de trop. Charmée de voir sa Niéce qu'elle commençoit à regarder comme le baton de sa Vieillesse, il n'y eut sorte de Politesse qu'elle ne me fit à mon tour, m'assurant que je pouvois absolument compter sur elle.

Ma premiere idée dès le lendemain fut d'écrire à ma Sœur une longue Lettre, où je lui faisois tout le détail de mon Avanture. Le tems, auquel natu-

rellement je pouvois eſpérer une reponſe, étant écoulé, j'écrivis pour la ſeconde fois, & enfin une troiſiéme. Voyant que je ne reçevois point de Nouvelles de ma Sœur, je n'eus pas grande peine à me perſuader qu'elle étoit morte. Je ne l'étois point comme vous voyez, lui dit Auguſtine en l'interrompant; il eſt vrai que je tombai dangereuſement malade immédiatement après votre départ, & c'eſt peut-être dans ce tems-là que vos Lettres furent miſes au rebut de la Poſte. Quoiqu'il en ſoit, achevez, je vous prie, un recit qui m'intéreſſe ſi fort.

Sur-quoi Lucile reprennant le fil de ſa narration, voyant enfin, pourſuivit-elle, que je n'avois plus rien à eſpérer du côté de ma Patrie, je ſongeai ſérieuſement à trouver quelque moyen de gagner ma vie honnêtement, ſans être désormais à charge à Perſonne. Je m'ouvris là-deſſus à ma Bienfaitrice, qui, à force d'importunités de ma part ſur un ſujet ſemblable, ſe détermina à chercher une place qui me convint; & il eſt à préſumer, que c'eſt la Providence Divine qui regla toutes ſes démarches, pour me procurer l'entrée de cette Maiſon de Paix & de Bénédiction. Quoique ferme

me dans les principes de l'honneur & de la vertu, je vous avoüe que j'eus d'abord quelque répugnance d'entreprendre votre ménage ; mais, les aſſurances qu'on me donna par-tout de la ſageſſe & de la Probité du Pere & du Fils, fit évanoüir enfin tous mes ſcrupules. Quant à la Conduite que j'ai tenu chez vous, je me flatte, continua-t-elle, adreſſant la parole à Mr. le Franc, que vous n'avez pas lieu d'en être mécontent.

Aſſiduë à remplir mes devoirs, toutes mes recréations ſe ſont reduites à viſiter dans mes heures de loiſir la chere Nannete & ſa Tante, & c'eſt chez elles où je portois mes pas, quand deux Hommes forts m'ont ſaiſie au détour d'une petite ruë écartée, & prêts à m'enfermer dans une Maiſon, qui étoit ſans doute à leur dévotion, j'allois devenir la victime d'un ſecond enlévement, ſi des Perſonnes charitables, attirées par mes cris, n'euſſent eu recours à la Juſtice pour me délivrer. Il eſt inutile d'entrer dans un plus grand détail, l'Officier, qui m'a ramenée n'a rien oublié la-deſſus,

Lucile ayant achevé ſon recit: Ciel! s'é-

s'écria le généreux le Franc, que vos décrets ſont incompréhenſibles, & par quels détours admirables, Grand Dieu! ne conduiſez vous pas toutes choſes à leur but. Après ce que je vois, je ne doute plus que vous ne ſoyez l'unique moteur des inclinations de mon Fils pour la belle Lucile, hâtons nous donc de les unir par les ſacrés liens du mariage, cela fait, Lucile n'a qu'à ſe conſulter ſur tel établiſſement qui pourroit lui convenir, je me charge de mettre tout en uſage pour ſa Satisfaction.

Les remercimens & les civilités faites de part & d'autre, Francion aimoit trop,pour ſouffrir patiemment le moindre retardement, & il trouva le ſecret d'arranger ſi bien toutes choſes, que peu de jours après il ſe vit Poſſeſſeur de l'objet de ſes amours.

Lucile, que ſon ancien Maître voyoit toujours d'un œil de complaiſance, ne pouvoit ſe déterminer à lui donner la main, non, qu'elle eut quelque dégout pour ſa Perſonne, le Franc, quoique d'un age un peu avancé, avoit encore bonne mine, & certain mérite perſonnel le mettoit même au-deſſus de bien des agrémens de la Jeuneſſe. La ſeule idée,

idée, qu'elle alloit devenir la Belle-Mere de ſa Sœur ainée, lui faiſoit trouver cet engagement ridicule. Cependant, preſſée de toutes parts à ſe déterminer, voici un accident funeſte qui fait changer la face des choſes. Le Franc, paroiſſant ſe bien porter, vint à mourir ſubitement d'une attaque d'Apoplexie. Paſſons cette ſituation, elle eſt trop lugubre, pour amuſer un Lecteur comme je me le ſuis propoſé, ſuffit qu'il ſçache, que par cette mort Francion ſe trouva Maitre abſolu d'un Bien conſidérable, & que toute ſon ambition ne tendoit plus qu'à marier ſa Belle-Sœur avantageuſement & ſelon ſon gout.

Son mariage s'étoit fait aſſez ſecrétement, pour être ignoré même de pluſieurs de ſes Parens. La mort de ſon Pere, qui ne pût être ignorée, les engagea tous généralement à venir lui faire leurs complimens de condoléance. Entre autres parut un bon Vieillard, à l'aſpect du quel Francion vit ſa Belle-Sœur palir & chanceler, le hazard l'ayant fait trouver dans l'Appartement où l'on recevoit les viſites. Le Vieillard ne paroiſſant pas moins étonné de cette rencontre inopinée, il ſe fit d'abord une eſpéce de Scéne muëte

très ſinguliere, pendant la-quelle reprenant ſes eſprits: que vois-je! s'écria-t-il, eſt-ce un ſonge, & ſeroit-ce la charmante Lucile que je retrouve ici? Oui, Monſieur, repartit-elle, après s'être un peu remiſe, c'eſt elle-même, & dans une ſituation à ne plus craindre les attentats de votre indigne Nêveu.

Il n'en faloit pas d'avantage pour faire comprendre à Francion, que le Raviſſeur de Lucile n'étoit autre qu'un de ſes proches Parens, dont j'ai déja caché le véritable nom ſous celui de Martin; &, s'étant là-deſſus expliqués de part & d'autre, il ſe trouva que ledit Martin, (à l'action près, qu'une aveugle paſſion lui avoit fait commettre) étoit un très digne & très honnête Homme, riche & en état de faire la fortune d'une Femme.

Il fut ſi touché à l'évaſion de ſa Maitreſſe, qu'il tomba dans une langueur à faire craindre pour ſes jours, & ce n'eſt que ſous l'eſpoir de découvrir la retraite de ſa fugitive, que l'Oncle obligeoit ſon Nêveu à prendre encore quelque intérêt à ſa foible ſanté. Il avoüa qu'il n'avoit rien négligé pour cela, ayant mis par-tout des Gens en Campagne, & que la derniere tentative, qui s'étoit faite pour l'enlever, ne pouvoit

voit être qu'en conséquence des recompenses, qu'il avoit promises à ceux qui parviendroient à la remettre en son pouvoir.

Après tous ces éclaircissemens, le Vieillard, par un transport de zéle pour son cher Nêveu, courut se jetter aux genoux de Lucile, la conjurant les larmes aux yeux d'avoir pitié de la triste situation de son Amant. Francion, qui aimoit véritablement son Parent, se joignit à lui: &, quoiqu'elle leur parut inflexible, son Cœur ne laissa pas que de sentir certains mouvemens de compassion & de retour pour un Amant aussi constant. Augustine, que je ne dois plus nommer que Madame Francion, instruite de ces nouvelles circonstances, vint en tiers joindre ses rémontrances à celles de son Mari, & acheva enfin de resoudre sa Sœur à recevoir du moins la visite de Monsieur Martin sans indifférence.

Le Lecteur jugera aisément qu'elle fut la joye & la satisfaction du Nêveu, quand son Oncle vint lui annoncer des Nouvelles aussi intéressantes, il ne faloit pas moins pour le rétablissement d'une santé, dont-on commençoit à désésperer. Il ne fut pas plutôt en état

de

de quiter la Chambre, qu'il entreprit le Voyage d'Amſterdam, où, par l'entremiſe de ſon cher Parent, il parvint enfin à devenir ſon Beau-Frere, en épouſant Lucile.

Si bien que ces deux Sœurs vivoient ſi heureuſes & ſi ſatisfaites de la Conduite de leurs Maris, qu'elles faiſoient l'envie & l'admiration de tous ceux qui les connoiſſoient.

FIN.

